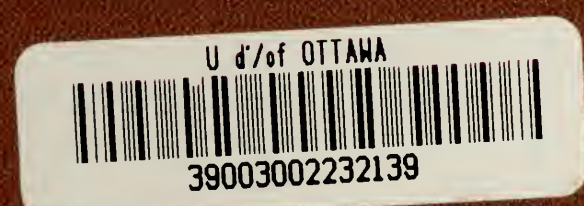


U d'/of OTTAWA
39003002232139



LES

NOVICIATS LITTÉRAIRES.



Ch. Nodier.

Charles Nodier

LES

NOVICIATS LITTÉRAIRES

OU

COUP D'OEIL HISTORIQUE

SUR LA CONDITION DES HOMMES DE LETTRES, EN FRANCE,

DEPUIS ENVIRON CINQUANTE ANS,

PRÉCÉDÉ DE

L'ÉLOGE DE CHARLES NODIER,

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE BESANÇON,

Dans sa séance publique du 24 août 1846,

ET SUIVI DE

LETTRES SUR LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE,

Par François Pérennès,

Membre de l'Institut historique et de plusieurs autres sociétés savantes.

PARIS

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

QUAI MALAQUAIS, 15.

1847





PRÉFACE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que des plaintes se sont fait entendre sur l'énorme multitude des livres qui pullulent sur la face de toute la terre ; il y a plusieurs mille ans que l'Ecclésiaste écrivait ces mots que l'on croirait écrits d'hier, tant la prophétie qu'ils renferment s'est vérifiée pleinement de nos jours : *Faciendi plures libros nullus est finis, frequensque meditatio carnis afflictio est* [1].

[1] Eccle. XII, 12.

Les écrivains du paganisme se sont souvent apitoyés sur le nombre ainsi que sur la misère et l'ignorance des littérateurs. Pour ne parler que d'Horace et de Juvénal, ce dernier a fait une satire consacrée tout entière à ce sujet. C'est la satire septième, intitulée : *Litteratorum egestas.* En voici l'argument emprunté de la traduction de Dusaulx : « Juvénal déplore la condition « des poëtes de son temps, et peint la dureté de leurs « patrons. Ensuite il parcourt plusieurs branches de « la littérature, telles que l'histoire, l'art oratoire, la « grammaire, et montre qu'elles sont, pour ceux qui « les cultivent, aussi stériles que la poésie. »

Horace se plaint en ces termes de l'ignorance des auteurs de son temps, dans son *Art Poétique,* vers 379 et suivants :

Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis;
Indoctusque pilæ, discive, trochive, quiescit,
Ne spissæ risum tollant impune coronæ.
Qui nescit, versus tamen audet fingere!...

Et dans la première des épîtres du second livre, vers 114 et suivants :

Navem agere ignarus navis timet : abrotonum ægro
Non audet, nisi qui didicit, dare. Quod medicorum est
Promittunt medici : tractant fabrilia fabri;
Scribimus indocti doctique poemata passim.

Parmi les modernes, Valérianus, mort en 1558, à 81 ans, a fait un ouvrage intitulé : *Contarenus, sive de litteratorum infelicitate libri duo*, Venise, 1620, in-8°, dont Corneille Tollius donna une nouvelle édition à Amsterdam, en 1647, in-12, imprimée par Elzevir, avec un supplément qui contient des notices sur quelques littérateurs italiens et français. On cite encore l'édition de Leipzig, 1707, petit in-8°, contenant deux autres écrits sur des sujets analogues : *Alcyonius, de Exilio*, et *Barberius*, *de Miseria poetarum græcorum*, et une préface par Jean-Burckard Mencke. Enfin sir Egerton Brydges a publié de nouveau le traité de Valérianus, à Genève, 1821, 1 volume grand in-8°, dont il fut tiré seulement quatre-vingt-sept exemplaires. Un écrivain britannique, M. d'Israéli, auteur des *Misères des gens de lettres* (en anglais), 2 vol. in-8°, reproche à Valérianus la prédilection qu'il montre parfois pour ce merveilleux qui est si rare dans les choses humaines, et le peu de philosophie dont il fait preuve en plaçant parmi les infortunes des littérateurs ces fatalités accidentelles auxquelles tous les hommes sont également exposés. On reconnaîtra que la critique de l'ouvrage de Valérianus est fondée, si l'on observe que Valérianus fait entrer dans son catalogue funèbre des auteurs qui n'avaient d'autre titre à ce triste honneur, que d'avoir été volés, d'avoir pâti des guerres civiles, d'avoir fait une fin tragique ou d'être morts de la peste, etc., c'est-à-dire d'avoir éprouvé des malheurs qui ne les auraient

pas plus épargnés s'ils avaient suivi toute autre carrière que celle des lettres. On peut assurément s'étonner de voir figurer dans cette liste les noms du pape Léon X, de Jean de Lascaris, et d'une foule d'autres.

Coupé, qui a donné des fragments de l'ouvrage de Valérianus, dans ses *Soirées littéraires,* les fait précéder de ce préambule : « Il est écrit en forme de dialogue « divisé en deux livres. Les interlocuteurs, outre Va- « lérianus lui-même, sont Gaspard Contarini, noble « Vénitien et ambassadeur de sa république à Rome; « Ange Collot, Laurent Grana, évêque de Segni, et « Pollion. Ce fut à la fin de la vie de Clément VII, de « la maison de Médicis, c'est-à-dire en 1534, que cette « conversation eut lieu. Depuis longtemps Grana était « persuadé que les hommes de lettres étaient destinés « au malheur, surtout dans son temps; et il y avait « déjà trente ans qu'il faisait valoir avec éloquence cette « opinion, tantôt chez Marc Antoine Flavi, tantôt chez « André Navagero, et quelquefois chez Contarini. Va- « lérius prie donc Grana de lui développer son opinion; « la conversation s'engage, etc. »

Vers la fin, un des interlocuteurs exprime ces réflexions : « Vous venez, dit-il à ses amis, de raconter « bien des malheurs arrivés aux gens de lettres; mais « croyez-vous que nous soyons plus heureux en leur « survivant? Car enfin, de quelque genre de mort qu'ils « aient été les victimes, ils ne souffrent plus, ils ont ga- « gné le port. Nous, au contraire, nous sommes tou-

« jours au milieu des tourmentes; et maintenant « la condition des gens de lettres en est réduite au « point que nous n'avons plus nul agrément à espérer « de ce monde : tant l'Europe entière est aujourd'hui « vouée aux armes destructives, aux rapines, aux in- « cendies, aux perfidies, aux brigands ! — Vous pensez « comme moi, mon cher ami, s'écrie Collot; il y a long- « temps que je suis persuadé qu'il n'existe rien de si « malheureux qu'un ami de la littérature. Oui, oui, le « sort de ceux que nous venons de pleurer est digne « d'envie auprès du nôtre; et ni Platon, ni Socrate, ni « Épictète ne pourraient me prouver le contraire. »

Écoutons aussi Tollius : « Je ne sais, dit-il, d'où « vient cette rage de la fortune contre les gens de let- « tres, ni pourquoi elle se plaît à lancer tant de foudres « sur eux : les favoris des muses ne méritent pas cet « acharnement. Est-ce donc contre ces bienfaiteurs du « genre humain que l'antiquité a mis dans les mains « de cette déesse cruelle des clous énormes, des coins « destructeurs, des harpons, toutes les armes de la vio- « lence ? Puisse cette déité malfaisante tomber enfin « elle-même sous les coups de Némésis ! Je lui pardon- « nerais, si elle se contentait de nous condamner à la « pauvreté : le vrai savant n'a jamais aimé l'or. Mais pour- « quoi nous condamner encore à l'exil, à la captivité, à « tous les maux, à la mort elle-même ? Combien de ces « respectables victimes Valérianus n'a-t-il pas comptées « pour la seule Italie ? Il en est bien d'autres encore ;

« eh ! qui pourrait faire l'énumération de tous les sa-
« vants qui ont si malheureusement péri? J'en ajouterai
« du moins quelques-uns à ceux de cet illustre Valé-
« rianus..... »

Barbérius mérite encore plus que Valérianus le reproche d'avoir enflé son catalogue de noms que l'on ne s'attendrait nullement à y trouver. Aurait-on pensé, par exemple, que la liste des écrivains malheureux dût offrir Achille, Pâris, et jusqu'au divin Hercule ? Par Apollon, c'est aussi viser un peu trop haut !

Maintenant n'y aura-t-il point trop de témérité à parler de mon livre après ceux de ces auteurs? J'ai voulu donner une utilité plus pratique aux courtes réflexions que je publie, en me renfermant dans le temps présent, et en ayant soin de ne présenter que des noms de littérateurs bien connus, et de plus, de littérateurs dont la destinée a été tout entière et vraiment littéraire. Pour plus amples éclaircissements sur le dessein et le but de ce livre, je renvoie à l'avant-propos (page 89). Mais j'entends quelqu'un me demander : Et vous-même qui venez marquer ainsi l'art d'écrire d'un trait noir, *obelo nigro*, pourquoi donc écrivez-vous? Cet *Éloge* même *de Nodier*, qui précède votre espèce d'oraison funèbre n'est-il pas une œuvre littéraire ? Hélas ! oui, dirai-je; j'ai failli : mais est-ce une raison pour ne pas essayer d'empêcher d'autres esprits inexpérimentés de commettre la même faute? Je l'avoue, et j'en demande pardon à mes lecteurs; j'ai jeté, avec la multitude sans

fin de livres dont se plaint l'Ecclésiaste, une feuille dans le gouffre qui dévore tout. Si du moins c'était une feuille de rose!

Le volume se termine par des *Lettres sur la littérature contemporaine.* Elles sont publiées sur les invitations réitérées de plusieurs personnes dont le désir fait loi pour l'auteur, et qui formaient le vœu de voir résumer en un petit nombre de pages des considérations brèves, mais précises, sur le caractère et le genre des principaux ouvrages de littérature proprement dite, qui ont paru depuis la Restauration. Ce n'est pas sans hésitation et sans quelque frayeur que j'ai souscrit à ce désir. Dire que des auteurs, qui jouissent d'une grande vogue, qui sont appelés aux premiers honneurs littéraires comme aux principales dignités sociales, n'ont pas respecté toujours les lois de la décence et du goût, n'est-ce pas bien hardi? Je prévois que la critique pourra s'irriter même des observations et remontrances respectueuses contenues dans ces Lettres. Et pourtant, j'ai pris soin mille fois de rappeler qu'ici le talent des auteurs n'était nullement mis en cause, que j'étais prêt à reconnaître la verve, l'originalité, le génie même qui se décèlent dans plusieurs de leurs ouvrages. Oui, je le déclare : avec les amis de ces écrivains j'apprécie leur puissance intellectuelle, leur fécondité parfois prodigieuse; mais où je me vois obligé de me séparer des admirateurs, c'est lorsqu'il faut juger si les œuvres en question sont, ou non, propres à fausser et pervertir à

tout jamais les esprits peu aguerris contre les sophismes de toute sorte, et les cœurs sans défiance que l'on convie, avec une légèreté qui fait frémir, et sous prétexte de leur enseigner la morale, aux luttes les plus échevelées des passions les plus immondes et les plus furieuses !

ÉLOGE

DE

CHARLES NODIER.

Le style est l'homme même.

Buffon. — *Discours de réception à l'Académie française.*

Il est dans la vie littéraire comme dans la vie politique des peuples des heures solennelles de crise et d'effervescence durant lesquelles un monde achève de vivre, un autre monde s'efforce de sortir des ténèbres du chaos. Alors, dans la lutte qui se déclare entre les partisans d'un ordre de choses qui tombe et les défenseurs d'un règne qui commence, les principes et les règles s'obscurcissent ; on voit s'insurger contre l'autorité des lois antiques une

puissance pleine de jeunesse et d'audace qui ne se propose rien moins que d'élever à son tour des autels et d'imposer aux générations étonnées des dieux jusqu'alors inconnus; puissance d'autant plus redoutable que dans ces jours où son honneur et son existence dépendent d'un triomphe énergiquement disputé, elle rompt, pour y parvenir, tous les freins, elle franchit toutes les digues, convaincue que le succès doit légitimer ses écarts. Dans un temps de calme et de sécurité, les grands écrivains se renferment dans les limites tracées par la sagesse et l'expérience de tous les peuples; leurs ouvrages, uniformes au point de vue des règles, ne diffèrent que par le cachet particulier que leur imprime le génie de chaque auteur, et la littérature d'une société est régulière et symétrique dans sa beauté. Elle partage, pour ainsi dire, son domaine en divers champs où sèmeront et moissonneront en paix les esprits différents d'étude et différents de génie qui l'auront cultivé. Les genres seront distincts, distincts aussi les travaux et les productions. Mais dans les temps de crises générales dont nous parlons, la littérature qui suit le mouvement de la société politique voit, comme elle, disparaître ou s'affaiblir la lumière qui la dirigeait. Sa boussole est brisée, elle cherche sur l'horizon l'éclat du soleil, et le soleil s'est caché sous de sombres nuages. Elle demande aux croyances, aux mœurs, l'appui qu'elle sent près de lui

manquer, et ces croyances, ces mœurs transformées comme par enchantement, ne sont plus en harmonie avec elle. Des esprits ardents, inquiets, tourmentés d'un étrange besoin d'innovations qui ne respecte rien, apparaissent et attaquent avec fureur ce qui restait encore debout dans son empire. Heureusement alors aussi viennent des hommes qui ont reçu la mission de frayer, en sauvant les droits imprescriptibles du goût et de la raison, des voies nouvelles aux sentiments nouveaux qui font irruption de toutes parts. Plusieurs d'entre eux, incertains encore par moments dans leur route orageuse, pourront faire quelques faux pas; ils pourront même engager sur leurs traces dans des sentiers funestes des écrivains présomptueux et sans goût qui ne prendront de leurs conceptions que les taches et les erreurs, et n'en reproduiront ni les grandeurs ni les beautés. Qu'importe? Le troupeau servile des imitateurs passera; mais la raison des peuples demeurera victorieuse, et leur admiration consacrera les noms des écrivains d'élite qui, tout en maintenant ces traditions du passé qui ne veulent qu'être rajeunies par des mains habiles pour conserver leur prestige et leur influence, auront montré à leurs regards surpris et charmés, non pas de nouvelles vérités, mais l'antique vérité sous des faces nouvelles et toujours resplendissantes.

Charles Nodier a paru dans une de ces crises

littéraires que nous venons de peindre. Jeté par son âge et par sa position sociale au milieu des troubles sanglants de la révolution française, il a tellement mêlé sa vie aux événements qui marquèrent son époque, qu'il serait impossible aujourd'hui de l'en abstraire, sans altérer profondément la physionomie de l'écrivain. Son adolescence fut errante et agitée ; il vit beaucoup d'hommes et de villes : de là sans doute ce penchant à raconter qui lui était presque aussi naturel et aussi facile que le besoin de respirer, et qui fit de l'auteur franc-comtois un *nouvellier* admirable [1], de même que la naïveté, la grâce et la profondeur dans l'observation firent de La Fontaine un inimitable fablier. Les maîtres qui dirigèrent ses premiers pas, et plus encore les prédispositions heureuses qu'il reçut de la nature, tournèrent son esprit vers les bonnes et fortes études. Ainsi, d'une part, les faits extraordinaires dont il fut témoin dans son enfance et dans sa jeunesse lui inspirèrent, comme à toute la génération contemporaine, ce vif besoin d'émotions qui demandait pour être satisfait une littérature moins unie et moins apprêtée que la littérature du siècle qui finissait, et, d'une autre part, les génies de l'antiquité et ceux de tous les siècles de la nation française qu'il s'était rendus familiers, le préservèrent de la conta-

[1] Voyez les *Souvenirs de jeunesse*, tome X des Œuvres complètes de Charles Nodier, page VI de la préface, édition Renduel.

gion du mauvais goût. S'il obéit, surtout dans les premières années de sa jeunesse, à ce mouvement qui portait nos écrivains à chercher trop avidement leurs inspirations dans les littératures étrangères, notamment dans les productions de l'Angleterre et de l'Allemagne, sa connaissance profonde de la critique et de la philologie lui fit sentir l'utilité, la nécessité des règles littéraires, qui ne sont que les lois de la raison même. Hoffmann, Goëthe, Ossian, Shakspeare exaltèrent sa sensibilité, excitée encore par l'amour de la solitude et du recueillement; mais Rabelais, Cyrano, Molière, La Fontaine, tous les écrivains dont le génie a fixé le langage français et lui a imprimé un caractère immortel d'exactitude, de naturel et de fermeté, le poussèrent à combattre les invasions intérieures plus dangereuses peut-être que les autres pour notre nationalité. Lui-même il a dit quelque part que le plus grand de tous les crimes, c'est de tuer la langue d'une nation avec tout ce qu'elle renferme d'espérance et de génie. Le talent de Charles Nodier offre cette double particularité que, revendiqué par la littérature romantique, dont il fut, en effet, un des précurseurs, il est resté cependant un modèle de goût et de convenance littéraire, et que, s'il fut souvent impliqué à tort ou à raison dans des conspirations politiques sous la République et sous l'Empire, il a laissé la réputation d'un des hommes les plus complétement littéraires qui aient jamais

existé. Venu, comme nous l'avons dit, dans une époque de transition, entre une littérature classique affadie et une littérature romantique qui usait et abusait de ses jeunes forces, il a eu la pureté de l'expression classique et la hardiesse des conceptions romantiques. Sa popularité fut très-grande sans doute : observons toutefois que son nom fut plus populaire que ses ouvrages; nous verrons pourquoi.

Charles Nodier, né en 1780, à Besançon, était âgé de neuf ans lorsque la révolution française vint imprimer un mouvement extraordinaire à la société. Son père, ancien professeur à l'Oratoire, fut pendant plusieurs années son seul maître ; il cultiva la jeune intelligence de l'élève avec la tendresse d'un père et le dévouement d'un maître empressé de faire éclore dans l'âme heureusement douée d'un enfant les fruits que promet un riche avenir. Aussi l'élève recherchait-il la société des personnes plus avancées que lui dans la vie, se hâtant de quitter les goûts frivoles de l'enfance pour des occupations sérieuses qui contrastaient avec son âge. Les inclinations de l'oratorien pour les vieux livres et les éditions rares se transmirent à l'élève, et plus d'une fois on le surprit seul, penché sur un in-folio presque aussi grand que lui. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que les Essais de Montaigne furent un des premiers livres dans les-

dû s'épargner ces angoisses en répudiant dès l'abord des fonctions qui le rendaient complice des iniquités commises envers des innocents ?

quels s'exerça l'esprit du philologue futur. M. Nodier père, qui était un véritable Romain transplanté en France, devint en 1790 maire constitutionnel de Besançon, et, l'année suivante, président du tribunal criminel. Ces fonctions, qu'il crut pouvoir accepter, durent souvent causer à son cœur de cruelles angoisses, par les rigueurs terribles que l'homme qui en était investi dans ces temps de deuil appelait nécessairement sur des accusés souvent innocents. A cette époque où des sentiments d'humanité devenaient un crime irrémissible, une femme appartenant à une famille considérée de Besançon, la petite nièce de l'abbé d'Olivet, fut accusée d'avoir..... envoyé son portrait à son mari réfugié en Suisse. M. de Chantrans, dont le nom est encore entouré dans la capitale de la Franche-Comté de l'estime et de la vénération universelles, intervint auprès du jeune Nodier, le suppliant d'implorer son père en faveur de cette dame, et celui-ci jura de la sauver. Il tint parole : ses instances, ses larmes, la ferme résolution qu'il montra de se donner la mort si madame d'Olivet était condamnée à mourir, arrachèrent des mains de son père la seule pièce fatale qui prouvait une correspondance avec le proscrit, et l'enfant l'anéantit aussitôt.

Je viens de nommer M. de Chantrans. C'était un ancien officier du génie, qui avait passé sa vie en études scientifiques et qui dépensait sa fortune

en bonnes œuvres. Il vous aurait rappelé, disait plus tard Nodier lui-même, Platon, Fénelon ou Malesherbes [1]. Les lois révolutionnaires, c'était trop juste, l'atteignirent et l'obligèrent à s'éloigner de Besançon. M. Nodier père lui confia son enfant, qui prit du nouveau maître qu'il chérissait et admirait de tout son cœur des leçons de mathématiques, de botanique et d'entomologie. Ainsi le jeune Nodier recevait à la fois, dans un âge où les impressions reçues se conservent toute la vie, des exemples de la plus aimable vertu, et ces habitudes simples, faciles, affectueuses que donne l'étude de la nature. La poésie cependant, car l'enfant essayait déjà de s'exprimer dans une langue plus propre à rendre ses suaves émotions et ses mille sentiments de bonheur, fit tort à la géométrie et entretint l'enthousiasme de sa naissante imagination.

Sur la fin de l'année 1793, Charles Nodier se rendit à Strasbourg pour y prendre des leçons de grec du fameux Euloge Schneider, ce moine défroqué qui, sans nul doute, a fait tomber plus de têtes sur l'échafaud qu'il n'a formé d'habiles hellénistes. Le professeur était bizarrement choisi, on en conviendra : mais tout doit paraître bizarre dans une époque aussi violemment agitée, et la vie de Nodier a pris de tous ces hasards gais ou terribles qu'elle eut à subir une certaine physionomie ro-

[1] Voyez *Séraphine*, page 25, tome X de l'édition Renduel.

manesque qui se réfléchit dans ses écrits. La vue du sang qui rougissait les pavés de la ville, les scènes odieuses dont il fut témoin, enfin l'arrestation de son étrange professeur le remplirent d'un tel effroi qu'il revint à pied en fugitif dans la maison de son père. Ce fut alors qu'il lut pour la première fois les vieux auteurs français pour lesquels il s'éprit d'une vive sympathie, et qui déterminèrent la direction qu'il a suivie dans la carrière des lettres.

Le premier ouvrage publié par Charles Nodier est intitulé : *Dissertation sur l'usage des antennes et sur l'organe de l'ouïe dans les insectes*, et parut en 1798; trois ans après, il donna sa *Bibliothèque entomologique* [1]. Charles Nodier ayant renoncé depuis à l'ambition de prendre parmi les auteurs qui ont écrit sur l'histoire naturelle la place distinguée qu'il pouvait se promettre, nous ne nous appesantirons pas sur ces publications. Nous rappellerons seulement que les vues consignées dans la dissertation eurent, parmi les savants, des panégyristes assez zélés pour que l'auteur en dût revendiquer la découverte et la propriété.

C'est peut-être à l'époque de son retour de Strasbourg qu'il faut faire remonter la cause de cette antipathie presque insurmontable pour la politique d'action qu'il conserva toute sa vie. La droiture et la générosité de son cœur expliquent en-

[1] 1801, in-8°.

core cette propension naturelle qui l'entraîna toujours vers les victimes politiques, quelle que fût la couleur de leur drapeau, et l'on eût dit qu'il suffisait d'être proscrit ou vaincu pour avoir des droits irrécusables à son estime et à son amitié. Aussi devint-il bientôt suspect de conspiration ; une nuit, il vit enfoncer sa porte par des agents qui lui enlevèrent ses papiers, parmi lesquels se trouvait un *Dictionnaire des onomatopées*. Heureusement le département du Doubs avait à sa tête un homme capable d'apprécier les œuvres de l'intelligence et de juger par lui-même un jeune écrivain qui se livrait solitairement à des études aussi sérieuses dans des circonstances si peu favorables aux recherches de l'érudition. Ce préfet était Jean Debry.

Le *Dictionnaire des onomatopées* valut à son auteur de dix-huit ans l'amitié d'un magistrat renommé pour sa haute capacité ; mais ce ne fut pas tout. Lui qui, dans son amour pour la pureté de la forme dans l'expression de l'idée, n'avait eu peut-être en vue que de se consoler des outrages nombreux que subissait journellement la belle langue française dans les discours des clubs et les proclamations officielles des agents supérieurs du pouvoir, il recevait une lettre du ministre Fourcroy qui l'informait que son livre était mis au nombre des livres classiques. Certes un semblable succès balançait bien des persécutions !

En 1798, Charles Nodier vint chercher à Paris une publicité plus vaste et plus favorable aux essais du talent qui a foi dans lui-même. Deux ans plus tard il composa *la Napoléone* [1], expres ion de sa profonde et durable antipathie contre un homme étonnant à qui il pouvait accorder au plus de l'admiration.

Charles Nodier a lui-même expliqué l'origine de cette ode qui est devenue si célèbre.

« L'ambition de Napoléon marchait à découvert « depuis l'acte extra-constitutionnel qui lui confé- « rait le consulat à vie. C'était mieux que César, « pour qui cette dignité n'avait été prorogée qu'à « dix ans. On savait, à n'en pas douter, que la mo- « narchie des Gaules lui était décernée d'avance « dans son capitole, et que trois mois après il allait « ceindre le bandeau impérial. » Ce que l'on remarque surtout dans cette ode, qui n'est certainement pas sans défaut, mais qui est pleine de verve et de mouvement, c'est le contraste des idées républicaines et des sentiments monarchiques. Quand le peuple, dit le poëte,

Quand le peuple gémit sous sa chaîne nouvelle,
Je m'indigne d'un maître, et mon âme fidèle
Respire encor la liberté !

[1] Suivant le bibliographe M. G. Duplessis, cette ode fut imprimée pour la première fois en 1801, à Londres, dans le journal l'*Ambigu*. Voyez plus loin le catalogue des OEuvres de Nodier.

Puis il ajoute :

Il vient, cet étranger perfide,
Insolemment s'asseoir au-dessus de nos lois ;
Lâche *héritier du parricide,*
Il dispute aux bourreaux *la dépouille des rois.*

Ceux qui ont voulu faire un crime à Charles Nodier de n'avoir pas su rendre justice au génie de cet homme de fer qui s'écriait après la bataille de Marengo : *J'écraserai le monde sous ma colonne de granit*, avaient oublié cette strophe, qui est justement une des plus belles de *la Napoléone :*

Pourquoi détruis-tu ton ouvrage,
Toi qui fixas l'honneur au pavillon français ?
Le peuple adorait ton courage,
La liberté s'exile en pleurant tes succès.
D'un espoir trop altier ton âme s'est bercée.
I escends de ta pompe insensée,
Retourne parmi tes guerriers.
A force de grandeur crois-tu devoir t'absoudre ?
Crois-tu mettre ta tête à l'abri de la foudre
En la cachant sous des lauriers ?

« Cette pièce, dit l'éditeur des Poésies de Charles « Nodier, dans son avertissement de 1827, présente « une particularité plus remarquable que le mérite « poétique qui la fit attribuer dans le temps à Le « Brun, à Ducis, à Ginguené ; plus remarquable « que la bienséance même de cette attaque géné-

« reuse, qui ne s'adressait qu'au tyran et qui res-
« pectait le grand homme ; que l'expression noble
« et presque mesurée de cette indignation qu'un
« reste d'admiration et d'amour modérait encore :
« c'était l'alliance toute prématurée des souvenirs
« de l'ancien ordre et des besoins de l'ordre nou-
« veau, de la haine de la révolution et de la passion
« de la liberté, à une époque où cette fusion du
« passé et de l'avenir n'avait été pressentie par per-
« sonne. Il est évident que *la Napoléone* dut sa po-
« pularité à cette combinaison d'idées qui froissait
« deux partis, mais qui s'adressait avec une cer-
« taine puissance à la raison universelle. »

Au printemps de l'année 1800, Charles Nodier revint dans son pays natal, et il se hâta de rejoindre à Ornans, petite ville située dans une position pittoresque à quatre lieues de Besançon, M. Weiss, le compagnon de son enfance et l'ami de toute sa vie. « On se figure aisément, dit M. le conseiller
« Béchet, président annuel de l'académie de Be-
« sançon, et ami lui-même de l'auteur de *Trilby*,
« la scène attendrissante qui dut se passer entre
« les deux amis si heureux de se revoir, après une
« séparation que les vicissitudes de l'époque avaient
« rendue plus amère. — La conversation tomba
« naturellement sur les circonstances politiques
« dans lesquelles s'était trouvé Nodier. La *Napo-*
« *léone* était écrite, mais personne ne la connaissait
« encore. Confiant dans la discrétion de son ami,

« Nodier en communiqua la première ébauche à
« M. Weiss, qui, parmi tant de beaux vers, fut
« frappé de l'heureuse application du mot sublime
« de Mirabeau :

« La roche Tarpéienne est près du Capitole.

« Le printemps était alors dans toute sa parure.
« Les eaux bleuâtres de la Loue, encadrées dans de
« longues files de cerisiers en fleur, offraient aux
« derniers rayons du soleil un spectacle ravissant,
« et la vallée d'Ornans, embaumée de mille par-
« fums, semblait une salle immense ornée de guir-
« landes, comme en un jour de fête, pour recevoir
« nos deux amis. »

Le roman intitulé : *Stella* ou *les Proscrits*, dans lequel Nodier dévoilait ses sympathies politiques, et qui parut dans le temps même où l'effet produit par *la Napoléone* était loin de s'affaiblir, attira sur l'auteur l'attention du premier consul qui le fit jeter en prison. Là, il rencontra des vaincus, des proscrits de tous les rangs de la société, de presque toutes les opinions, et il y forma des amitiés qui devinrent plus tard encore pour lui des prétextes de défiances ombrageuses de la part du pouvoir et de persécutions méticuleuses. Mais rien au monde n'aurait pu empêcher Charles Nodier de se livrer cœur et âme à tout ce qui était bon, aimable, un peu romanesque, principalement si tout cela était proscrit. Ce

n'était pas le moyen d'arriver à la fortune et aux honneurs; mais le jeune Franc-Comtois s'inquiétait bien des honneurs et de la fortune!

Sa captivité ne fut pas longue; le père Oudet, ancien ami du président Nodier, et bibliothécaire de Fouché, oratorien comme eux deux, obtint facilement la délivrance du jeune homme qui en fut quitte pour une réprimande accompagnée de l'injonction de quitter Paris. Il s'éloigna donc un peu désappointé. « En ne le fusillant point, comme il « s'y attendait, dit M. Mérimée, on enlevait à son « roman un dénouement magnifique. »

Son nouveau séjour à Besançon lui fut profitable pour ses études de style et de langues. Quelques imprudences qu'il s'empressa de commettre, car il paraît qu'il voulut s'affilier à une société secrète, renouvelèrent ses inquiétudes et ses ennuis. Parmi ses associés clandestins figuraient quelques hommes que le gouvernement regardait comme dangereux. L'arrestation d'un de ses amis acheva de lui persuader qu'il ne pouvait sauver sa liberté que par la fuite, et le voilà escaladant les remparts et s'enfuyant dans les montagnes du Jura, demandant l'hospitalité dans les presbytères et dans les chalets, en proie parfois à de cuisantes douleurs [1], mais toujours faisant la chasse aux papillons et recueillant de délicieux souvenirs et d'ineffaçables impressions

[1] Voyez les *Suites d'un mandat d'arrêt*, dans le volume des *Nouveaux Souvenirs et Portraits*, Paris, 1841. Magen et Comon.

qu'il devait retrouver dans des temps plus propices pour en former des tableaux ravissants. La situation étrange de l'auteur explique le caractère du *Peintre de Saltzbourg*, qu'il écrivit sous la double influence de ses infortunes du moment et des systèmes germaniques. Werther, Goëtz de Berlichingen et Charles Moor ont prêté quelques-uns de leurs traits à cette œuvre que l'on peut considérer comme un miroir assez fidèle des sentiments exagérés et hors nature de l'époque.

Cet ouvrage étant le début littéraire de Charles Nodier, je ne m'y arrêterai qu'un moment. On sait que le héros du livre est un jeune peintre désespéré d'avoir vu celle qu'il aimait devenir l'épouse d'un autre homme. En le lisant, on se prend à regretter que l'auteur n'ait pas adopté une forme moins maniérée pour exprimer les souffrances morales et la révolte du cœur contre la raison. Que penserait-on d'un homme qui viendrait réellement pousser ces éternelles plaintes après un pareil malheur, et s'entretiendrait à plaisir dans son amère volupté de regrets? Volupté, c'est bien le mot. Parce que nos vœux auront manqué leur objet, aurons-nous le droit de maudire la nature et l'existence, de nier la providence? C'est de l'égoïsme, rien de plus. Agir ainsi dans la vie positive, ce serait mériter le mépris. Dira-t-on que ce n'est qu'une étude psychologique, une analyse des sentiments moraux qui naissent dans une situation donnée? Je le veux:

mais pourquoi choisir, pour la développer et l'exposer dans ses plus minutieux détails, l'exception vicieuse? Ne vaut-il pas mieux produire quelqu'une de ces âmes humaines, mais fortes, qui savent porter la douleur et la souffrance, non sans fléchir quelquefois, mais du moins sans blasphémer ? Alors nous assisterions à un spectacle digne des anges et de Dieu ! Non, non ! ne prenez pas à tâche d'aigrir les tourments de la victime et d'envenimer la plaie qui saigne, afin de lui donner le droit de maudire !

Voilà pourtant les ouvrages qu'il a été de mode d'importer en France ! Il est vrai que c'était dans un temps de fiévreuse énergie, où de jeunes femmes n'auraient pas voulu s'endormir le soir sans espérer, dans leurs frayeurs ou dans leur vanité, que près des rideaux soyeux de leur couche parfumée la nuit allait évoquer les ombres fantastiques d'Hoffmann, agitant dans leurs mains décharnées le poignard de la vengeance ou du suicide!

Et c'est en France, chez cette nation vantée pour l'élégance et l'urbanité de ses mœurs, que ce genre épileptique menaçait d'envahir et de gâter à tout jamais la littérature ! Ce n'était pas seulement le bon goût et les convenances littéraires qui étaient en cause. Les plus hautes questions de la morale étaient intéressées dans ce grand débat. A force d'exalter sans mesure la sensibilité par des fictions outrées, on énervait le sentiment du bon, du beau,

du vrai, qui, quoi qu'on en dise, est ennemi des extrêmes; on altérait les principes du droit et du juste; on accoutumait toute une génération à croire à la fatalité, à nier la liberté, la Providence, Dieu lui-même; en préconisant sans fin ce qui n'est pas, on poussait à la révolte contre ce qui est; de là des maux incalculables.

Qu'il serait plus sage de montrer la nature comme elle est, avec ses grandeurs et ses avantages, sans dissimuler ses faiblesses et ses laideurs! La bonne philosophie n'est-elle pas celle qui conseille la résignation dans le malheur, la générosité dans la souffrance?

Charles Nodier, en publiant cet écrit, a donc payé son tribut au goût de l'époque. Mais la sagacité de ses réflexions, la justesse de son jugement l'ont préservé des écarts par lesquels se sont signalés plusieurs écrivains de talent, et nous ne rencontrerons plus guère dans la suite de ses productions que *Jean Sbogar* et *Smarra* qui puissent nous obliger de formuler une opinion sévère. Encore ce dernier ouvrage est-il plutôt une étude raisonnée et approfondie du style dans les mille formes qu'il revêt en diverses langues qu'une conception purement romanesque. Ces phrases des *Méditations du Cloître* indiquent clairement sous quelle influence Charles Nodier était alors placé : « Cette généra-« tion se lève et vous demande des cloîtres. — « Paix sans mélange aux heureux de la terre! mais

« malédiction à qui conteste un asile à l'infor-
« tune ! »

Le dernier chapitre de mon roman, qui parut plus tard, mais qui fut écrit vers le même temps, représente encore une des faces de la société contemporaine. Licencieuse et légère dans la pratique, en même temps que fausse et mélancolique en théorie, elle excusait cette production plus que frivole dont la suppression ne diminuerait en rien la gloire de Nodier [1].

S'il fut banni comme Dante [2], du moins ses malheurs ne furent pas d'aussi longue durée que ceux du poëte florentin. Jean Debry, son fidèle protecteur, lui procura une chaire d'enseignement à Dôle. « Il ouvrit, » dit encore M. Béchet, dont nous sommes heureux de reproduire les paroles, et comme témoignage historique, et comme expression fidèle de l'estime et de l'admiration dont le nom de Charles Nodier resta toujours environné dans son propre pays, « il ouvrit à Dôle un cours
« particulier de belles-lettres, qui fut suivi par une
« foule empressée, *pendens dicentis ab ore*. Ceux
« qui l'ont entendu se rappellent encore avec dé-
« lices et cette éloquence naturelle que l'art ne sau-

[1] Notons que l'auteur a eu le bon esprit de supprimer plusieurs productions de sa première jeunesse, entre autres *Stella ou les Proscrits*, et que la révision qu'il se disposait à faire pour une nouvelle édition de ses œuvres n'eût pas manqué d'en faire exclure celle-ci.

[2] Voyez la brochure de Charles Nodier sur Bonaventure Desperiers et Cyrano de Bergerac. Paris, Techener, 1841, in-8°, page 72.

« rait égaler, et la manière simple et lucide avec « laquelle il expliquait nos classiques, donnant les « règles d'un art dont il ne connaissait lui-même « que la pratique. Mais l'habitude d'analyser ses « idées, et ce goût exquis dont Nodier a toujours « fait preuve, remplaçaient chez lui ce qui pouvait « lui manquer en théorie. »

C'est dans cette ville qu'il connut la femme aimable, ou plutôt l'*ange,* comme il l'appelait lui-même, qu'il associa à son sort et qui répandit tant de charme sur le reste de sa vie. Les échos du Jura, au pied duquel est assis le village de Quintigny, dont le nom seul faisait depuis palpiter son cœur de si douces émotions, reçurent les confidences de son bonheur, et plusieurs de ses écrits conserveront à la postérité les témoignages de cet enthousiasme où le jetait la vue des trésors de cette nature sauvage et majestueuse dont il était environné. Dans cette charmante retraite, le philologue et l'ami de la nature était placé à merveille pour écrire son Commentaire sur le poëte de la nature, La Fontaine; « commentaire qu'il ne put faire accepter à aucun « libraire de Paris, tant la police impériale inspi- « rait alors d'effroi, et que plus tard on s'est dis- « puté avec un si vif empressement. » Un grand nombre des poésies de Nodier datent des bois et des prés de Quintigny; plusieurs furent composées derrière les murs des prisons. S'il est vrai que des conseils rigoureux ont ramené Charles Nodier à

une vocation moins ambitieuse que celle des vers, on peut s'étonner d'une sévérité de jugement qui nous a privés peut-être d'une foule de poésies dont le Parnasse français se fût paré avec orgueil. Disons aussi que le mépris dans lequel la poésie des vers était tombée depuis l'arrêt prononcé contre elle par Buffon et Jean-Jacques Rousseau, contribua sans doute pour quelque chose à l'en détourner. Notre impartialité nous fait, du reste, une loi de reconnaître que tandis que ses poésies les plus irréprochables permettent d'admirer une expression heureuse et savamment combinée, elles laissent désirer un peu de ce *mens divinior* sans lequel il n'est point de poëte véritable, et qui fait de Lamartine, par exemple, notre poëte par excellence.

Charles Nodier revint donc à la prose, non à cette vile prose que Voltaire traitait avec le dédain d'un grand seigneur, maître impérieux et altier d'un domaine qu'il possède par droit de naissance et par droit de conquête, mais à cette prose vive et sage pourtant dans ses allures, originale sans cesser d'être vraie, gracieuse sans faux ornements, savante sans pédanterie, que Nodier adorait avec l'ardeur d'un amant. Les *Questions de Littérature légale* parurent en 1810, à l'occasion de la comédie des *deux Gendres*, par M. Étienne, contre laquelle la médiocrité éleva, selon son antique usage, des reproches que justifiait un succès mérité. Heureux les écrivains en butte aux traits malins de

l'envie, quand ils ont de tels défenseurs ! Ce livre prouve aussi que l'importance des plus hautes questions de littérature ne faisait jamais oublier à Nodier les graves intérêts de la morale, sans laquelle il n'y a plus de littérature ni de société. Il voudrait réaliser dans toute sa vérité la définition que Cicéron fait de l'orateur : *Vir bonus dicendi peritus,* en interdisant à un homme de mœurs odieuses le droit de publier sa pensée ; puis il ajoute : « Les exemples de grands génies que de « grands torts ont flétris sont infiniment rares, et « il serait à souhaiter qu'ils n'existassent pas, au « prix même des beaux ouvrages que nous serions « obligés d'y perdre[1]. »

L'Illyrie avait été conquise par nos armes. Nommé bibliothécaire à Laybach, Nodier échangea ensuite cet emploi pour celui d'inspecteur de la loterie qui lui fut donné par le général Bertrand. N'omettons pas un trait qui montre l'excellence de son cœur. Voyant que le bibliothécaire qu'il remplaçait, bon vieillard d'autant plus attaché à sa bibliothèque qu'il était sans doute dépourvu d'autres moyens d'existence, se livrait à la douleur, Nodier lui céda la moitié de ses honoraires qui étaient de dix-huit cents francs. Heureusement il ne fut pas longtemps victime de sa bonté.

Les biographes paraissent tous avoir très-peu connu cette époque de la carrière de Nodier. Per-

[1] Voyez la note A.

sonne ne peut mieux que ses amis intimes qui ont été, pour ainsi dire, les témoins de toute sa vie, et qui ont tenu sa correspondance entre leurs mains, révéler la raison de certaines déterminations et les mobiles d'une conduite qui a été si diversement et plus d'une fois si faussement appréciée. C'est pourquoi je m'empresse, comme historien, d'emprunter encore quelques lignes à l'ami de Nodier que j'ai déjà cité.

« Quelque noble que soit l'état d'homme de lettres, quelque beau qu'il puisse être, lorsqu'on l'exerce comme le faisait Nodier, il était devenu difficile sous un gouvernement ombrageux qui ne laissait pas de liberté à la pensée. D'un autre côté l'auteur de *la Napoléone* ne pouvait non plus se plier de bonne grâce à des fonctions publiques. Il fallait pourtant prendre un parti ; Nodier prit celui de s'expatrier.

« Un homme qui, par ses talents, aurait mérite de nous appartenir, M. Tercy, son beau-frère et son ami, qui joignait à une instruction solide le talent des beaux vers, venait d'être nommé sous-intendant en Illyrie. Il proposa à Nodier d'aller le rejoindre dans cette nouvelle France. Nodier hésita longtemps. Sa haine contre l'homme du dix-huit brumaire était loin d'être éteinte. Il avait peu de confiance dans la durée du gouvernement impérial qui, pourtant, paraissait alors aussi solide qu'aucune puissance de la terre.

« On tint conseil. Quelques amis, parmi lesquels était l'auteur de *la Marseillaise*, Rouget de Lisle, furent appelés à délibérer ; et le départ de Nodier fut décidé.

« C'était dans l'été de 1810 que Nodier partit avec sa femme qui était alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, et sa jeune Marie, héritière des talents comme du nom de son père.

« Nodier, que sa réputation avait précédé en Illyrie, y reçut l'accueil le plus flatteur. Dès son arrivée, on lui confia la direction du journal politique et littéraire de l'Illyrie, et, peu de temps après, il fut nommé conservateur de la bibliothèque publique de Laybach ; mais le souvenir de son pays était toujours avec lui. Il l'a prouvé dans sa charmante pièce du *Bengali*, datée de Léopoldsruhe, 1811, où, après avoir exprimé ses regrets de la patrie absente, il s'écrie :

Séduit par l'espoir mensonger,
Je traîne dans l'exil une chaîne pesante,
Au milieu d'un monde étranger.

« Les fonctions qu'il remplissait en Illyrie absorbaient tous ses instants. Voici ce qu'il écrivait, le 13 mai 1813, à un de ses amis qui lui reprochait son silence :

« Je vous prie de vous rappeler que j'en suis ar-
« rivé ce matin au numéro 940 de ma correspon-

« dance; que la moitié de mon journal est traduite
« sur les journaux italiens, ceux de France nous
« arrivant rarement et avec difficulté, et que je
« fais ce journal à moi tout seul, à la composition
« et au tirage près. Joignez à cela la bibliothèque
« qui exige résidence, mais où je ne vais guère, et
« les visites éternelles auxquelles il faut se con-
« damner malgré qu'on en ait; vous verrez qu'il
« reste très-peu de temps pour écrire à ses amis,
« quoiqu'on les aime autant et mieux que jamais.

« Je veux de vous une lettre détaillée. Je vous
« parlerais ici de tout ce qui m'entoure avec peu
« d'intérêt. Vous ne vous êtes jamais promené à
« travers les Alpes Juliennes, ou le long de cette
« belle rivière de Save, qui a vu le voyage des
« Argonautes, ou sous les sapins d'Unter-Thourm.
« Vous ne connaissez ni mes Carnioliens ni mes
« Croates. Pour moi, c'est tout le contraire : il
« n'y a pas un nom qui ne me touche, pas un
« souvenir qui ne m'intéresse. »

La restauration le rendit au culte exclusif des lettres. Les impressions qu'il avait reçues pendant son séjour en Illyrie ne pouvaient demeurer stériles, et bientôt parut *Jean Sbogar*. On l'attribua tour à tour à Benjamin Constant, à madame Krudener, à Byron, et l'auteur, jeune encore, s'émerveillait de cette flatteuse méprise de la critique. Mais « personne, » dit Nodier dans sa préface de 1832, « n'a de plagiat à imputer à l'auteur, si ce

« n'est peut-être le greffier des assises de Laybach,
« M. Repisitch, qui voulut bien lui donner dans le
« temps les pièces de la procédure en communica-
« tion, pour y corriger quelques germanismes
« esclavons dont il craignait de s'être quelquefois
« rendu coupable dans la chaleur de la rédaction. »
— « Jean Sbogar est une espèce d'idéal du bri-
« gand, un type supérieur peut-être à tous ceux
« du même caractère qu'offrent le roman et la
« poésie, depuis le capitaine Laroque de Cervantes
« jusqu'au Charles Moor des *Voleurs*. Il parlait
« avec élégance et souvent éloquemment le fran-
« çais, l'italien, l'allemand, le grec moderne et la
« plupart des dialectes slaves. » Ajoutez à cette esquisse un buste large et robuste avec une taille svelte pourtant et une main des plus jolies, une grande énergie morale et une sombre profondeur, des apophthegmes à la manière de Diderot, et vous aurez une idée assez juste du héros. Malgré cette auréole de force et de grandeur dont le romancier entoure le brigand de l'Illyrie, j'avouerai que cet aventurier ne m'a pas séduit. Lothario (c'est l'autre nom de Jean Sbogar), même envisagé sous le masque dont il couvre son avilissement, m'a paru de tout point haïssable. Quoi ! il voit cette fleur si pure ! mais si frêle, cette pauvre Antonia qui l'aime, car son amour est enfant de son ignorance, Antonia qu'un mot d'éclaircissement, un rayon de lumière ne peut manquer de flétrir, de briser, et

au lieu de s'honorer par un faux trait de sa fausse austérité en s'enfuyant, fuite qui l'eût rendu aussi intéressant qu'il peut l'être, il demeure... il demeure, entretenant et cultivant avec une vanité qu'il dissimule trop bien, cette inclination fourvoyée qui, il le sait, ne pourra jamais être satisfaite... Oh non! Lothario n'est qu'un égoïste froid et cruel, un sinistre misanthrope ; en un mot, c'est un monstre odieux! — Hâtons-nous de le dire : l'auteur ne l'a pas inventé, l'histoire contemporaine le lui avait donné tout fait. Il a pu essayer de le flatter, de l'embellir ; mais il est heureusement des entreprises dans lesquelles échouerait le talent le plus consommé.

Cette critique ne prouve donc rien contre l'auteur, si ce n'est le désir d'émouvoir et de plaire en se plaçant un moment en dehors des voies légitimes. Différentes parties du livre attestent la force toujours croissante de l'écrivain dont le style gagnait chaque jour en coloris et en précision. Voici un admirable exemple de style descriptif :

« Elle (Antonia) aimait à voir, après une jour-
« née nébuleuse, le flux sensible du golfe, quand
« sa face ardoisée se rompt tout à coup d'espace
« en espace, que les bancs écumeux se précipitent
« l'un sur l'autre vers le rivage, que la vague monte,
« blanchit et retombe sous la vague qui la suit, qui
« l'enveloppe et l'entraine dans une vague plus
« éloignée ; tandis que les goëlands s'élèvent à

« perte de vue, redescendent en roulant sur eux-
« mêmes comme le fuseau d'une bergère échappé
« à sa main, effleurent l'eau, la soulèvent de l'aile,
« ou semblent courir à sa surface [1]. »

On rencontre dans Jean Sbogar une sorte de comparaisons que le romantisme a beaucoup prodiguées depuis. L'ancienne école procédait, on le sait, des idées abstraites aux idées positives qui présentaient des analogies avec ces abstractions et les éclaircissaient par des images. C'est la marche inverse que l'on suit désormais. L'auteur d'*Esther* disait que l'impie, pareil au cèdre, cachait comme lui son front dans les cieux; les poëtes avaient représenté la vie, vaine comme une ombre, éphémère comme la fleur; le bonheur, fugitif comme la flèche ou comme l'oiseau. Mais l'auteur d'*Hernani,* prenant l'image au rebours, dira :

La fleur passe comme la vie,
L'oiseau fuit comme le bonheur [2].

Nodier, cédant à de grands exemples, suivit quelquefois le même système de similitudes : « Le Bosquet » (petite forêt de chênes verts à côté de Trieste) « joint souvent à tous ses charmes celui « de la solitude; car l'habitant de Trieste, occupé « de spéculations lointaines, a besoin d'un point

[1] Jean Sbogar, page 86, édition Renduel.
[2] Odes et ballades : *Regret.*

« de vue *vaste et indéfini comme l'espérance*[1]. »
Et en faisant le portrait du colonel Oudet: « Ses « yeux, d'un bleu vague, ombragés de larges sour- « cils qui les recouvraient quelquefois tout entiers, « avaient quelque chose d'*inquiet et de confus,* « *comme une idée encore insaisie, et qui attend* « *d'éclore* [2].... » Ces quelques lignes annonçaient l'avénement d'une littérature nouvelle. Oui, Nodier a planté son drapeau dans le camp romantique ; mais ne craignez pas que les enthousiasmes et les délires qui se trémoussent autour de lui puissent jamais lui donner des vertiges et lui faire abuser du point d'admiration ou d'exclamation dont l'école romantique a été si largement dépensière. Sa raison, toujours sûre d'elle-même, conservera toute sa puissance, et tandis que plusieurs de ses amis tourmenteront la langue, au risque de la dénaturer, pour en obtenir des effets originaux, lui, il dénoncera plusieurs abus de son temps dans un admirable paragraphe sur les *Ecoles en littérature* [3].

Après *Jean Sbogar* vint *Thérèse Aubert*, ravissante nouvelle qu'il nous est doux de louer sans restriction. Dans ce récit éclatent pour la première fois toutes les qualités réunies d'un brillant talent. C'est là que l'on peut admirer une prose savante

[1] Jean Sbogar, page 59.
[2] Souvenirs et Portraits, tome VIII de l'édition Renduel, page 337.
[3] *Questions de Littérature légale*, 2e édition, 1828, page 96.

et poétique dans son originalité, puisée aux origines de la langue gauloise. La couleur du drame est sombre; mais qui, dans notre siècle, n'a vu ou entendu raconter à ses vieux amis quelques drames semblables au fond à celui-ci? Nous croyons donc sans peine qu'un vieillard ait affirmé à l'auteur qu'il avait connu les personnages de sa fiction. *Thérèse Aubert* n'est pas le plus important fleuron, mais il est un des plus gracieux ornements de la couronne de Charles Nodier, parmi lesquels viennent ensuite briller, chacun avec son éclat propre, *Séraphine, Amélie, Mademoiselle de Marsan, Inès de la Sierras, la Neuvaine de la Chandeleur*.

Dans le roman d'*Adèle,* qui suivit de près *Thérèse Aubert*, on voit un reflet de Werther sur les traits de Gaston de Germancé, qui se passionne pour une femme de chambre et rédige pour un ami le journal de ses amours. Tout l'art du romancier suffit à peine à rassurer constamment le lecteur qui tremble doublement pour ce Gaston, placé entre la catastrophe du dénouement et le danger d'ennuyer son ami. Le sentiment est la plus délicate de toutes les fleurs; si vous l'analysez trop minutieusement, vous vous exposez à la flétrir. Nous chercherons dans les productions plus mûres de Charles Nodier des situations plus finement dessinées et des caractères plus vrais. Remarquons, en passant, que ses héros et ses héroïnes

semblent soumis d'avance à une sorte de fatalité qui les fait succomber prématurément, et ramène à une commune destinée et les jeunes filles les plus rieuses et les personnages les plus tragiques. Les stances suivantes, où l'inspiration mélancolique est en même temps profondément morale, résument fidèlement, comme on l'a plus d'une fois observé, l'idée générale de ses drames gais ou sombres :

Elle était bien jolie, au matin, sans atours,
De son jardin naissant visitant les merveilles,
Dans leur nid d'ambroisie épiant les abeilles,
Et du parterre en fleurs suivant les longs détours.

Elle était bien jolie, au bal de la soirée,
Quand l'éclat des flambeaux illuminait son front,
Et que, de bleus saphirs ou de roses parée,
De la danse folâtre elle menait le rond.

Elle était bien jolie à l'abri de son voile
Qu'elle livrait flottant au souffle de la nuit,
Quand, pour la voir de loin, nous étions là sans bruit,
Heureux de la connaître au reflet d'une étoile.

Elle était bien jolie ; et de pensers touchants,
D'un espoir vague et doux chaque jour embellie,
L'amour lui manquait seul pour être plus jolie...
— « Paix ! voilà son convoi qui passe dans les champs. »

Smarra et *Trilby* parurent, l'un en 1821, l'autre l'année suivante. Ces deux compositions annoncèrent une touche plus ferme et plus sûre, la se-

conde surtout, car la première, de l'aveu de l'auteur, n'est, après tout, qu'une étude savante et habile du génie des langues, une étude telle que la peut faire un écrivain qui est déjà maître. Dans sa jeunesse, Nodier avait deviné par une espèce de seconde vue l'approche de cette littérature qui devait fouiller les ruines des vieux monuments, s'asseoir pensive et pleurante sous le dôme des forêts antiques balancé par le souffle des vents d'automne, creuser les tombeaux des cimetières, évoquer les spectres du cauchemar et chercher des émotions tristes et lugubres partout où la douleur, le crime et la mort avaient passé. Nodier pressentait aussi que si la littérature allait découvrir des sources fécondes d'invention, le goût n'aurait peut-être rien à gagner dans l'abondance et l'étrangeté de créations d'un nouveau genre. Comme Colomb, les regards dirigés tour à tour vers deux mondes, il essaya de faire intervenir dans le grand mouvement qui s'opérait, et sous le voile de l'anonyme, parmi les anciens, Homère, Théocrite, Virgile, Catulle, Stace, Lucien, Apulée; parmi les modernes, Dante, Shakspeare et Milton : car son œuvre appartient à tous ces poëtes ou prosateurs, auxquels il a pris de çà et de là ce qui convenait à ses rêves. Son dessein ne fut pas compris. Lui qui s'efforçait de poser la borne contre laquelle viendraient expirer les mugissements d'une mer envahissante, on l'accusa d'en accroître encore la

violence. Il voulait élever un phare pour guider vers de meilleurs rivages les navigateurs qui s'aventureraient sur cette mer, et on l'accusait de leur fournir des armes pour assurer leur triomphe et le rendre définitif. L'auteur se proposait bien encore, il est vrai, de tracer une voie nouvelle, la voie du fantastique. Mais il voulait exprimer les rêveries du fantastique avec le langage de la raison, et savez-vous ce qu'il en arriva? Les critiques firent de *Smarra* un livre romantique! et Henri Estienne, Scapula et Schrevelius, s'écrie l'auteur, ne se levèrent pas de leurs tombeaux pour les démentir [1]!

Quoi qu'il en soit, ce livre s'adressait autant aux philologues en quête des secrets du langage, qu'aux lecteurs superficiels qui ne veulent tout simplement qu'être émus. L'auteur s'efforça d'y épuiser toutes les formes de la phraséologie française, en luttant de toute la puissance de sa jeunesse contre les difficultés de la construction grecque et latine. Hélas! il obtint pour toute récompense de ses peines et de ses travaux un brevet d'habileté qui ne sauvait pas son œuvre d'une indifférence qu'elle ne méritait pas au point de vue de l'art. Disons, car il ne faut flatter personne, que l'obscurité de la fable et le décousu des digressions ne laissaient pas l'indifférence du public sans excuse. Un fait s'accomplissait qui se voit ra-

[1] *Smarra*, préface de 1832, tome 3e de l'édition Renduel, page 17.

rement dans l'histoire des littératures : un écrivain compatissait au besoin maladif de sentiments nouveaux qui dévorait les esprits, et prenait à cœur d'y satisfaire sans blesser les lois du goût qui doit conserver ses droits jusque dans les régions du fantastique ; il crut étonner et charmer les regards en ciselant avec une dextérité infinie, pour me servir d'une expression poétique, un atome échafaudé sur rien. Mais le public ne voulait pas admettre que de rêves sans suite, harmonieusement et savamment décrits, il pût sortir autre chose que le néant et le vide, et il portait son attention ailleurs. L'écrivain et le public avaient tous deux raison. D'autres écrivains sont venus qui ont mieux su captiver, en employant et en exagérant des moyens analogues, une attention dédaigneuse et frivole : des critiques plus francs ou plus clairvoyants que moi expliqueront comment ; ce n'est pas mon affaire.

Cette œuvre fantastique a été bien dépassée depuis ; mais les auteurs, même les plus illustres, qui ont fait des pas de géant dans la route que Nodier suivait alors, y ont largement puisé. Il n'est personne qui, en lisant la terrible apparition décrite dans les lignes suivantes, ne se rappelle les vers de la fameuse Ronde du *Sabbat* : « Alors, le croirais-tu, « elles vinrent toutes, les sorcières de Thessalie, « escortées de ces nains de la terre qui travaillent « dans les mines, qui ont un visage rouge comme le

« cuivre et des cheveux bleus comme l'argent dans « la fournaise ; de ces Salamandres aux longs bras, « à la queue aplatie en rame, aux couleurs incon- « nues, qui descendent vivantes et agiles du milieu « des flammes, comme des lézards noirs à travers « une poussière de feu ; elles vinrent suivies des « Aspioles qui ont le corps si frêle, si élancé, sur- « monté d'une tête difforme, mais riante, et qui « se balancent sur les ossements de leurs jambes « vides et grêles, semblables à un chaume stérile « agité par le vent ; des Achrones qui n'ont point « de membres, point de voix, point de figures, « point d'âge, et qui bondissent en pleurant sur la « terre gémissante comme des outres gonflées d'air ; « des Psylles qui sucent un venin cruel, et qui, « avides de poison, dansent en rond en poussant « des sifflements aigus pour éveiller les serpents, « pour les réveiller dans l'asyle caché, dans le trou « sinueux des serpents [1]. »

Quant à Trilby, c'est sans contredit un des plus beaux titres de gloire de Nodier, non pas que Trilby ait dû lui coûter de grands frais d'invention, si ce n'est dans quelques détails, car il est à remarquer que Nodier n'a le plus souvent *inventé* que ses impressions et ses souvenirs ; mais parce qu'il y a là tout ce qui peut charmer et réjouir des cœurs faits pour aimer la grâce, la fraîcheur, la

[1] *Smarra*, édition Renduel, page 85.

fantaisie délicate et brillante. C'est des œuvres nombreuses de Nodier celle qui résume le plus complétement son auteur, et les autres périraient toutes, que celle-ci laisserait deviner le savant philologue, le littérateur aimable, le poëte ingénieux, le conteur sans égal. La fable n'en est pas longue : il s'agit d'un sylphe qui aime à la folie Jeannie, la bonne Jeannie, qui aime son mari, et qui pourtant ne hait pas le joli petit sylphe, oh ! non. Tous les caractères de ce petit poëme se détachent admirablement sous le pinceau du magicien : c'est Dougal, le pêcheur, homme simple et bon, aimant sa femme, mais sans pitié pour les follets ; c'est le moine centenaire de Balva, Ronald, qui lit couramment dans les livres d'église et qui n'a pas pardonné aux lutins d'Argaïl les dégâts qu'ils ont faits l'an dernier dans son presbytère. Il vient exorciser le sylphe qui importunait Jeannie de sa présence, et dont l'absence la rend bien triste aussi. S'il ose enfreindre la défense et revenir dans la chaumière, il sera lié pour mille ans dans le tronc du bouleau le plus noueux et le plus robuste du cimetière. Pauvre sylphe! Comment ne pas s'intéresser à lui ? sa parole était si douce! ses espiègleries étaient charmantes comme les caprices d'un rêve de bonheur. Écoutez-le plutôt, lorsqu'il papillonne autour de la jeune batelière, et dites si jamais sylphes de l'air, de la terre et des eaux se sont exprimés dans un langage plus suave,

plus mélodieux, plus ressemblant à ces banderoles sans fin d'or et d'azur qui se déroulent et serpentent autour des légers frontons de leurs palais aériens.

« Quand Jeannie, de retour du lac, avait vu
« s'égarer au loin, s'enfoncer dans une anse pro-
« fonde, se cacher derrière un cap avancé, pâlir
« dans les brumes de l'eau et du ciel la lumière
« errante du bateau voyageur qui portait son mari
« et les espérances d'une pêche heureuse, elle re-
« gardait encore du seuil de la maison, puis ren-
« trait en soupirant, attisait les charbons à demi
« blanchis par la cendre, et faisait pirouetter son
« fuseau de cytise en fredonnant le cantique de
« saint Dunstan, ou la ballade du revenant d'Aber-
« foïl, et dès que ses paupières, appesanties par
« le sommeil, commençaient à voiler ses yeux
« fatigués, Trilby, qu'enhardissait l'assoupissement
« de sa bien-aimée, sautait légèrement de son
« trou, bondissait avec une joie d'enfant dans les
« flammes, en faisant sauter autour de lui un
« nuage de paillettes de feu, se rapprochait plus
« timide de la fileuse endormie, et quelquefois
« rassuré par le souffle égal qui s'exhalait de ses
« lèvres à intervalles mesurés, s'avançait, reculait,
« revenait encore, s'élançait jusqu'à ses genoux
« en les effleurant comme un papillon de nuit du
« battement muet de ses ailes invisibles, allait ca-
« resser sa joue, se rouler dans les boucles de ses

« cheveux, se suspendre, sans y peser, aux an-
« neaux d'or de ses oreilles, ou se reposer sur son
« sein en murmurant d'une voix plus douce que
« le soupir de l'air à peine ému quand il meurt
« sur une feuille de tremble : — Jeannie, ma belle
« Jeannie, écoute un moment l'amant qui t'aime
« et qui pleure de t'aimer, parce que tu ne réponds
« pas à sa tendresse. Prends pitié de Trilby, du
« pauvre Trilby. Je suis le follet de la chau-
« mière..... [1]. »

Mais c'est Jeannie surtout qui nous plaît et nous attendrit. Elle souffre de son amour qu'elle combat de toutes ses forces, elle meurt de son amour que le tombeau légitimera. Le caractère de Jeannie est admirable de finesse et de vérité. Inquiète des soins empressés du follet, elle confie ses frayeurs à son mari, et l'exil du pauvre follet est prononcé. Trilby une fois déguerpi, que la solitude de la chaumière va peser à Jeannie ! Elle laisse tomber son fuseau, elle abandonne son fil, mais Trilby ne chasse plus devant lui le fuseau roulant comme pour le dérober à sa maîtresse, heureux alors de le ramener jusqu'à elle et de se servir du fil à peine ressaisi pour s'élever à la main de Jeannie et y déposer un baiser rapide, après lequel il était si prompt à retomber, à s'enfuir et à disparaître qu'elle n'avait jamais eu le temps de s'alar-

[1] *Trilby*, édition des Œuvres complètes, tome III, page 196.

mer et de se plaindre. C'en est fait du bonheur de Jeannie !

Et lorsqu'elle se rend avec son mari au monastère de Balva, afin de recourir à l'intercession de saint Colombain, lorsque le vieux Ronald élève la voix pour frapper d'une malédiction irrévocable les mauvais esprits de l'Écosse..... irrévocable, si toutes les voix de l'assemblée la répètent, une voix demeurera silencieuse, la voix de la triste Jeannie : hélas ! il est peut-être si malheureux le pauvre Trilby ! — Charité ! amour et charité ! c'est le seul cri qui sort de son âme compatissante.

Le lutin a revu Jeannie : ses tourments, ses joies, ses transports, je vous les laisse à deviner. Ils se séparent, lui content comme un lutin qu'il est, elle toute pensive. Elle n'a pas dit oui, ni non, non plus. Dougal est quelquefois d'une humeur difficile et rigoureuse, c'est vrai ; mais elle est assurée qu'il l'aime. Elle a juré au pied des saints autels de lui rester fidèle, et rien au monde ne lui fera violer ses serments. Qui sait d'ailleurs si ce n'est pas le démon qui la veut séduire par les discours artificieux du lutin ?

Ronald et Dougal se sont rendus le soir au cimetière. Jeannie qui s'en retournait dans sa chaumière est frappée de l'éclat inusité d'une torche qui brillait dans un lieu ordinairement désert à cette heure. Poussée par la curiosité, elle entre. Que voit-elle ? Devant un bouleau noueux et ro-

buste, auprès d'une fosse ouverte et vide, le vieux moine debout dans l'attitude de l'imprécation, un autre homme prosterné dans l'attitude de la prière. En même temps une voix qui sanglotait faiblement le nom de Jeannie se fait entendre et s'évanouit dans le bouleau. A cette dernière épreuve le cœur de Jeannie n'y tient plus ; elle s'élance, elle se précipite après la voix mystérieuse qu'elle vient d'entendre, dans la fosse qui l'attendait sans doute. Son cœur s'est tout à coup brisé.....

Il n'est rien de plus gracieux et de plus touchant que le récit de cet amour naïf et secret de Jeannie qui veut rester fidèle à son devoir. Avec quelle finesse d'observation l'auteur suit les progrès de l'invisible ennemi, et nous le montre s'emparant peu à peu du cœur et de l'imagination de la jolie batelière, jusqu'à ce qu'il ait tout rempli de son image et de son amour! Mais ce n'est pas dans une analyse froide et décolorée que nous pourrions donner une idée de tant de tableaux magiques, de paysages enchantés, de mélodieuses causeries. Si vous ne connaissez pas encore Nodier, hâtez-vous de lire ses ouvrages. Les avez-vous lus, relisez-les. Plus vous aurez de goût, de sensibilité, de savoir, plus vous y trouverez profit et plaisir.

L'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux,* la *Fée aux Miettes, Trésor des Fèves* et *Fleur des Pois,* quoique publiés à de longs inter-

vallés [1], appartiennent à la famille de Trilby; ce sont, comme lui, des œuvres de caprice et de fantaisie. L'Histoire du roi de Bohême chatouilla la susceptibilité de plusieurs critiques qui cherchaient la pensée de ce livre sans pouvoir la trouver, en supposant que ce livre eût une pensée. Était-ce une épigramme d'un esprit railleur, ennuyé des sottises de son temps? Était-ce une boutade, une satire d'un érudit ou d'un philosophe contre les ridicules et le charlatanisme de la littérature, de l'imprimerie, de la science, de l'industrie modernes? Plusieurs se l'expliquaient comme une débauche d'érudition, une espiègle parodie, propre tout au plus à remuer la bile de Saumaise. Bref, la plupart n'y voyaient qu'un mystère sans clef, qu'une énigme sans mot. N'était-il pas plus simple d'y voir une mystification de l'Arioste traduite avec la plume de Rabelais? Charles Nodier en était bien capable dans ses moments de belle humeur. Vous parcourez tout un volume à la poursuite de ce roi de Bohême et de ses sept châteaux qui reculent, reculent toujours; puis, quand vous avez le bonheur d'atteindre enfin le seuil du premier château, tout disparaît, et vous vous apercevez, en souriant de la malice du romancier, que vous n'avez lu que la préface d'une histoire que vous ne lirez jamais.

La même bonhomie malicieuse se retrouve dans

[1] 1830, 1832, 1838.

la *Fée aux Miettes,* qui n'est encore qu'un long rêve, aux contours bien arrêtés toutefois, sur le rôle supposé et la nature fantastique des instincts et des intelligences à tous les degrés de la création. Sous une forme futile, l'auteur n'a-t-il pas eu pour but de publier des idées qu'il croyait utiles, mais qui, sous des formes plus sérieuses, n'auraient peut-être semblé que d'ingénieux paradoxes? Que de choses en effet dans le récit merveilleux du lunatique, le principal personnage de cette histoire! La phrase coquette et l'expression originale, simples pourtant toutes deux, multiplient leurs formes à l'infini, changent d'allures à tout instant, déploient plus de grâces que jamais, d'abord pour vous faire aimer le rêve d'une imagination riante et tant soit peu vagabonde, qui transforme en or tout ce qu'elle touche, de même que de cette petite et vieille naine aux longues dents elle va faire une divine et admirable princesse Belkiss. Mais n'allez pas croire que le lunatique ne soit là que pour épouser à la fin Belkiss : l'auteur n'eût rien donné de plus qu'un conte de Perrault, dont les lauriers l'empêchaient, il est vrai, de dormir, et c'est pourquoi il a inventé Trésor des Fèves et Polichinelle. Regardez-y de plus près, et du fond de ce roman léger et frivole vont sortir une foule de questions qui touchent aux plus graves intérêts de la société : l'abolition de la peine de mort, que Nodier eût été heureux d'obtenir surtout en matière politique,

l'égalité native de tous les hommes, l'éducation, la philosophie, la civilisation tout entière, les croyances, les mystères de la vie et du sommeil. Si Faust ne nous était pas connu de longue main, je supposerais qu'il a ouï quelquefois des élucubrations du lunatique. En vérité, si nous en croyions celui-ci, tout ne serait que mensonge, l'histoire, la science, la jurisprudence, la politique, la raison, le sentiment. La morale aussi serait entachée de vanité. Un lunatique peut se donner de grandes licences; le tout est de plaire, et celui-ci n'y manque pas.

La transition de la *Fée aux Miettes* aux *Notions élémentaires de linguistique* paraîtra un peu brusque aux lecteurs qui ne sauraient pas qu'ainsi procédait Charles Nodier. Il allait butinant de fleur en fleur, et vous l'eussiez vu discourir sur un exemplaire précieux et bien conservé d'une édition rare, ainsi qu'il le fit dans ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque,* résoudre des problèmes ardus de philologie, puis caresser amoureusement le sujet d'un de ces rêves délicieux dont sa pensée était pleine : tout était fleur pour lui, et il composait de toutes choses, presque sans y songer, ce bouquet si suave et si frais dont j'essaie de rassembler quelques pétales décolorés. Dès les premières pages de son livre, Nodier rencontrait des difficultés qui ont vivement agité les philologues, et sur lesquelles il me paraît avoir jeté de nouvelles lumières; et

s'il avait suivi courageusement jusqu'au bout les conséquences de ses prémisses, je ne doute pas qu'il ne fût arrivé à des résultats encore plus satisfaisants. Une des difficultés fondamentales qui se partagent les linguistes est l'invention du langage. Charles Nodier admet que l'homme fut doué originellement de la faculté de parler, et il n'accorde rien de plus. Pour soutenir sa thèse, il va chercher ses premiers enseignements près du berceau de l'enfant qui essaie sa première consonne. L'enfant, dit-il, a trouvé les trois labiales; il bée, il balbutie, il bégaie, il babille, il bavarde[1]. Oui, sans doute; mais ne vous hâtez pas trop d'en rien conclure pour votre système. Vous eût-il charmé par les soudains caprices de sa parole fluide et gazouilleuse, si la parole n'avait pas d'abord frappé ses oreilles et déchiré les langes qui enveloppaient son esprit? Dire que l'homme originel n'a reçu que la faculté de la parole, c'est dire que tout homme qui a reçu aussi, je pense, cette faculté, devra parler aussi une langue quelconque. Tout homme qui aura grandi dans un isolement absolu devra du moins pouvoir faire entendre à ses propres oreilles les sons de sa propre parole. Eh bien, nous le savons tous, jamais homme placé dans cette condition par des causes accidentelles ne s'est avisé d'enchaîner sciemment quelques syllabes!

[1] Voyez les *Notions élémentaires de linguistique*, édition Renduel, 1834, in-8°, page 24.

Les faits sont si authentiques qu'il serait plus que superflu de les rappeler ici. Pour moi, s'il m'est permis de hasarder une conjecture sur ce problème important, je ne puis croire que l'homme ait été créé avec la simple faculté de la parole, pas plus que je ne crois qu'il a été créé enfant et débile avec la simple faculté de croître et de se fortifier. L'homme a été créé adulte, fort, intelligent, parlant, et pour tout dire en un mot, *complet,* comme il convenait à l'être typique, au chef-d'œuvre de la création sublunaire sortant des mains de son créateur pour dominer instantanément sur toute la nature déjà préparée à le recevoir comme son maître. Si l'on veut que l'homme primitif, une fois possesseur de l'instrument vocal, ait inventé son langage, il restera toujours à expliquer le fait irrécusable de l'impossibilité où se sont trouvés tous les individus isolés que l'on a vus jusqu'ici, de se composer, je ne dirai pas une langue, mais quelques mots, quelques syllabes pour manifester leurs besoins. La pensée, c'est l'âme réfléchie; la parole, c'est le miroir qui réfléchit la pensée. Les philologues qui s'obstinent à croire à l'invention humaine du langage, devront montrer comment le premier homme a pu penser sans attacher sa pensée à des signes, et comment ces signes ont été découverts. Il faudrait plaindre quiconque ne comprendrait pas ce que ces deux problèmes renferment d'obscurités profondes. La divergence des

opinions est due principalement à cette manie d'abstractions qui s'opiniâtre à décomposer l'homme pour étudier séparément chacune des parties qui le constituent, et qui se soucie fort peu d'étudier en lui l'être simple et un. M. de Bonald a fait ressortir les conséquences qui naissent de ces opinions contradictoires. Un des philosophes les plus célèbres de nos jours, M. Cousin, a dit que la condition de l'intelligence c'est la différence, et qu'il ne peut y avoir acte de connaissance que là où il y a plusieurs termes. Dans le fond ceci revient, en ce qui concerne la question dont il s'agit, à ce jugement de Jean-Jacques Rousseau : la parole me paraît avoir été fort nécessaire pour inventer la parole. L'âme en effet ne peut être à la fois l'objectif et le subjectif. L'objet de sa connaissance étant la vérité, et la vérité n'étant autre chose que Dieu même, le Dieu invisible qui la pénètre de toutes parts, où la cherchera-t-elle, sinon dans la parole, dans le Verbe qui s'est transmis à l'homme primitif par une révélation dont nous n'essaierons point de découvrir le mode, le chargeant de transmettre à son tour ce don ineffable à sa postérité ?

Charles Nodier fait du reste de si grandes concessions à l'opinion que je viens d'exposer, qu'il y a lieu d'être surpris qu'il se soit arrêté en si beau chemin. N'aurait-il pas cédé plutôt, par modestie, à l'ascendant de certains noms célèbres dans l'histoire de la philosophie qu'à la logique rigoureuse

de ses idées? Quoi qu'il en soit, ses Notions élémentaires de linguistique sont un ouvrage extrêmement remarquable sous tous les rapports, et suffiraient pour établir une réputation de grand écrivain. Ses observations s'accordent constamment avec l'histoire de la Genèse, et il n'est pas jusqu'aux plaintes même que fait l'auteur sur l'impuissance de l'homme à exprimer ses idées, sur l'imperfection radicale et irrémédiable de l'alphabet, des grammaires et des dictionnaires qui ne confirment les récits bibliques. La parole innée est le signe de l'homme primitif et parfait de la perfection que comporte sa nature ; la parole imparfaite est le signe de l'homme imparfait, ce qui revient à dire déchu ; car la raison pas plus que l'imagination ne peut concevoir l'être sortant imparfait dans sa nature relative des mains du Créateur. La philologie constate un mystère, et voilà tout.

C'est surtout lorsqu'il examine les détails intérieurs de la construction du langage, les lois du développement et de la décadence des langues, lorsqu'il défend avec toute l'énergie de son érudition l'honneur et l'importance des vieux patois menacés d'une destruction officielle, lorsqu'il discute les divers systèmes orthographiques, que Nodier acquiert une imposante autorité. On comprendrait difficilement, après l'avoir lu, que les comités d'arrondissement se missent encore en campagne pour

anéantir intrépidement les dialectes de nos vieilles provinces. « L'étude des patois de la langue fran-« çaise, bien plus voisins des étymologies, bien « plus fidèles à l'orthographe et à la prononciation « antiques, est une introduction nécessaire à la « connaissance de ses radicaux ; la clef de tous les « radicaux et de tous les langages y est implicite-« ment renfermée [1]. » Avec quelle ironie incisive et mordante, peut-être un peu paradoxale encore, Nodier défend l'usage des vieilles mesures adoptées par nos pères, et dont chacune cachait sous sa lettre un sens profond pour qui sait l'y trouver! Elles étaient un peu vagues sans doute, et surtout très-variées; mais elles supposaient par là même la loyauté, la probité. — Les mœurs s'altèrent, la bonne foi chancelle : alors il faut un type métrique bien uniforme et bien arrêté, pour détourner les fraudes; tant il est vrai que la dénomination d'un simple instrument de mesure peut avoir une signification singulièrement éloquente! Quand les mots deviennent si défiants et si scrupuleux, c'est que les choses représentées se détériorent, et que l'expression exacte n'en subsiste plus que comme une idée abstraite. Jamais les précautions de mesurage, de pesage, de jaugeage, de tonnage, ne furent si savantes et si multipliées que de nos jours, et jamais aussi les fraudes ne furent ni si nombreuses,

[1] Ouvrage cité, page 254.

ni si subtilement déguisées. Il faudrait beaucoup de candeur ou d'indulgence pour le nier.

Il est curieux de voir Nodier examiner l'influence du rationalisme dans les langues [1]. Cette étude serait pleine d'attraits, mais nous sommes obligé de nous restreindre.

Avant de terminer, l'auteur émet le vœu qu'il soit fait un alphabet universel, un alphabet comparé, un alphabet philosophique des langues où toutes les vocalisations et les articulations de l'organe de la parole soient classées dans leur ordre naturel, et représentées par des signes phonographiques bien caractérisés, bien analysés et bien convenus, car ce serait là, observe-t-il, une magnifique initiation à l'étude de toutes les langues en particulier. Mais cet alphabet ne deviendrait jamais usuel : Nodier conseille donc l'essai de la langue de convention proposée depuis si longtemps, langue restreinte et matérielle, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui embrasserait sans effort dans son étroite sphère tous les rapports physiques de l'homme avec l'homme, langue qui deviendrait universelle comme celle des signes scientifiques, et qui resserrerait entre les habitants de toutes les contrées de la terre les liens de la fraternité naturelle. L'essai est digne au moins d'être tenté. Voilà pour les langues en général.

[1] Même ouvrage, page 218.

Pour chacune des langues en particulier, ce qui reste à faire c'est un tableau classique des auteurs approuvés qui ont influé sur elle par l'autorité de leur talent et le crédit de leurs ouvrages; c'est une bibliographie raisonnée de ces classiques avoués du pays, dont l'autorité fait toute celle du grammairien et du lexicographe, afin de constater les bons textes et les bonnes leçons des bons livres[1]; c'est un index universel des classiques de la langue, renvoyant chacun des mots employés par eux dans des acceptions figurées, anormales ou exceptionnelles, au passage qui le fournit : véritable dictionnaire de la pensée et du génie ; c'est pour toutes les langues, le dictionnaire étymologique de leurs radicaux, en remontant aux langues les plus radicales qui soient accessibles à l'érudition; c'est, pour toute langue prise à part, le dictionnaire étymologique de ses radicaux immédiats; ce sont de bonnes bibliographies; de bonnes grammaires, de bons dictionnaires des patois, ce qui reste à faire enfin, ce sont des dictionnaires spéciaux, autant qu'il y a de langues spéciales dans la langue. Que les savants fassent leur dictionnaire, composé de mots nouveaux adoptés et naturalisés par eux. Quant à nous, il nous importe d'enregistrer les

[1] L'Académie française, adoptant les vues de Charles Nodier, a mis au concours pour 1846 la composition d'un *Vocabulaire des principales locutions de Molière.*

mots naïfs des âges anciens, parce que ceux-là sont bien faits et qu'ils sont à nous : la langue littéraire d'une nation, c'est tout bonnement la langue du peuple épurée par les bons écrivains. Mais pourquoi indiquer les moyens de préserver le langage des empiétements du néologisme et du mauvais goût? Quand on s'aperçoit de ce qui reste à faire dans les langues, il est déjà bien tard, et quelquefois trop tard, pour le faire. Tel est l'adieu mélancolique que Nodier jette à son lecteur en le quittant [1].

Au milieu même de ses travaux de linguistique et de bibliographie, Nodier écrivait pour divers journaux et recueils littéraires, pour les principales éditions que produisait la librairie française une foule de notices toujours avidement recherchées. Mais dès qu'il pouvait respirer plus librement, il se hâtait de revenir à ces œuvres de fantaisie qui feront une part de sa gloire comme elles ont fait une part de son bonheur. Entre l'*Examen critique des Dictionnaires* et la *Fée aux Miettes*, il écrivit *Hélène Gillet,* tragique histoire, malheureusement trop vraie; puis vinrent ces charmants *Souvenirs* sur lesquels une sylphide aux ailes diaphanes a jeté des teintes et des nuances évidemment dérobées au mystérieux palais des follets et des songes. Ces *Souvenirs* s'ouvrent par le *dernier Ban-*

[1] Même ouvrage, page 296-307

quet des Girondins, conciliabule funèbre, et gai pourtant plus d'une fois, où figurent Gensonné le persifleur, Viger l'intrépide, l'évaporé Mainvielle, le grave Fonfrède, Vergniaud le tribun à l'éloquence orageuse sillonnée d'éclairs, et d'autres personnages encore. Rien ne manque à ce drame, pas même la jeune fille pâle et fidèle, au cœur plein de dévouement et de tendresse, qui ne se montre un moment, comme une apparition céleste, que pour s'évanouir entre des tombeaux. Ce que ce drame laisse à désirer, disons-le franchement, puisque l'auteur en est convenu tout le premier, c'est la couleur historique. Sa première pensée avait été d'écrire des mémoires ; mais ces mémoires ne furent jamais autre chose qu'un recueil de causeries sans conséquence. Des critiques blâmèrent dans ses narrations une sorte de vernis romanesque assez mal séant, suivant eux, à la gravité des sujets, et le condamnèrent à n'exploiter que la littérature *nerveuse* et l'histoire *fantastique*. Je le répète : c'est Nodier qui s'exprime ainsi dans une de ses préfaces [1]. Fantastique, dites-vous, messieurs les censeurs ; eh ! qu'importe le nom ? Laissez Nodier faire, vous aurez des souvenirs riants ou sévères, comme les écrit Nodier. Assez d'autres narrateurs bien savants, bien compassés, bien approvisionnés

[1] *Souvenirs et Portraits*, dans les Préliminaires, pages 11, 18, 25, 26 de l'édition Renduel, tome VIII. Voyez aussi même tome, page 148, et tome IX, pages 300, 301.

de chiffres et de pièces justificatives vous feront de l'histoire, de cette histoire classique ou romantique, telle qu'on la fait depuis Hérodote jusqu'à M. Thiers. Non pas que je veuille déprécier les grands noms qui se sont illustrés par de grands travaux historiques plus ou moins ponctuellement conformes à la réalité : à Dieu ne plaise ! Mais si les Tacite et les Xénophon sont rares, pensez-vous qu'un siècle produise à volonté des La Fontaine, des Perrault, des Nodier ? — Mais, direz-vous, les sujets historiques veulent être gravement traités, et l'historien, fût-il le plus admirable conteur du monde, doit réprimer la fougue de son génie, sous peine de travestir l'histoire en roman. — Ne soyons point trop exclusifs, nous ne sommes pas assez riches pour cela. C'est en voulant établir de rigoureuses catégories, des règles absolues, applicables à toutes choses sans distinction de nature, de formes, de relations, que les meilleurs esprits s'égarent. Quoi ! vous vous plaindrez qu'à la suite d'une révolution immense qui, en bouleversant tous les rapports connus dans l'État et la société, a jeté les âmes dans mille diverses positions qui présentaient les choses et les hommes sous mille aspects divers, et engendraient par conséquent les jugements les plus contradictoires, un nouvellier doué d'une exquise sensibilité et d'une parole pleine de charmes vous raconte ses émotions, ses pensées à lui, les événements dont il a pris, à sa manière, sa part ?

Ah ! passez quelque chose à la fantaisie, quand la fantaisie est si aimable ! D'autres vous raconteront les faits autrement que lui sans doute, mais qui vous les racontera comme lui ?

Si la critique n'était pas de sa nature aussi dénigrante et aussi aveugle, elle aurait tenu compte à Nodier de ses propres aveux. Elle l'accusait de se complaire dans ce qu'elle appelait des mensonges, et ses préventions injustes l'empêchaient de s'apercevoir que ces rêves qui se succédaient comme les plis gracieux qui naissent à la surface d'une mer légèrement agitée par la brise embaumée d'un beau soir, n'étaient que les innocentes récréations d'une imagination claquemurée et comprimée sous d'épais barreaux de fer. Si, dans les heures de captivité, quelque idée trop sombre prenait parfois le dessus, si toutes les probabilités de salut échappaient à ses calculs et à ses raisonnements, Nodier avait à sa merci les ressources du merveilleux, aujourd'hui les anges, demain les fées, pour s'endormir bercé par un épisode de la Vie des Saints, ou par un conte des Mille et une Nuits [1]. N'ayant pas même alors une épingle pour esquisser sur les murailles de sa prison les fruits de sa pensée, ses réminiscences ont dû prendre plus tard des couleurs qui n'étaient pas toujours rigoureusement fidèles aux modèles originaux. Il nous promettait d'ailleurs

[1] *Souvenirs*. Les Prisons de Paris, tome VIII, page 181 de l'édition Renduel, 1833.

plus de traits que de portraits, et plus d'anecdotes que d'histoire, la conversation d'une veillée et point la matière d'un livre [1]. Les souvenirs se présentaient à sa mémoire, irréguliers, capricieux, divers, sans ordre, sans méthode, et presque sans dessein, comme les perceptions du sommeil, et il nous les donnait comme ils se présentaient [2]. Maintenant que la pédante critique s'arme encore de sa lourde massue, nous la laisserons battre le vent; quant à nous, nous retournerons, tant que Dieu voudra bien nous le permettre, à ces récits dont le sentiment conduit et entremêle les fils soyeux, pour les débrouiller avec une adresse charmante, et nous ne nous lasserons point d'entendre ces..... mensonges. S'il se pouvait trouver dans un aréopage littéraire un juge assez impassible pour imputer à l'écrivain séducteur ce prétendu crime de lèse-histoire, quelle main barbare oserait toucher à l'immortelle couronne d'ancolies, de myrte et de primevères que la fantaisie et la grâce ont posée sur son front?

L'Académie française se montra moins sévère: en l'appelant dans son sein en 1833, elle s'assura pour son Dictionnaire un précieux collaborateur. Depuis dix ans bibliothécaire de l'Arsenal, il réunissait tous les dimanches dans son salon une foule d'hommes d'élite, les uns déjà

[1] *Souvenirs*, page 148.
[2] *Ibid.*, tome IX, page 301.

célèbres, les autres prêts à saisir la palme glorieuse que convoitait leur ambition jeune et ardente. C'est là, c'est au milieu de ses amis consternés, de sa famille éplorée, que la mort vint l'atteindre [1]. Il venait de laisser tomber de sa plume une dernière nouvelle, *Franciscus Columna*, remarquable surtout par un caractère de mélancolie et de chaste tendresse. La poésie conserva toujours ses droits à sa prédilection, comme le témoignent ses *Stances à M. Alfred de Musset*. « On peut dire « de cette jolie pièce mélodieuse, touchante, et « dont le rhythme gracieux, mais exprès tombant « et un peu affaibli, » observe M. Sainte-Beuve dans ses admirables *Portraits littéraires*, « exprime « à ravir un sourire déjà las, qu'elle a été le chant « de cygne de Nodier. » Ce sont comme les derniers accords d'une lyre qui ne rend plus que des notes entrecoupées et plaintives sous la main, déjà saisie par la mort, qui va la suspendre à la branche d'un cyprès [2]. Hélas! ce cœur, cette imagination, cette intelligence, tout cela n'a pu retarder de quelques moments le coup fatal. Il est mort à cet âge où l'on n'est plus jeune, mais où lui surtout n'était pas vieux. Écrivain heureux plus encore que savant, gracieux plus que profond, ne semble-t-il pas que la fleur de la jeunesse ne dût jamais se faner pour lui, que ce front d'où

[1] Le 27 janvier 1844.
[2] Voyez la note B.

jaillirent toutes brillantes, toutes capricieuses, tout aimables, tant de merveilleuses fantaisies, ne dût jamais se plisser sous le poids des ennuis de la morne vieillesse?

La voilà donc passée à son tour, comme passent toutes les choses de ce monde, cette vie simple, bonne, éprouvée quelquefois, qui laisse une trace profonde dans notre histoire littéraire. Nous avons dit que le nom de Nodier fut plus populaire que ses ouvrages. Cela ne tient pas seulement aux œuvres de peu de longueur que Nodier disséminait à toutes les époques dans une foule de publications, et qui, tout en faisant connaître et aimer son nom partout, ne lui donnaient point cependant cette renommée qui s'attache à un ouvrage capital. Cela tient encore au genre qu'il adopta. Poussé, dès son entrée dans la carrière des lettres, par ce besoin du romanesque dont il ne se défit jamais entièrement, il imagina d'intéresser ses contemporains en leur découvrant de nouvelles sources d'émotions. Les deux principaux moyens qu'il employa pour y parvenir furent le fantastique et le sommeil.

Les peuples n'ont plus, il s'en faut, cette foi naïve qui leur faisait trouver tant de charme dans les légendes du moyen âge et dans les merveilles que les conteurs rapportaient du monde des esprits, d'où ils étaient revenus on ne savait comment. Que fit Nodier? Il imagina d'emprunter à la fois,

aux époques de crédulité les prestiges des mondes aériens, et aux époques de scepticisme leur doute raisonneur et leur bagage de savoir. Nodier ne s'aperçut pas qu'un pareil amalgame ne pouvait lui assurer beaucoup de sympathies. On admira le conteur, mais ce fut tout; ses contes magiques laissèrent les esprits froids. Tant de rubis et de saphirs avaient été prodigués presqu'en pure perte. La raison en est simple : les savants, et nous désignons par ce nom surtout ceux qui croient être savants, n'auraient pas toléré que l'on vînt au dix-neuvième siècle leur parler de fées et de génies; et les gens naïfs s'ébahissaient de voir les génies et les fées devenus si savants et presque impies. Ils ne reconnaissaient plus leurs vieux amis. Si nous pouvons encore trouver pour nos créations fantastiques une source d'émotions à part dans les idées du spiritualisme pur, c'est au magnétisme à nous les fournir.

Pour le sommeil ce fut encore pis. Dans une préface de *Smarra*, l'auteur déclare que le mauvais succès de ce roman prouve, non pas qu'il se soit trompé sur l'espèce de fantastique dont il s'est servi, mais seulement qu'il a manqué de puissance pour s'en servir [1]. Que Nodier, dans son extrême modestie, et peut-être aussi reconnaissant qu'il était trop tard pour changer de route, ait rendu son

[1] *Smarra*, préface nouvelle, page 11 de l'édition Renduel.

insuffisance responsable de l'indifférence du public à l'égard de Smarra, cela se conçoit. Mais nous, ses admirateurs, nous ne pouvons le prendre au mot, et nous croyons que la cause de cette indifférence est ailleurs.

Voici comment Nodier explique le système qu'il a suivi dans la composition de Smarra : « La vie « d'un homme organisé poétiquement se divise « en deux séries de sensations à peu près égales, « même en valeur, l'une qui résulte des illusions « de la vie éveillée, l'autre qui se forme des illu- « sions du sommeil. Je ne disputerai pas sur « l'avantage relatif de l'une ou de l'autre de ces « deux manières de percevoir le monde imagi- « naire, mais je suis souverainement convaincu « qu'elles n'ont rien à s'envier réciproquement à « l'heure de la mort. Le songeur n'aurait rien à « gagner à se donner pour le poëte, ni le poëte « pour le songeur [1]. » Voilà donc la vie de l'homme divisée en deux parts d'illusions, l'une c'est la part de la veille, l'autre celle du sommeil, toutes deux à peu près de même valeur. Le romancier va plus loin : « Ce qu'il y a d'effrayant, dit-il, pour « la sagesse de l'homme, c'est que le jour où les « rêves les plus fantasques de l'imagination seront « pesés dans une sûre balance avec les solutions « les plus avérées de la raison, il n'y aura, si elle

[1] *Smarra*, préface nouvelle.

« ne reste égale, qu'un pouvoir incompréhensible
« et inconnu qui puisse la faire pencher. — Il
« peut paraître extraordinaire, mais il est certain
« que le sommeil est non-seulement l'état le plus
« puissant, mais encore le plus lucide de la pensée,
« sinon dans les illusions passagères dont il l'en-
« veloppe, du moins dans les perceptions qui en
« dérivent, et qu'il fait jaillir à son gré de la trame
« confuse des songes[1]. » Enfin, il ne craint pas d'invoquer le cauchemar, et c'est de cette disposition physiologique, placée dans les conditions qui la favorisent, qu'est sorti, selon lui, le merveilleux de tous les pays. C'est possible : mais encore faut-il que l'esprit, aux heures où les sens ne sont plus enchaînés par le sommeil, ramène ce merveilleux à de certaines lois positives, avouées et sanctionnées par la raison ; autrement cherchez d'autres peuples, d'autres temps, d'autres croyances, pour le faire goûter. Et ne m'opposez pas le Polyphème d'Homère, le petit Chaperon rouge de Perrault, les animaux de La Fontaine. Toutes ces créations tiennent à autant de systèmes complets où rien ne vient rompre l'unité du plan. Polyphème était le produit légitime des théogonies antiques; le petit Chaperon rouge, plein de gentillesse, cause imprudemment avec ce méchant loup qui finit par le manger, et l'on s'afflige sincère-

[1] *De quelques Phénomènes du Sommeil,* tome V de l'édition Renduel, 1832, page 160.

ment de cet affreux malheur, bien possible, hélas! dans le temps où les bêtes parlaient, ce qu'elles ne font plus, c'est Nodier qui l'assure, depuis qu'elles sont devenues éligibles. Quant aux animaux de La Fontaine, comment ne pas croire qu'ils ont parlé? Tout ce qu'ils disent est si bien dans leur caractère, dans leurs penchants, dans leur nature, que ce serait grand dommage vraiment qu'ils n'eussent point parlé, et le lecteur repousserait vivement cette supposition, si elle se présentait à son esprit. Mais dans la *Fée aux Miettes,* que voyons-nous? Une naine qui mendie sous le porche de l'église, et cette naine est une fée, et cette fée cause littérature et religion, je crois même qu'elle fait un peu de politique. Le lecteur, dépaysé par ces rapports continuels de la vie positive avec la vie imaginaire, ne sait plus à quel monde il appartient, son esprit s'impatiente, et il craint que le romancier ne tende un piége à sa bonne foi et ne se joue de sa crédulité.

On a dit de Nodier que dans l'histoire et la politique, dans la science elle-même, il fuyait instinctivement les grands chemins, aimant à se laisser doucement égarer dans des chemins de traverse, dans des sentiers perdus, mais toujours fleuris. Lorsqu'il parlera des divers phénomènes qui se produisent dans l'intelligence, il restera fidèle à son système, et nous sommes certains d'avance que sa psychologie ne se réclamera de l'au-

torité d'aucun maître. Il a observé, lui, que l'état de sommeil est plus lucide, plus normal pour l'homme que l'état de veille; eh bien! le voici qui se prend de passion pour ces intelligences exceptionnelles à qui des sens incomplets ou désordonnés ne transmettent que des perceptions confuses des choses, perceptions qui n'arrivent pas jusqu'à l'idée, parce que Dieu refuse à ces intelligences la puissance qui recueille et transforme les perceptions. Pour le vulgaire, c'est simplement l'état de folie, digne assurément de pitié; pour Nodier ce sera tout autre chose. « Qui empêche « que cet état indéfinissable de l'esprit que l'igno- « rance appelle folie, ne conduise à la suprême « sagesse par quelque route inconnue qui n'est « pas encore marquée dans la carte grossière de « vos sciences imparfaites? Il y a des énigmes « dans ta vie, dit la Fée aux Miettes au lunatique; « mais qu'est-ce que la vie elle-même, si ce n'est « une énigme?..... » Puis Nodier nous contera très-sérieusement ces apparitions qui nous charment et nous attristent à la fois dans *la Neuvaine de la Chandeleur,* et nous fera faire connaissance avec les simples et étranges figures de Baptiste Montauban et de ce Jean-François les Bas-Bleus, qui voyait les esprits des morts s'en aller de la terre au ciel avec les anges, qui contemplait de ses yeux du corps l'apothéose de la reine Marie-Antoinette, et dont l'âme abandonnait enfin soudainement sa

prison des sens pour aller rejoindre les âmes de deux personnes bien-aimées qu'il venait de voir s'élever à leur tour dans les airs..... Me sera-t-il permis de hasarder une opinion sur ces récits que Charles Nodier nous fait d'un ton plus grave et plus solennel que de coutume? Les noms imposants et vénérables qu'il met en scène, la simplicité même du drame qui, tout merveilleux qu'il soit au fond, est loin cependant d'offrir de ces péripéties inattendues et saisissantes que Nodier eût si facilement trouvées dans sa riche et luxuriante imagination, tout nous engage à repousser le soupçon de supercherie. — Quoi ! me dira-t-on, vous croyez à la réalité des apparitions attestées par un visionnaire à l'auteur, qui n'y croyait probablement pas lui-même? — Que l'auteur y crût ou n'y crût pas, je n'en sais rien. Mais que cette coïncidence des apparitions racontées avec les faits sanglants de l'histoire contemporaine lui ait paru bien propre à faire naître plus que de l'étonnement, voilà ce qui me paraît incontestable. Accoutumés à vivre de la vie des sens, nous dédaignons avec un orgueil absurde, quand ce ne serait que parce qu'il refuse d'examiner les phénomènes, tout ce qui appartient au monde des esprits. Ces phénomènes sont plus communs qu'on ne pense; et si des hommes graves, irréprochables, en tout point dignes de foi, réunissaient les faits authentiques du même genre dont ils auraient été té-

moins, peut-être en composerait-on un livre digne de toute l'attention des vrais philosophes.

Nous nous reprocherions de passer sous silence la fleur de prédilection de Charles Nodier, l'ancolie que quelques phrases écrites dans un de ces moments où l'âme s'affaisse sur elle-même ont désormais rendue célèbre. L'ancolie, dans le langage emblématique des fleurs, avait le malheur de rappeler une image pénible et affligeante, celle de la démence ; grâce à lui elle devient l'emblème de la mélancolie rêveuse et amie de la solitude. « Nous « aimions tous les deux, » dit-il en racontant les moments d'ivresse et de désespoir passés auprès de Clémentine, « cette triste fleur qui ne se plaît « que dans les lieux écartés, sous des ombrages « mélancoliques, et dont le front sombre et meur- « tri semble se pencher vers une tombe [1]..... » On est charmé de voir des hommes éminents par le génie, la science ou l'esprit, descendre de leur hauteur par ces sympathies humbles, douces, affectueuses que la nature commune inspire ; elles relèvent encore leur mérite en nous le faisant aimer davantage. D'ailleurs un goût, quelque futile qu'il paraisse, une préférence instinctive, révèlent quelquefois mieux tout un caractère que ne le feraient des volumes.

Nodier, nous en conviendrons, s'est trompé

[1] *Clémentine*, édition Renduel, 1834, tome X, page 185.

quelquefois dans le choix de ses sujets; mais par quelles brillantes compensations ne nous a-t-il pas dédommagés de cette erreur? Quelques parties du monument qu'il a élevé laissent voir des taches et des imperfections, et l'on a pu même regretter que le seul intérêt de l'art ne l'ait pas toujours inspiré; mais le monument n'en est pas moins impérissable et glorieux. Et puis, quelle vie littéraire a été plus diversement et mieux remplie que la sienne? Au moment où il entre sur la scène du monde, la littérature a vécu jusqu'alors des anciens; une autre littérature veut vivre de sa vie à elle. Timide dans ses premiers efforts, elle répudie l'orgueil de son aînée et ne craint pas de faire des emprunts aux littératures étrangères. Celles du Nord et de l'Allemagne brillaient de tout leur éclat, et Nodier nourrit son talent et son style par de nombreuses traductions et des écrits originaux, mais empreints de l'esprit germanique. De là *Jean Sbogar, le Peintre de Saltzbourg, les Tristes*. Le penchant au merveilleux lui inspire *Trilby*, la *Fée aux Miettes, Smarra*. Les pérégrinations et les aventures de sa jeunesse ont exalté sa sensibilité, aiguillonné son imagination : de là, ses *Souvenirs*, ses *Portraits*, Pichegru, Réal, Fouché, Charlotte Corday, et ses récits d'histoire contemporaine où la fantaisie semble disputer le pas à la vérité. Quiconque a beaucoup voyagé, beaucoup senti, a beaucoup à raconter, et Nodier nous donne *Thérèse*

Aubert, *Mademoiselle de Marsan*, *Séraphine*, et toutes ses sœurs si belles de fraîcheur et de grâce. Un goût exercé, une droite raison souffriront des injustices et des passions contemporaines, politiques ou littéraires, et l'écrivain épanchera son âme et son esprit dans des œuvres originales et frondeuses, telles que le *Roi de Bohême*, les *Rêveries* [1]. L'étude favorite de la philologie et de la bibliographie, une grande sûreté de critique, enfanteront une suite à part d'écrits renommés par l'érudition et la variété des aperçus, depuis le *Dictionnaire des onomatopées* jusqu'à ce *Dictionnaire historique de la langue française* sur lequel la mort a glacé sa main. Pour unique distraction à tant de labeurs, distraction qui devient elle-même une œuvre grande et durable, Nodier partage avec Taylor et Cailleux la gloire des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* [2], si propres à nous faire apprécier et aimer nos vieux monuments. Enfin une imagination entraînante et féconde, une exquise sensibilité demandent parfois pour se produire un langage plus noble et plus tendre que celui de la prose : elles éparpillent dans leur chemin un volume de poésies.

Sous toutes les formes et dans tous les genres, ses écrits ont été une éloquente et perpétuelle protestation contre les progrès du mauvais goût,

[1] Voir la note C.
[2] De 1820 à 1845.

et la qualité qui leur est commune à tous, c'est d'être autant de chefs-d'œuvre de style, comme l'a proclamé le suffrage universel des amis et des ennemis. (Quel homme célèbre fut sans ennemis?) Nodier faisait du style presqu'un objet de culte, car il le regardait comme la plus sûre garantie des saines traditions, et il lui a même adressé des hommages poétiques :

Peu m'importe que la pensée
Qui s'égare en objets divers,
Dans une phrase cadencée
Soumette sa marche pressée
Aux règles faciles des vers;

Ou que la prose journalière,
Avec moins d'étude et d'apprêts,
L'enlace vive et familière,
Comme les bras d'un jeune lierre
Un orme géant des forêts;

Si la manière en est bannie,
Et qu'un sens toujours de saison
S'y déploie avec harmonie,
Sans prêter les droits du génie
Aux débauches de la raison...

Nodier regardait à bon droit le style comme l'estampille, le signe caractéristique de la valeur d'un écrivain, et les génies qui pourraient faire exception à cette règle sont assurément en petit

nombre. On concevrait en effet avec peine qu'une idée gracieuse ou profonde n'appelât point, pour ainsi dire, spontanément la forme délicate ou majestueuse dont elle a besoin de se revêtir. Lorsqu'il en est autrement, si l'on examine bien, on verra le plus souvent que l'idée est empruntée, peu naturelle, et point personnelle et originale. Aussi Nodier observe-t-il en plusieurs endroits de ses ouvrages que les hommes de style sont à peu près aussi rares que les hommes de génie. « Il n'y a pas dix hommes par siècle, qui aient « un style à eux [1]. — Le talent du style est une « faculté précieuse et rare à laquelle je ne pré- « tends pas, dans l'acception où je l'entends, car « je ne crois pas qu'il y ait plus de trois ou quatre « hommes qui la possèdent dans un siècle [2]. »

Quelle que soit l'admiration que fassent naître les écrits de Charles Nodier, ils ne renferment pourtant que la moindre partie de lui-même. Voulez-vous savoir ce que la France littéraire vient de perdre? Demandez-le à tant d'éloquents écrivains qui s'étonnent amèrement du silence de leur guide accoutumé; interrogez, si la faveur du ciel vous fait admettre dans leurs nobles entretiens, tous ces amis de cœur dont il se plaisait à enchâsser, comme de riches diamants, dans ses œuvres de prédilection, les noms chers et souvent

[1] *Séraphine*, page 38, tome X de l'édition Renduel.
[2] *Trilby*, page 179, tome III de la même édition.

illustres : M. Weiss, dont j'ai été assez heureux pour admirer de près la science inépuisable unie à cette grâce parfaite que la muse de Charles Nodier affectionnait en lui comme sa sœur; M. Droz, dont les ouvrages ont révélé à la France l'âme si pure et si sereine; Ballanche, Victor Hugo, Lamartine, Chateaubriand! Car eux, ils pouvaient lire familièrement dans ce cœur généreux qui s'est éteint. Voyez toute cette génération de jeunes talents dont les pas sont devenus plus assurés quand une main amie leur a montré le sentier qu'il fallait suivre, et demandez-leur qui fut pour eux souvent un père, un frère, toujours un juge et un conseiller bienveillant; ils vous répondront : Charles Nodier. Si vous approchez du seuil dont la littérature contemporaine a si bien connu le chemin, car elle chercha toujours avidement à s'enivrer, dans la douce intimité de Nodier, de ce que la causerie légère a de plus délicat, de plus spirituel, de plus enchanteur, vous vénérerez dans sa douleur silencieuse et sainte cette femme si gracieuse et si dévouée qui partagea les épreuves et les triomphes de l'auteur de *Trilby*, et, profondément ému de ce concert de louanges, de ces regrets unanimes, vous oublierez peut-être combien Charles Nodier fut admiré, en songeant combien il fut aimé !

NOTES.

Note A (page 22).

C'est vers cette époque qu'il faut placer le séjour que fit Charles Nodier auprès de sir Herbert Croft. Les détails qu'on va lire sont empruntés à la Notice de M. Sainte-Beuve.

«... Une circonstance particulière vint développer en lui le philologue, le lexicographe, et lui permit dès lors de pousser de front ce goût vif à côté de ses autres prédilections un peu contrastantes. Le chevalier Herbert Croft, baronnet anglais, prisonnier de guerre à Amiens, où il s'occupait de travaux importants sur les classiques grecs, latins et français, eut besoin d'un secrétaire et d'un collaborateur; Nodier lui fut in-

diqué et fut agréé; il obtint l'autorisation d'aller près de lui. Il nous a peint plus tard son vieil ami sous le nom légèrement adouci de sir Robert Grove, dans son attachante nouvelle d'*Amélie.* Il était impossible de toucher un tel portrait à la Sterne avec une plus gracieuse, et, pour ainsi dire, affectueuse ironie: « Ce qui faisait sourire l'esprit, conclut-il, « dans les innocentes manies du chevalier, faisait en même « temps pleurer l'âme. On se disait: Voilà pourtant ce que nous « sommes, quand nous sommes tout ce qu'il nous est permis « d'être au-dessus de notre espèce! »

« Sans plus recourir au portrait un peu flatté du vieux savant dans *Amélie* et en m'en tenant aux notices critiques de Nodier même, du vivant, ou peu après la mort du chevalier, il en résulte que sir Herbert Croft, ancien élève de l'évêque Lowth, qui a écrit l'*Essai sur la poésie des Hébreux*, l'élève aussi et le collaborateur du docteur Johnson, soit pour la *Vie d'Young*, soit pour les travaux du Dictionnaire, avait de plus en plus creusé et raffiné dans les recherches littéraires et dans l'étude singulière des mots. Doué par la nature de l'organe le plus exquis des commentateurs, il l'avait encore armé d'une loupe grossissante qui ne se fixait plus décidément que sur les *infiniment petits* de la grammaire. « M. le chevalier Croft, « écrivait de lui Nodier émancipé dans un article un peu rail-« leur, peut se dire hautement l'Épicure de la syntaxe et le « Leibnitz du rudiment; il a trouvé l'atome, la monade gram-« maticale... » Quand il s'appliquait à un classique, sous prétexte de l'éclaircir, il y piquait de tous points ses vrilles imperceptibles, et, jusqu'à un certain point destructives, presque comme celles des insectes rongeurs particuliers aux bibliothèques. Son analyse pointilleuse prétendait mettre à nu, par exemple, dans telle période de Massillon (car sir Herbert travaillait beaucoup sur nos auteurs français), une quantité déterminée de *consonnances* et d'*assonnances* qu'une éloquence harmonieuse sait trouver d'elle-même, mais qu'elle dérobe à la critique, et qu'à ce degré de rigueur elle ne calcule jamais.

Ce fut durant la participation de Nodier, comme secrétaire, aux travaux du chevalier, que celui-ci fit paraître son *Horace éclairci par la ponctuation*, ouvrage curieux et subtil, dont le titre seul promet, parmi les hasards de la conjecture, bien des aperçus piquants. A ses profondes préoccupations érudites, sir Herbert joignait, par accidents, certaines vues libres, romantiques, comme des ressouvenirs du biographe d'Young. Il fut le premier à tirer d'un entier oubli le *Dernier homme* de Grandville, *cette admirable ébauche d'épopée*, s'écriait Nodier, *et qui fera la gloire d'un plagiaire heureux*. On voit par combien de points vifs devaient se toucher d'abord le jeune secrétaire et le vieux maître.

« L'association ne dura pas aussi longtemps qu'on aurait pu croire. Après une année environ, l'amour de l'indépendance et la passion de l'histoire naturelle ramenèrent Nodier dans son village de Quintigny. Il s'était marié, il allait être père : de nouveaux projets commençaient. Pourtant les relations avec le chevalier portèrent leur fruit; cette veine d'études philologiques aboutit en 1811 au livre ingénieux des *Questions de Littérature légale*. Il faut tout dire : le bon chevalier Croft, qui n'était pas tout à fait sir Grove, se montra un peu jaloux de son élève et du succès de cette *brochure populaire*, comme il la qualifia, non sans quelque intention de dédain : sur deux ou trois points de textes comparés, il revendiqua même, à mots couverts, la priorité de la note. Nodier, en rendant compte dans les *Débats* de l'ouvrage où perçait cette petite aigreur, la releva avec une vivacité spirituelle et polie, mais assez aiguisée à son tour. A la mort du chevalier, il ne se ressouvint plus que de ses mérites dans un article nécrologique détaillé et touchant. J'ai souri toutefois en saisissant l'instant même où l'élève philologue s'est émancipé : comme dans toute émancipation, il y a eu un brin de révolte.

« Ce livre des *Questions de Littérature légale*, fort augmenté depuis l'édition de 1812, et qui, sous son titre à la Bartole, contient une quantité de particularités et d'aménités

littéraires des plus curieuses relativement au plagiat, à l'imitation, aux pastiches, etc., etc., est d'une lecture fort agréable, fort diverse, et représente à merveille le genre de mérite et de piquant qui recommande tout ce côté considérable des travaux de Nodier. Dans ses *Onomatopées*, dans sa *Linguistique*, dans ses *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque*, dans cette foule de petites dissertations fines, annexées comme des cachets précieux au *Bulletin du Bibliophile*, on le retrouve le même de manière et de méthode, si méthode il y a, d'érudition courante, rompue, variée, excursive. Ne lui demandez pas une discussion suivie et rigoureuse, armée de précautions, appuyée aux lignes établies de l'histoire, aux grands résultats acquis et aux jugements généraux de la littérature. Il s'échappe à tout moment *par la tangente*, il ne vise qu'à des points spéciaux, à des trouvailles imprévues, à des raretés d'exception, où il se porte tout entier et où son scepticisme déguisé agite l'hyperbole. Sa critique, c'est bien souvent une vraie guerre de guérillas, une fronde qui fait échec aux grands corps réguliers de la littérature et de l'histoire. Ou encore, sans but aucun, c'est un assaisonnement perpétuel, le *hors-d'œuvre* à la fin d'un grand banquet, après une littérature finie. Athénée, en son temps, n'a guère fait autre chose. Bayle parle quelque part de ces lectures mélangées qui sont comme le *dessert* de l'esprit. Nodier accommode par goût l'érudition pour les estomacs rassasiés et dédaigneux. Son livre des *Questions légales*, par exemple, c'est proprement un *quatre-mendiants* de la littérature ; on passe des heures musardes à y grapiller sans besoin, à y ronger avec délices. Il a poussé en ce sens le Bayle et le Montaigne à leurs extrêmes conséquences ; ce ne sont plus que miettes friandes. »

NOTE B (page 56).

« Ce sont comme les derniers accords d'une lyre qui ne « rend plus que des notes entrecoupées et plaintives sous la « main, déjà saisie par la mort, qui va la suspendre à la « branche d'un cyprès. »

Voici ces stances qu'on lira, nous en sommes sûrs, avec un vrai bonheur.

A M. ALFRED DE MUSSET.

J'ai lu ta vive odyssée
Cadencée,
J'ai lu tes sonnets aussi,
Dieu merci !

Pour toi seul l'aimable muse
Qui t'amuse,
Réserve encor des chansons
Aux doux sons.

Par le faux goût exilée
Et voilée,
Elle va dans ton réduit
Chaque nuit.

Là, penchée à ton oreille
Qui s'éveille,
Elle te berce aux concerts
Des beaux vers.

Elle sait les harmonies
Des génies,
Et les contes favoris
Des péris,

Les jeux, les danses légères
Des bergères,
Et les récits gracieux
Des aïeux.

Puis elle se trouve heureuse,
L'amoureuse,
De prolonger son séjour
Jusqu'au jour,

Quand du haut d'un char d'opale,
L'aube pâle
Chasse les chœurs clandestins
Des lutins.

Si l'aurore mal apprise
L'a surprise,
Peureuse, elle part sans bruit,
Et s'enfuit,

En exhalant dans l'espace
Qui s'efface
Le soupir mélodieux
Des adieux.

Fuis, fuis le pays morose
De la prose,
Ses journaux et ses romans
Assommants.

Fuis l'altière période
A la mode,
Et l'ennui des sots discours,
Longs ou courts.

Fuis les grammes et les mètres
De nos maîtres,
Jurés-experts en argot
Visigoth.

Fuis la loi des pédagogues
Froids et rogues,
Qui soumettraient tes appas
Au compas.

Mais reviens à la vesprée,
Peu parée,
Bercer encor ton ami
Endormi.

La réponse de M. Alfred de Musset est digne de l'élève de Charles Nodier. Bien que la pièce se compose de trente-quatre stances, on la trouve trop courte après l'avoir lue. Nous n'en reproduirons toutefois que la plus petite part, celle qui se rapporte plus directement à Nodier lui-même.

RÉPONSE A M. CHARLES NODIER.

(FRAGMENT.)

. . . .
Que ta voix si jeune et si vieille
Qui m'éveille,
Vient me délivrer à propos
Du repos!

Ta muse, ami, toute française,
Toute à l'aise,
Me rend la sœur de la santé,
La gaîté.

Elle rappelle à ma pensée
Délassée,
Tous les beaux jours, tout le printemps
Du bon temps ;

Lorsque, rassemblés sous ton aile
Paternelle,
Échappés de nos pensions,
Nous dansions.

Gais comme l'oiseau sur la branche,
Le dimanche,
Nous rendions parfois matinal
L'Arsenal.

La tête coquette et fleurie
De Marie
Brillait comme un bluet mêlé
Dans le blé ;

Tachés déjà par l'écritoire,
Sur l'ivoire
Ses doigts légers allaient sautant,
Et chantant.

Quelqu'un récitait quelque chose,
Vers ou prose,
Puis nous courions recommencer
A danser.

Chacun de nous, futur grand homme,
Ou tout comme,
Apprenait plus vite à t'aimer
Qu'à rimer.

Alors dans la grande boutique
    Romantique,
Chacun avait, maître ou garçon,
    Sa chanson.

. . . .

Cher temps, plein de mélancolie,
    De folie,
Dont il faut rendre à l'amitié
    La moitié !

Pourquoi sur ces flots où s'élance
    L'Espérance,
Ne voit-on que le Souvenir
    Revenir?

Ami, toi qu'a piqué l'abeille,
    Ton cœur veille,
Et tu n'en saurais ni guérir,
    Ni mourir.

Mais comment fais-tu donc, vieux maître,
    Pour renaître ?
Car tes vers, en dépit du temps,
    Ont vingt ans.

Si jamais ta tête qui penche
    Devient blanche,
Ce sera comme l'amandier,
    Cher Nodier.

Ce qui le blanchit n'est pas l'âge,
    Ni l'orage ;
C'est la fraîche rosée en pleurs
    Dans les fleurs.

NOTE C (page 66).

Voici en quels termes M. Sainte-Beuve donne sa conclusion sur la valeur générale des écrits de Charles Nodier.

« Il publia *Jean Sbogar* en 1818, *Thérèse Aubert* en 1819, *Adèle* en 1820, *Smarra* en 1821, *Trilby* en 1822; je ne touche qu'aux productions bien visibles. Chacun de ces rapides écrits était comme un écho français, et bien à nous, qui répondait aux enthousiasmes qui commençaient à nous venir de Walter Scott et de Byron. La valeur définitive de chaque ouvrage se peut plus ou moins discuter; mais leur ensemble, leur multiplicité dénonçait un talent bien fertile, une incontestable richesse, et il reste à citer de tous de ravissantes pages d'écrivain...

« .... Il serait chimérique de prétendre ressaisir et désigner, au sein d'un talent aussi complexe et aussi mobile, le reflet et le croisement de tous les rayons étrangers qui y rencontraient, y éveillaient une lumière vive et mille jets naturels. La venue d'Hoffmann et son heureuse naturalisation en France durent imprimer à l'imagination de Nodier un nouvel ébranlement, une toute récente émulation de fantaisie; la lecture du *Majorat* le provoqua peut-être ou ne nuisit pas du moins à *Inès* ou à *Lydie;* le *Songe d'Or* ou *la Fée aux Miettes* purent également se ressentir de contes plus ou moins analogues; mais n'avait-il pas, sans tant de provocations du dehors, cette autre lignée bien directe au coin du feu, cette facile descendance du bon Perrault et de M. Galand? En somme, il m'est évident que Nodier se trouve originellement en France de cette famille poétique d'Hoffmann et des autres, et que, s'il répond si vite sur ce ton au moindre appel, c'est qu'il a l'accent en lui. Ce qu'ils traduisent en chants ou en récits, il se ressouvient tout aussitôt de l'avoir pensé, de l'avoir rêvé...

« Un an avant la publication de ses propres poésies, Nodier

donnait, de concert avec son ami, M. de Roujoux, un second volume de Clotilde de Surville, qui est en grande partie de sa façon. Il s'était prononcé dans ses *Questions de Littérature légale* contre l'authenticité des premières poésies de Clotilde et s'était même appuyé alors de l'opinion exprimée par M. de Roujoux. Mais ce dernier possédait un manuscrit de M. de Surville avec des ébauches inédites de pastiches nouveaux, et les deux amis, malgré leur jugement antérieur, ne purent résister au plaisir de rentrer, en la prolongeant, dans la supercherie innocente. »

Dans une courte note placée en tête du double catalogue des productions et de la bibliothèque de Charles Nodier, M. G. Duplessis, envisageant cet écrivain principalement comme bibliographe, s'exprime ainsi :

« *Après le plaisir de posséder des livres et d'en jouir à la fois comme simple amateur et comme studieux, je ne connais guère de plaisir plus vif que celui d'en parler.* Cet axiome, dont on ne saurait au moins contester la franchise et que j'ai souvent entendu sortir de la bouche de M. Nodier [1], ne pouvait manquer d'être rappelé en tête d'un volume dont il indique en quelque sorte la pensée, dont il exprime très fidèlement le caractère. — M. Nodier aimait les livres avec passion, tout le monde le sait ; mais ce que l'on sait moins peut-être, ce qu'il faut apprendre à ceux qui l'ignoreraient encore et qui ne verraient ici qu'un bibliomane ordinaire, c'est que chez lui cet amour si vif et si passionné, si actif et si persévérant, bien loin d'être aveugle, fut constamment dirigé, soutenu, animé par le goût le plus fin, le discernement le plus exquis et le plus délicat. M. Nodier aimait à se rendre compte à lui-même des raisons de son enthousiasme, des motifs de sa préférence pour tel ou tel curieux volume dont il enrichissait de

[1] La préface des *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque* commence par cette phrase : « Après le plaisir de posséder des livres, il « n'y en a guère de plus doux que celui d'en parler... »

temps à autre ce qu'il nommait modestement sa petite bibliothèque. Chacun de ces nouveaux arrivants était, en prenant place dans cette collection si bien faite, l'objet d'un examen attentif, on pourrait dire paternel, qui se répétait plus d'une fois ; puis, dans quelque jour d'heureuse et spirituelle inspiration, et ces jours-là ne manquaient pas à M. Nodier, l'illustre bibliophile se laissait aller au plaisir de consigner par écrit ou sur les feuillets de garde du volume ou sur quelque carte isolée, l'expression toujours ingénieuse de sa conviction d'amateur et la raison de l'une de ses jouissances. C'est ainsi que s'était fait successivement, c'est ainsi que s'achevait peu à peu ce Catalogue aussi intéressant pour le fond qu'il promettait d'être agréable par la forme ; et lorsque, dans les derniers mois de cette existence maladive qui devait se terminer si prématurément, laissant après elle tant de vide et de si amères douleurs, lorsque M. Nodier songea à recueillir toutes ces notes éparses, écrites à diverses époques, mais avec le même esprit et sous une même inspiration, et à donner ainsi la description raisonnée de cette délicieuse collection, faite avec autant de goût que de persévérance, il n'avait guère plus d'autre soin à prendre que de revoir son premier travail, de le compléter, de le mettre en ordre, et cette nouvelle occupation devait être, était réellement une jouissance nouvelle qui réveillait toutes les jouissances antérieures dont elle était le couronnement et la fin. C'était pour lui, c'était pour ses amis, bibliophiles ou bibliomanes, comme on voudra, la plus séduisante des perspectives, que l'espérance de voir bientôt livré à la curiosité, à l'empressement des amateurs, l'inventaire de ces trésors bibliographiques et littéraires dont le possesseur s'était laissé aller avec tant de grâce, avec un si facile abandon, à faire lui-même les honneurs, bien plus encore, au reste, pour sa propre satisfaction que pour l'instruction et pour l'agrément que ne pouvaient manquer d'y trouver ses lecteurs. Le ciel ne permit pas que M. Nodier pût conduire à son terme cette tâche qu'il s'était imposée et jouir

ainsi de son dernier bonheur de bibliophile ; et lorsque ses nombreux amis eurent à pleurer cet illustre ami, cet homme qui valait mieux encore par le cœur que par l'esprit, la *Description raisonnée*[1] était en cours d'impression et n'avait pas encore reçu dans toutes ses parties la dernière touche de la main du maître. Il fallut pourtant songer à publier ce travail, et il devenait dès lors indispensable d'essayer de le compléter, sous peine de priver le public lettré de la partie achevée d'un ouvrage attendu avec une juste impatience. Cette tâche délicate fut acceptée, non avec l'espérance présomptueuse de continuer dignement l'œuvre laissée imparfaite par M. Nodier, mais dans la pieuse intention de donner à un ami sincèrement regretté ce dernier témoignage d'une tendre et profonde affection..... »

La Notice, aussi complète que possible, des ouvrages de Charles Nodier a été publiée, comme nous venons de le dire, par M. G. Duplessis. Elle ne renferme pas moins de 21 pages in-8°. Nous allons donner seulement les titres et la date de ceux que l'on peut regarder comme les principaux, soit par le retentissement qu'ils ont eu à leur apparition, soit par leur étendue :

1798. — *Dissertation sur l'usage des antennes dans les insectes, et sur l'organe de l'ouïe dans ces mêmes animaux;* Besançon, an VII, in-4.

1800. — *La Napoléone*, ode imprimée à Londres, en 1801, dans le journal l'*Ambigu*.

1801. — *Bibliographie entomologique;* Paris, Moutardier, an IX, petit in-8 de 64 pages.

1802. — *Stella*, ou *les Proscrits;* Paris, Lepetit jeune et Gérard, an X, in-12, fig.

[1] *Description raisonnée d'une jolie Collection de Livres*, par Charles Nodier, Paris, Techener, 1844, in-8°.

1803. — *Le Peintre de Saltzbourg*, et *les Méditations du cloître;* Paris, Maradan, in-12, avec une grav.

1804. — *Essais d'un jeune Barde* (anonyme); Paris, Cavanagh, in-12.

1806. — *Les Tristes, ou Mélanges tirés des tablettes d'un Suicide;* Debray, in-8.

1808. — *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises;* Paris, Demonville, in-8. Ouvrage adopté par la commission d'instruction publique pour les bibliothèques des lycées.

1811. — *Questions de littérature légale, du Plagiat, de la Supposition d'auteur, des Supercheries qui ont rapport aux livres;* Paris, Barba, in-8.

1818. — *Fables de La Fontaine*, avec un nouveau Commentaire littéraire et grammatical, dédié au roi; Paris, 2 vol. in-8, et in-12.

1818. — *Jean Sbogar*, roman historique; Paris, Gide fils, in-8.

1819. — *Thérèse Aubert*, nouvelle; Paris, Ladvocat, in-12.

1820. — *Adèle*, roman; Paris, Gide fils, in-12.

1820. — *Mélanges de littérature et de critique*, mis en ordre et publiés par A. Barginet, de Grenoble; Paris, Raymond, 2 vol. in-8.

1820 à 1843. — *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, gr. in-fol. (12 vol., composant 96 livrais., ont paru), en collaboration avec MM. Taylor et Alph. de Cailleux; Paris, Gide fils; G. Engelmann.

1821. — *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse;* Paris, Barba; planches et cartes, in-12.

1821. — *Smarra*, ou *les Démons de la nuit*, songe romantique, traduit de l'esclavon du comte Maxime Odin, par Charles Nodier; Paris, Ponthieu, in-12.

1822. — *Trilby*, ou *le Lutin d'Argail*, nouvelle écossaise; Paris, Ladvocat, in-12.

1823. — *Dictionnaire universel de la langue française*, rédigé d'après le Dictionnaire de l'Académie et ceux de Laveaux, Gat-

tel, Boiste, Mayeux, Wailly, Cormon, etc., en collaboration avec V. Verger; Paris, Belin-Mandar, in-8.

1826. — *Poésies inédites de Clotilde de Surville*, poëte française du quinzième siècle, in-8, in-18 et in-32.

1827. — *Poésies diverses*, recueillies et publiées par N. Delangle, in-16.

1828. — *Examen critique des Dictionnaires de la langue française*, ou Recherches grammaticales et littéraires sur l'orthographe, l'acception, la définition et l'étymologie des mots; Paris, Delangle, in-8.

1829. — *Hélène Gilet* et *Mademoiselle de Marsan*, dans la Revue de Paris.

1829. — *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, ou *Variétés littéraires et philosophiques*; Paris, Crapelet, in-8.

1830. — *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*; Paris, Delangle, 1 vol. in-8.

1831. — *Recherches sur l'éloquence révolutionnaire*, faisant partie du recueil en 2 vol. in-8, intitulé : *Souvenirs, épisodes et portraits*.

1832. — *Souvenirs de jeunesse*, extraits des *Mémoires* de Maxime Odin; Paris, Levavasseur, in-8. Ce volume comprend *Séraphine—Thérèse—Clémentine—Amélie—Lucrèce et Jeannette*.

1832. — *La Fée aux Miettes*, roman; Paris, Renduel, in-8.

1832. — *Le Nouveau Faust et la Nouvelle Marguerite*, ou *Comment je me suis donné au diable*; Paris, Renduel, in-8.

1832. — *Rêveries littéraires, morales et fantastiques*; Paris, Renduel, in-8.

1832. — *Le Songe d'or*; Paris, Renduel, in-8.

1833. — *Le dernier Banquet des Girondins*, études historiques, suivie *des Recherches sur l'éloquence révolutionnaire*; Paris, Renduel, in-8.

1834. — *Notions élémentaires de Linguistique*, ou *Histoire abrégée de la Parole et de l'Écriture, pour servir d'Introduc-*

tion à l'Alphabet, à la Grammaire et au Dictionnaire; Paris, Renduel, in-8.

1837. — *Bonaventure Desperiers*, dans la Revue des Deux Mondes.

1838. — *Cyrano de Bergerac*, dans le Bulletin du Bibliophile. (Ces deux Notices ont été réunies, en 1841, dans une seule brochure; Paris, Techener, in-8.)

1838. — *Inès de las Sierras*, réimpr. en 1841 dans la collection Charpentier.

1838. — *Trésor des Fèves* et *Fleur des Pois*, dans le tome II du livre des Conteurs, et dans le tome XI de l'édition Renduel.

1839. — *La Neuvaine de la Chandeleur*, dans la Revue de Paris; réimpr., en 1841, dans la collection Charpentier.

1841. — *La Combe de l'homme mort — Jean-François les Bas-Bleus — Le Génie Bonhomme — Baptiste Montauban*, etc. (Dans la collection des Œuvres complètes, tome XI.)

1843. — *Columna Franciscus*, dans le Bulletin de l'Ami des Arts.

1844. — *Description raisonnée d'une jolie collection de livres.* (*Nouveaux Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*), précédée d'une Introduction, par M. G. Duplessis, etc.; Paris, Techener, 1844, in-8.

Plus un grand nombre d'articles dans le Bulletin du Bibliophile, des Préfaces ou Notices, pour des éditions nouvelles, etc., etc.

LES

NOVICIATS LITTÉRAIRES

OU

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

SUR LA CONDITION DES HOMMES DE LETTRES, EN FRANCE,

DEPUIS ENVIRON CINQUANTE ANS.

AVANT-PROPOS.

On ne peut nier qu'il y ait une certaine ambition générale, qui excite les grandes âmes, soutient les médiocrités, et ranime l'espérance de tous. Que cette ambition, renfermée dans de justes limites, fasse entreprendre de grandes choses, et soit comme un puissant ressort qui double l'énergie des âmes, on ne le saurait contester. Mais quand cette ambition prend le caractère d'une fièvre, et d'une fièvre épidémique, qui menace de tuer

tant de jeunes gens, ou du moins de faire le malheur de tant de sujets qui, sans elle, seraient devenus dans la vie ordinaire d'excellents époux, des pères satisfaits, d'habiles administrateurs, des artisans utiles, des citoyens dévoués; quand la littérature paraît être le terrain où viennent se heurter et périr tant d'intelligences égarées qui n'y trouvent qu'amertume, désenchantement et désespoir, justifiant ainsi cette assertion de Jules Janin, que les lettres sont devenues la brûlante et terrible profession des malheureux qui n'en ont pas d'autre, il convient de signaler le mal afin d'en éloigner quelques-uns. Il faut montrer qu'autant et plus que toutes les autres carrières, la littérature a de cruelles épreuves, de douloureuses initiations : je dis la littérature, parce que c'est à elle surtout que s'attaquent les ambitions novices. Pour écrire sur la philosophie, sur l'économie politique, sur les mathématiques, sur la chimie, il faut avoir fait des études préalables, des études sérieuses, et c'est ce qui diminue le nombre des adeptes. Mais en littérature, quiconque a fait ses classes, que dis-je? quiconque sait tenir une plume debout entre trois doigts, se croit littérateur, se croit poëte ou romancier. Poëte ou romancier surtout. On serait effrayé si l'on savait la quantité de vers ou de romans qui s'impriment chaque année. Aussi qu'advient-il de cette manie de produire? Elle fait perdre à un jeune homme, quelquefois des frais énormes, toujours un temps précieux, pour arriver à ce résultat de fournir un millier de livres brochés au magasin de l'épicier. Quelques exemplaires s'en

échappent pour s'étaler sur les parapets des quais et des ponts. J'ai rencontré des volumes de vers magnifiques (c'est des volumes que je parle, et non des vers), cotés 10 centimes. Le papier me paraissait valoir davantage, et j'ai vu dans l'étiquette, plutôt une erreur de compte, une faute de calcul, qu'une épigramme.

Encore une simple considération. Dans un temps où l'on emploie tous les moyens possibles d'exalter les plus ardentes ambitions dans toutes les jeunes têtes, sans s'inquiéter de ce qui doit s'ensuivre, j'ai cru qu'il pouvait être utile de résumer quelques faits propres à faire aimer cette modération qui sait borner ses vœux et renfermer ses espérances dans une mesure où se trouvent plus facilement le bonheur pour soi et la paix pour les autres. On s'est trop accoutumé de nos jours à regarder la société comme un champ exploitable à merci, où chacun a droit de tout entreprendre pour parvenir à son but, à la seule condition de faire absoudre ses témérités par le succès.

Le mal dont je me plains a déjà fixé l'attention de plusieurs hommes éclairés. Je finirai cet avis préliminaire par quelques pensées empruntées aux biographes les plus marquants de nos jours. Ces écrivains, accoutumés à vivre au milieu des célébrités contemporaines, ont été plus aisément frappés du danger, et l'expression même de leur plainte fait pressentir comment on y peut remédier.

« Le nombre des lettrés, c'est-à-dire des individus « déclassés, poëtes, littérateurs ou autres, » dit l'auteur

de la *Galerie des Contemporains illustres,* « augmente « de jour en jour dans une progression effrayante; « chaque année, de tous les colléges de France, sor- « tent au moins mille bacheliers ès lettres, sans comp- « ter ceux qui n'obtiennent pas ce titre, qui ne seront « ni avocats, ni médecins, ni commerçants, ni fonc- « tionnaires publics, ni ouvriers, ni agriculteurs, qui « seront hommes de plume, gens unissant à beaucoup « de pauvreté une capacité souvent médiocre, parfois « supérieure, mais toujours une ambition énorme. Les « plus forts ou les plus heureux se caseront tant bien « que mal dans la littérature et le journalisme; mais « les plus faibles, qe'en fera-t-on? ([1]) »

« L'instruction classique, » observe M. G. Sarrut, dans sa *Biographie des hommes du jour*, « est un non-sens « pour la plupart de ceux qui la reçoivent; l'éducation « professionnelle, au contraire, améliorerait le bien- « être de chacun dans sa condition, et ne jetterait pas « dans la société cette masse d'intelligences à demi « développées et inquiètes, qui ne savent où trouver et « où prendre leur place ([2]). »

Enfin la *Revue générale biographique et littéraire* ([3]), dans un article sur M. Jouffroy, le philosophe, émettait en 1841 des réflexions justes qui confirment les nôtres. « Les discussions politiques sont une des plaies de l'é- « poque, elles dévorent les plus belles intelligences; on

[1] Notice sur M. Alfred de Vigny, auteur de la tragédie de *Chatterton*.
[2] Notice de M. Emile de Girardin, auteur d'un livre sur l'instruction publique en France.
[3] Publiée par M. E. Pascallet.

« leur immole les sentiments les plus généreux, les ten-
« dances les plus utiles. Les études sérieuses sont aban-
« données pour un succès passager de publiciste, de
« journaliste ou tout autre qui ne doit durer qu'un
« jour; et cette manie qui possède la foule d'intelli-
« gences avortées, s'impose même à ceux qui semblent
« le plus propres à lui résister. Encore quelques an-
« nées, et la France fourmillera de publicistes, sans
« avoir un homme d'état; de feuilletonnistes, sans
« avoir de littérateurs; d'avocats, sans avoir de légis-
« lateurs. Elle est fière de ses droits politiques qu'elle
« n'a acquis que d'hier; elle est encore dans l'ivresse
« d'un enfant auquel on aurait accordé quelques liber-
« tés; mais lorsque le temps aura démontré l'impuis-
« sance des hommes qui se disputent l'honneur de la
« gouverner, et qu'elle aura reconnu que cette grande
« machine gouvernementale, qui devait lui fabriquer
« du bonheur, n'est bonne qu'à lui dépenser ses forces
« et son intelligence, la foule n'en attendant plus rien,
« reviendra à des choses plus sérieuses. »

On voit quel est le problème capital du moment : en entretenant, en surexcitant sans relâche, comme on le fait, l'activité des esprits, trouver le moyen de donner à cette activité des aliments suffisants qui l'empêchent de se tourner contre la société elle-même [1].

J'ai voulu donner plus d'intérêt à mes récits en y joignant plusieurs citations qui feront mieux ap-

[1] Parmi les publicistes distingués qui se sont occupés de cette grave matière, je nommerai MM. Blanqui et Chevalier.

précier le caractère, la marche et le talent des auteurs. La plupart des morceaux que je produis sont entièrement inédits ou sont devenus rares, et sont de nature à piquer la curiosité du lecteur.

LES

NOVICIATS LITTÉRAIRES.

Habent sua fata...
(TERENTIANUS MAURUS.)

Depuis que la découverte de l'imprimerie a rendu plus accessibles à tous les sources de l'instruction, l'on a vu se développer progressivement une sorte de contagion morale, circonscrite autrefois dans des limites infiniment plus restreintes; je veux parler du désir de la célébrité. Les livres, en se multipliant et en se répandant sur tous les points de la terre, vont remuer dans les esprits des germes de passions qui seraient demeurés éternellement assoupis, si cette cause extérieure n'était venue les

réveiller. Il se peut que nous devions à cette fermentation continuelle des idées, au sein des peuples, de grands écrivains et de beaux génies qui n'auraient jamais eu sans elle la conscience de leur valeur et de leur mission ; et il est permis de croire que ce mouvement intellectuel était même nécessaire au progrès de la civilisation du genre humain. Mais, pour quelques génies qui se sont vus rappelés ainsi à la mission qui leur était dévolue, que de médiocrités impuissantes, que de talents restés à mi-chemin n'ont pas dû leur malheur à la méprise de leur orgueil, qui les poussait dans une carrière qui n'était pas pour eux ! Je dirai plus : que de talents de bon aloi n'ont pas été fauchés sur un sol aride, qui leur refusait le grain de froment et la goutte de rosée nécessaires à la vie d'ici-bas ! Ce n'est pas exagérer que d'attribuer à ce genre d'infortunes la cause la plus féconde des désespoirs et des suicides, devenus de plus en plus communs depuis deux ou trois siècles. De nos jours, surtout, sous l'empire des doctrines démocratiques, le besoin du bien-être matériel et le sentiment de l'égalité intellectuelle sont devenus une passion générale qui demande impérieusement à se satisfaire, et qui se venge trop fréquemment de ses mécomptes en creusant la tombe sous les pas de ceux qui s'élançaient avec imprévoyance, et sans regarder ce qu'ils laissaient derrière eux, sur l'appât de la gloire et de la richesse. Ne nous

lassons pas de répéter, dans l'espoir d'avertir à temps et de sauver quelque victime prête à se laisser fasciner par ce double prestige, que, de notre temps, comme toujours, la gloire ne s'achète qu'au prix des plus grands sacrifices ; que quiconque fait profession de la servir doit lui tout immoler, famille, amis, repos, bonheur ; que les affections du cœur, que les devoirs de la vie commune sont à peu près incompatibles avec les exigences de l'étude et de la contemplation ; que la fortune est le plus souvent infidèle à la gloire qu'elle ne suit, lorsqu'il lui arrive de la suivre, que par un caprice sur lequel ce serait une folie de compter ; et que, de mille routes qui mènent à la richesse, la plus incertaine, sans contredit, et cela est peut-être triste à dire, c'est la science.

Je prévois que ces assertions trouveront plusieurs incrédules. On citera trois ou quatre noms d'auteurs qui se sont enrichis en écrivant, et l'on croira avoir tout dit.

Quand il serait vrai que ces rares auteurs auraient mené de front la science et la fortune, on en pourrait conclure au plus, qu'il en est de la littérature comme de la loterie : pour un auteur qui s'enrichit, mille ne sont parvenus qu'à la misère et au désillusionnement ; heureux alors s'ils trouvaient encore dans leur âme assez d'énergie morale pour revenir sur leurs pas et réparer les jours et les efforts perdus !

S'il fallait prouver ce que je viens d'avancer par des noms et par des faits, les noms et les faits accourraient d'eux-mêmes pour justifier des vérités sévères, mais qu'il importe de faire connaître. On allègue que de grands noms, protégés par une haute position sociale et par de grandes richesses, brillent à la tête de la littérature : mais on oublie que, pour la plupart, cette éminente position sociale existait déjà avant que la réputation littéraire lui donnât un nouveau lustre. Sur ce terrain, d'ailleurs, une polémique ne serait pas sans embarras; car on s'exposerait à commettre des indiscrétions et à blesser des convenances qu'il est toujours bon de respecter.

Irai-je, par exemple, supputer ce que celui-ci a dépensé en études opiniâtres, en investigations multipliées, en lointains voyages, en avances de toute espèce, pour faire sa provision d'observations et d'idées, et jeter le total dans l'un des bassins de la balance, dont l'autre recevrait le produit de ses écrits?

Serai-je assez hardi pour aller, jusque dans les rangs les plus élevés de l'aristocratie littéraire, tâter les célébrités triomphantes qui ne se réjouissent qu'à contre-cœur du bourdonnement que fait leur nom, vu les impôts ruineux que la gloire prélève sur leur patrimoine écorné?

Irai-je examiner et éplucher une à une les trente ou quarante éditions d'un auteur, qui les a publiées

coup sur coup, sans augmenter ses frais d'impression ou le nombre des acheteurs, et dévoiler les procédés d'un charlatanisme dont le public commence à n'être plus la dupe?

Vous montrerai-je les tortures de toute espèce qui font de tel écrivain marquant, de son propre aveu, un des êtres les plus malheureux que la civilisation ait enfantés, et le réduisent à envier le sort de l'humble et honnête artisan qui jamais ne tourna la couverture d'un livre?

Ou bien voulez-vous?... Non, encore une fois : le tableau de ces misères intellectuelles ou physiques vous épouvanterait. Croyez-moi, dirai-je au jeune paysan que je verrais vouloir quitter sa charrue, séduit par d'éblouissantes apparences; croyez-moi, laissez les riches ensevelir les riches; méfiez-vous de la gloire, et souvenez-vous bien que tout ce qui brille n'est pas or !

Une leçon plus profitable, ce me semble, que celle que l'on pourrait retirer de ces grands exemples, qui, après tout, ne sont que des exceptions, est celle que nous donneraient des écrivains qui, sans s'être placés de prime-saut à la tête d'une littérature, ont possédé cependant un talent assez supérieur pour se tenir en avant à une assez grande distance du vulgaire. Nous trouverons deux avantages à ce genre d'enseignements : d'abord ces talents, par cela même qu'ils n'ont pas atteint l'apogée de la gloire littéraire, ont plus de parenté avec le



grand nombre des talents qui ne se sont pas produits au jour faute d'occasion ou de volonté; et puis les exemples que nous citerons ont encore pour résultat de montrer combien la diffusion des connaissances par l'imprimerie et par le progrès du nivellement social a multiplié les germes de talents, et rendu par conséquent plus difficiles et plus rares les chances de succès. Cela fait, la conséquence sera facile à tirer pour les esprits droits et de bon vouloir.

Chatterton, en Angleterre, eut le triste honneur d'ouvrir cette liste de noms qui ont ajouté à l'auréole du talent l'auréole du malheur. En s'aidant de manuscrits qui dataient de plusieurs siècles, il avait publié, dès l'âge de quinze ans, des poésies en vieux langage, qui attirèrent sur lui l'attention des littérateurs et des hommes d'État. L'ambition qui le consumait ne connut plus de bornes, et il voulut être à la fois riche et illustre. La richesse et l'illustration n'arrivant pas assez vite à son gré, il blesse ses protecteurs, il passe d'un camp dans un autre, et finit par ne gagner que l'indifférence et le mépris qui suivent la versatilité commandée par l'intérêt. Plongé dans la détresse, il épuise tous les expédients que sa plume peut lui fournir. Ce n'est pas qu'il n'eût sous la main des emplois honorables; mais la fièvre de l'ambition le tourmentait, et il n'eût jamais accepté un poste lucratif, mais modeste, qui ne cadrait pas avec ses vues

de grandeur et d'élévation. « Si je pouvais m'a-
« baisser jusqu'à un travail de bureau, dit-il, je
« trouverais vingt places pour une; mais il faut
« que je vive avec les grands. » Pour une âme ainsi faite, le suicide était un dénoûment prévu. Aussi, lorsqu'il fut las des journaux, des revues et des libraires, lorsqu'en comparant l'idéal qu'il avait rêvé avec la réalité que ses ardents efforts laissaient toujours si mesquine, il ne trouva qu'un immense déficit; lorsque, en interrogeant son âme pour y chercher une affection pieuse, une espérance légitime, il n'en put rien faire sortir que l'orgueil, il s'irrita; il appela la mort, et la mort lui répondit....

En France, Malfillâtre et Gilbert étaient en possession, jusqu'à ces dernières années, d'être cités comme les types du talent auquel la misère et la mort ont coupé les ailes.

Le premier avait refusé une chaire de littérature latine qui lui était offerte à Caen, sa patrie, afin de se rendre dans la capitale. Bientôt l'amour des plaisirs et la prodigalité, sœur de ce penchant funeste, le mirent dans la position la plus fâcheuse et avancèrent peut-être sa mort. Il n'avait que trente-trois ans lorsqu'il expira chez un de ses créanciers, qui, ému de compassion, lui avait offert l'hospitalité. A la suite de son poëme de *Narcisse*, on remarque, parmi quelques essais assez faibles, son ode intitulée : *Le Soleil fixe au milieu des planètes*.

Les malheurs de Gilbert, né dans un siècle où son existence était presque un anachronisme, sont encore plus connus que ses œuvres. Tout le monde pourtant sait par cœur sa dernière élégie, et surtout les douze vers sublimes qui la terminent.

Entre le dix-huitième et le dix-neuvième siècle, et sur la limite des deux époques, se présente Dorange, à qui l'amour des plaisirs, excité sans doute encore par une forte application d'esprit qui lui faisait comme un besoin de distractions énergiques, fut, dit-on, plus funeste que la maladie et le travail. Des traductions du Tasse et de Virgile, quelques odes et surtout *Mes adieux à la vie* attestèrent une vocation littéraire prononcée dans ce poëte mort à vingt-quatre ans. Il est curieux de l'entendre raconter son entrevue avec Parny, que ses poésies licencieuses ont rendu malheureusement trop fameux, et de voir comment cet écrivain sensualiste encourageait les efforts des jeunes débutants dans la carrière des lettres : « J'ai eu deux conversations de trois heures avec lui. Ce poëte si délicat, et dont la sensibilité est douce dans ses ouvrages comme les parfums du printemps, n'est dans la société qu'un misanthrope blessé jusqu'au fond du cœur, qui se déchaîne contre les hommes, contre le faux goût du siècle, et la carrière littéraire ; il dit que les fruits de la gloire sont trop amers pour être achetés par de longs travaux ; et, au lieu de me montrer les lauriers du Parnasse, il ne m'y a

fait voir que de la fange et des serpents. Avant d'avoir entendu mes vers, il prétendit, sur mes seuls raisonnements, que j'avais le talent poétique, et ce fut une raison pour lui de me détourner de la poésie. Je lui lus une ode anacréontique, qui est un morceau de son genre; il l'écouta attentivement, et, après deux ou trois critiques, il me dit : « Cela est beau, cela est très-bien fait pour le fond et pour le style; cela est supérieur à ce qui a paru dans ce genre depuis longtemps; mais renfermez ce morceau dans votre portefeuille, et n'en parlez jamais; plus vous aurez de mérite, et plus vous serez malheureux. Ne vous livrez jamais à la poésie qu'avec une fortune indépendante; ne m'imitez pas, j'ai levé le masque; privé par la révolution de cinquante mille livres de rente qui assuraient mes loisirs, je me suis déclaré poëte. J'ai préféré la médiocrité et la gloire à tout ce qui m'eût été avantageux; un poëte, reconnu pour tel, est repoussé de tous les emplois; j'ai langui dans un état indigent, où je serais encore sans une place que M. Français de Nantes a créée pour moi. Que voulez-vous? Cette gloire enivrante m'a tenu lieu de tout; j'ai entendu dire : « M. de Parny est réduit à ne manger que des pommes de terre. » J'ai répondu : « Oui; mais il y a une sauce à ce plat, plus piquante que celle des ragoûts les plus exquis. »

« Vous voyez, mon cher ami, que voilà un

homme qui décourage en faisant des éloges, et donne des conseils que son exemple dément. Je sortis de chez lui moitié flatté, moitié effrayé, jurant de renoncer à la poésie et de ne plus faire de vers qu'incognito et pour mes amis. Cependant le goût dominant l'emporte; les conseils de M. de Murville, ami de La Harpe, que j'ai vu depuis, m'ont calmé un peu, en ôtant aux conseils de M. de Parny ce qu'ils avaient d'exagéré; j'ai imité ce qu'ils avaient de bon, en songeant d'abord au solide, et à une place fixe, qui me servît d'abri contre des circonstances imprévues... »

Après avoir parlé de Dorange, il semble que l'on ne peut se dispenser de nommer Millevoye, qui mourut à trente ans, presque vers la même époque. Millevoye eut une existence assez douce, il est vrai; sa vie fut paisible, ou du moins elle n'eut d'autres causes de trouble que celles que le poëte renfermait dans son propre cœur. Néanmoins, en ce qui se rapporte à notre sujet, il y a un côté littéraire, dans cette courte existence, qui doit nous intéresser, et que M. Sainte-Beuve a très-bien fait ressortir : « Chez lui, l'accord est parfait entre le moment de la venue, le talent et la vie. Il chante, il s'égaie, il soupire, et, dans son gémissement, s'en va, un soir, au vent d'automne, comme une de ces feuilles dont la chute est l'objet de sa plus douce plainte; il incline la tête, comme fait la marguerite coupée par la charrue, ou le

pavot surchargé par la pluie. De tous les jeunes poëtes qui ne meurent ni de désespoir, ni de fièvre chaude, ni par le couteau, mais doucement et par un simple effet de lassitude naturelle, comme des fleurs dont c'était le terme marqué, Millevoye nous semble le plus aimé, le plus en vue, et celui qui restera. — Il y a mieux. En nous tous, pour peu que nous soyons poëtes, et si nous ne le sommes pourtant pas décidément, il existe ou il a existé une certaine fleur de sentiments, de désirs, une certaine rêverie première, qui bientôt s'en va dans les travaux prosaïques, et qui expire dans l'occupation de la vie. Il se trouve, en un mot, dans les trois quarts des hommes, comme un poëte qui meurt jeune, tandis que l'homme survit. Millevoye est au dehors comme le type personnifié de ce poëte jeune qui ne devait pas vivre, et qui meurt, à trente ans plus ou moins, en chacun de nous. »

Moins heureux que ces jeunes écrivains qui, du moins, sont morts entourés de leurs familles, de leurs amis, un poëte expirait en 1830, isolé, dénué de tout, dans un hôpital de New-York. Il avait fait partie d'une de ces expéditions qu'une philanthropie avare et cruelle envoyait à Guazacoalco. Un portefeuille qu'il laissait contenait des vers de sa composition, entre autres ceux-ci :

Du monde et de ses tristes haines
Vais-je enfin trouver le néant ?

Vogue au milieu de l'Océan,
Voile rapide qui m'entraînes.
Enfle-toi d'un vent protecteur,
Fais-moi toucher l'autre rivage :
Trouver un port après l'orage,
C'est presque trouver le bonheur.

Ce voyageur perdu, qui demandait à la poésie une consolation dans sa misère, avait sur lui son extrait de baptême. On y lut son nom : c'était Louis-Joseph Marmontel, fils de Jean-François Marmontel, historiographe de France, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Il était né à Paris le 20 janvier 1789, et avait eu pour parrain le duc d'Orléans, pour marraine la duchesse de Bourbon.

Il est une autre sorte d'épreuve qui n'est pas la moins amère, parce qu'elle est imméritée, et que le talent est souvent d'autant plus sensible à l'injustice des contemporains qu'il est plus vrai et plus délicat : c'est l'oubli qui laisse dans l'ombre de nobles pensées exprimées dans une poésie pleine d'âme. J'imagine pourtant que mademoiselle Angélique Gordon aura trouvé dans sa douce piété de quoi la consoler surabondamment de l'espèce d'indifférence qui accueillit ses *Élégies chrétiennes*. Je me trompe : ce ne fut certes pas l'indifférence qui portait une jeune Solitaire de la Franche-Comté à laisser mettre sur son compte le recueil de ces charmantes productions qui avaient paru d'abord sous le titre d'*Essais*, et à recevoir les félicitations bien

justes du cardinal de Rohan. Ce n'était pas non plus l'indifférence qui attirait à cette jeune Solitaire les éloges publics décernés par le secrétaire perpétuel d'une académie, se réjouissant de la gloire littéraire qui devait en rejaillir sur sa province. Sans doute la piété modeste de l'auteur véritable était plus que satisfaite de ces honneurs qui revenaient, par voie très-indirecte, il est vrai, jusqu'à sa demeure ignorée; sans doute le nom de l'auteur fut enfin connu. Mais est-ce là toute la récompense qu'elle a droit d'espérer, et ne sera-t-il pas permis de faire des vœux pour que le talent à qui nous devons ces pages religieuses où la poésie, une poésie que l'on a appelée racinienne, s'élève à la hauteur d'un sentiment céleste, s'aperçoive que les lettres ont encore de nos jours des protecteurs clairvoyants? On s'étonne avec raison que le nom de l'auteur des *Réflexions d'une sourde-muette aveugle* qu'elle avait connue, du *Nouveau converti*, des *Soupirs d'Ethelgive*, et de tant d'autres vers délicieux ne soit pas même mentionné dans les Biographies. Mais M. de Châteaubriand admirait ses *vers divins;* mais ses poésies ont obtenu à l'étranger les honneurs de la contrefaçon; et il en a paru, à Augsbourg, en Bavière, une traduction allemande due à la plume de madame Elise Bodenmuller. Pour justifier nos éloges, il nous suffira d'ailleurs de mettre le lecteur à même de former son propre jugement.

RÉFLEXIONS D'UNE SOURDE-MUETTE AVEUGLE [1].

Le sol ne frémit plus et l'air est immobile.
Où sont-ils écoulés les flots de spectateurs?
Une main me répond: « Ils regagnent la ville,
En méditant vos longs malheurs. »

La tendre bienveillance à mes maux accordée
Est un tribut touchant qui n'est plus mérité.
Oh! ne me plaignez pas! mon âme est inondée
D'un torrent de félicité.

J'ai souffert. – Sur mon front la peine était empreinte,
Comme on voit sur l'ardoise un douloureux écrit;
Mais quand l'œil d'un ami vient lire cette plainte,
Ses pleurs effacent le récit.

L'injustice accabla ma faible adolescence,
Mais mon bonheur présent s'accroît du souvenir;
Sans elle un noble cœur n'eût pas pris ma défense,
Je n'aurais pas à le bénir.

Durant l'âge innocent où la vie est si belle,
Aux merveilles de Dieu mes yeux étaient ouverts;
Mais n'ai-je pas encor dans mon cerveau fidèle
Une image de l'univers?

Oui, d'un monde joyeux il conserve la trace,
A de riches aspects mes pensers sont constants.
Quand frissonne l'hiver sous son manteau de glace,
Je rêve encore le printemps.

[1] Mademoiselle Julie M..... de Saintes, devenue aveugle à 15 ans.

Rien, pour mes yeux, du temps ne subit les injures :
De mes amis enfants toujours je me souviens ;
S'ils viennent m'entourer, je revois leurs figures
Comme un groupe d'anges gardiens.

Mon âme, loin des sens retirée et timide,
Dans son réduit obscur se plaît à se cacher ;
Telle on vit sur l'Athos, ou dans la Thébaïde,
Une vierge au creux d'un rocher.

Nul rayon n'éclairait son antre solitaire,
Mais au fond de son cœur brillait un plus beau jour ;
Nul objet séduisant ne venait la distraire
Des transports du divin amour.

J'aime et je prie aussi dans une paix profonde ;
L'hymne au Dieu trois fois saint toujours s'élève en moi ;
Mon esprit est son temple, et le vain bruit du monde
N'y vient pas insulter la foi.

Le bruit!... que dit ce mot?... qu'est-ce que l'harmonie?
J'ai vu de froids calculs démontrer ses leçons ;
Et pourtant quels transports!... ô comment le génie
Peut-il s'exprimer par des sons?

Du souffle modulé quelle est donc la merveille?
Je la cherche, elle fuit et me laisse un regret :
Parfois le doux zéphir s'agite à mon oreille,
Mais il conserve son secret.

Est-ce un gaz électrique, une flamme éthérée,
Qui fait passer à l'âme un frisson de bonheur,

Tel que je le ressens, quand ma main est serrée
Par la main de mon bienfaiteur [1] ?

Prodige inexplicable, ici, pour te comprendre,
Ma raison fait sans cesse un inutile effort ;
Soumettons son orgueil... Oh ! oui, sans les entendre,
Mon Dieu, je crois aux harpes d'or [2].

La tendre mélodie ou l'éloquent silence,
Pour mes sens imparfaits tout est mystérieux ;
Si la nature échappe à mon intelligence,
Pourrais-je concevoir les cieux !

Non, du doute évitant le vaporeux abîme,
Je m'envole et j'aborde un monde inaperçu :
Beau ciel du ciel [3] ! je crois à ton soleil sublime
Que l'astronome n'a pas vu.

O vous, dont l'univers répète les louanges,
Vous, qui du Créateur discutez les décrets,
Fiers savants, qu'êtes-vous près du dernier des anges ?
Des aveugles, des sourds-muets.

Dans son cachot mortel votre âme prisonnière
Aspire le savoir par cinq faibles canaux,
Comme un pauvre captif appelle la lumière
A travers de noirs soupiraux.

Mais quand s'écroulera le donjon triste et sombre,
Quels torrents de clarté pour l'âme vont surgir !

[1] M. de Gérando.
[2] Apocalypse, chap. v, vers. 8.
[3] Psaume cxiii. Voyez l'explication qu'en donne saint Augustin dans ses *Confessions*, livre xii, chap. ii, xi et xii, et livre xiii, chap. xv.

Vos systèmes brillants ne seront plus qu'une ombre
Digne à peine d'un souvenir.

Si de ses flots divins le fleuve de science [1]
Enivre nos esprits dans l'éternel séjour [2],
Quelle sera du cœur la vive jouissance
Au royaume où tout est amour [3] !

A l'aspect de ces biens, d'un saint transport ravie,
Envers moi de mon Dieu j'admire la bonté :
Trop heureuse, ici-bas, d'avoir reçu la vie,
Seul passage à l'éternité.

Encore un jour d'épreuve en ce vallon de larmes ;
Livrons jusqu'à la mort les combats du Seigneur,
Et je m'élancerai vers ces lieux pleins de charmes
Dont l'espoir agite mon cœur.

Tombez, murs de poussière où mon âme est captive!
Laissez-moi du Très-Haut habiter le palais,
Entendre les concerts de la céleste rive,
Voir mon Dieu, l'aimer pour jamais [4].

Un des exemples les plus douloureux et les plus intéressants que présente notre siècle du génie naissant aux prises avec l'adversité, nous a été donné par une jeune Nantaise d'un talent évidemment hors de ligne, mais auquel ont manqué le

[1] Apocalypse, chap. XXII, vers. 1.
[2] Saint Augustin, *Confessions*, livre IX, chap. III. Voyez le passage déjà cité.
[3] Job et Psaumes.
[4] Mademoiselle M..... a peu survécu à cette séance.

temps et la faculté de mûrir. Mademoiselle Élisa Mercœur était née le 24 juin 1809; elle trouva dans la bienveillante tutelle d'un avoué de sa ville natale les moyens de perfectionner et d'étendre son instruction, et son talent, d'une étonnante précocité, se déploya dès les premières années de la nouvelle muse dans des essais qui faisaient naître les plus brillantes espérances. Seule, pour ainsi dire, elle apprit le latin et l'anglais, et à onze ans elle écrivait une nouvelle en prose et un portrait en vers avec assez de succès pour que sa mère et son bienfaiteur eussent lieu d'appréhender l'effet des louanges sur l'imagination de l'enfant. A seize ans, au moment où elle allait affronter les périls de la publicité, un homme plein de goût et d'expérience, M. Mellinet-Malassis, imprimeur à Nantes, à qui elle confia ses premières productions, ne craignit pas de l'éclairer sur les dangers de sa position nouvelle. Laissons-le parler lui-même ; les conseils qu'il donna à la jeune fille portent un si remarquable caractère de franchise et d'honnêteté, ils se lient d'ailleurs si bien au but que nous nous proposons, qu'ils seront parfaitement à leur place ici. « L'âge de mademoiselle Mercœur expliquera facilement l'intérêt que je dus lui témoigner lorsqu'elle m'apporta ses premiers vers... L'isolement avait été la vie de ses premières années. Sans prendre le rôle de pédant, le plus sot de tous, celui de pédant moraliste, je causai avec

elle de ses projets, de ses espérances, de son avenir. Elle n'y avait pas songé ; à seize ans, elle s'avançait confiante dans l'avenir ; elle ne se nourrissait que des pensées du présent, pensées toutes d'enthousiasme. Au risque de décolorer ce présent qu'elle aimait avec l'abandon de son âge, j'essayai de lui faire comprendre ce qu'il y avait de dangereux pour elle, sans nom, sans fortune, à entrer dans le monde avec ce qui pouvait n'être que le métier de faire des vers, parce que, au résultat, ses premiers vers étaient faibles, quoique fort remarquables pour un début. Je ne me rappelle pas si mes avis furent sévères, mais on pleura... Je n'en restai pas moins persuadé que mon devoir était d'être sincère, et je dis à mademoiselle Mercœur que, si faire des vers était pour elle un simple amusement de vanité, le rapide et scabreux plaisir de rechercher la louange, d'entendre proclamer son nom, il fallait l'abandonner ; car, cet amusement, ce serait pour elle la misère ou le chagrin ; qu'elle eût donc à y bien réfléchir, à s'interroger elle-même, à essayer de comprendre sa destinée, à sonder toute son âme sans faiblesse humaine ; qu'en province, la profession de femme auteur était bien précaire, bien en dehors de nos mœurs, de nos préjugés surtout ; que si, au contraire, elle sentait en elle, mais sérieusement, le génie du poëte, je n'oserais lui conseiller un abandon auquel d'ailleurs il lui serait impossible de se

résigner. J'ajoutai qu'avec son instruction elle avait à choisir une profession honorable : celle d'institutrice... Elle me comprit, elle vit que je lui parlais de cœur; elle ne se sentit pas repoussée par la froideur du conseil indifférent; elle sécha ses pleurs, me remercia d'effusion, me dit qu'elle réfléchirait, et me le dit avec une expression de douleur que je n'oublierai de ma vie..... » Mademoiselle Mercœur, douée de bon sens et de bonne volonté, eût bien voulu suivre d'aussi sages conseils, et elle donna résolument des leçons de grammaire, d'histoire, de géographie et de langue anglaise. De temps en temps néanmoins la poésie recouvrait ses droits, et ce fut vers cette époque, c'est-à-dire en 1825 et en 1826, que le *Lycée armoricain,* recueil mensuel qui paraissait à Nantes, publia pour la première fois ses vers. La sensation fut grande et vive dans le public, et, chose affligeante, mais commune, car partout où brille un peu de gloire, aussitôt on voit ramper à côté l'envie baveuse; en même temps que l'éloge des connaisseurs encourageait le poëte, la critique fit entendre sa voix aigre et menaçante; elle poursuivit même l'auteur jusque dans l'emploi dont elle acceptait courageusement les graves fonctions, et osa demander s'il se trouverait des mères capables de confier l'éducation de leur fille à une femme poëte. Le trait était dur et mortifiant, et ce ne fut pas le seul que la jeune Élisa eut à subir. Aussi s'était-

elle presque résignée au silence, lorsque l'ovation qui fut décernée à une cantatrice sur le théâtre de Nantes vint remuer violemment toutes les fibres de son âme. De ce jour, sa destinée poétique fut irrévocablement arrêtée.

La renommée de mademoiselle Élisa Mercœur avait déjà franchi les limites de la Bretagne, et l'Académie provinciale, dont le siége était à Lyon, inscrivit son nom, dès l'année 1826, parmi ceux de ses membres. Nos lecteurs savent, ou plutôt plusieurs d'entre eux sans doute ne savent pas ce que c'était que l'Académie provinciale, qui n'a laissé d'autre trace, en effet, de sa courte existence, qu'un petit volume; car je ne sache pas qu'elle en ait publié deux. La création de cette société fut certainement une belle et bonne pensée, qui méritait plus de succès. Il s'agissait de mettre un frein à cette incessante absorption par la capitale de tout ce qui, dans le pays tout entier, recélait quelque germe de vie et de gloire, au détriment de la province, qui se voyait injustement dépouillée de tous les moyens d'encouragement, de tous les talents qui eussent fait sa joie et son orgueil. « Qu'au sein d'une nation grande, généreuse et éclairée, » s'écriait le secrétaire perpétuel de la nouvelle Académie, dans une introduction placée en tête du premier volume publié en son nom, « une ville s'empare du sceptre littéraire, en excluant tout ce qui n'est pas elle, c'est-à-dire

trente millions de citoyens; que dans cette ville il se forme deux partis opposés, dont chacun est dirigé par quelques hommes d'un mérite reconnu; que, dans cette petite société, tous les jours plus rétrécie et plus épurée, soient censées résider les opinions philosophiques, religieuses, politiques, littéraires de tout un peuple immense, c'est la plus grossière et la plus dérisoire des insultes qu'on ait jamais faites à l'orgueil national. »

Ces paroles, dans lesquelles perce une certaine amertume, montrent quel était alors, littérairement parlant, l'état des esprits. Ce n'était rien moins qu'une émancipation complète que la province appelait de tous ses vœux. Cette émancipation était tout simplement impossible, ou du moins le moment n'en était pas encore venu, comme l'événement l'a prouvé. N'était-ce pas d'ailleurs une inconséquence de vouloir s'affranchir de toute dépendance de Paris, et de commencer par introduire dans l'armée littéraire qui s'organisait à cette intention, des écrivains qui, nés, il est vrai, en province, n'en étaient pas moins radicalement Parisiens par leur position, par leurs habitudes, par leur résidence, par leur gloire elle-même? Est-il bien sûr encore que l'intérêt de la province soit réellement distinct de celui de Paris? N'est-il pas vrai plutôt que Paris est comme le centre qui réunit dans une forte unité toutes ces nationalités partielles, éléments du grand tout que l'on nomme

la France, lesquelles se disperseraient et se concentreraient sans lui, chacune de son côté, dans un impuissant isolement? Quelle est la gloire privée qui, après avoir jeté son premier éclat dans les localités provinciales, ne répande de plus grandes lumières, n'obtienne plus facilement la sanction du public et de la postérité, en se plaçant dans ce centre unique où tous les regards la peuvent voir, juger, admirer? Oui, ne soyons pas injustes; disons, nous, enfants de la province: Comme il faut une tête à un corps, il faut une grande cité à une nation. Paris, dans un sens, n'est point Paris : c'est la France elle-même.

L'Académie provinciale se divisait en trois sections : la première renfermait des hommes de lettres actifs, les académiciens proprement dits, au nombre de cinquante; la seconde, les membres correspondants de l'Académie, au nombre de cent; la troisième, un millier d'associés et de souscripteurs à divers titres, réunis dans un même sentiment d'amour pour les lettres et pour les arts. Une correspondance immense devait être établie sur toute la surface du royaume, et lier entre eux les hommes les plus remarquables des départements. La société devait choisir, chaque mois, parmi tous les manuscrits qui lui seraient adressés, celui qu'elle jugerait le plus digne de voir le jour, et le publier à ses frais. Enfin elle devait ouvrir des cours et multiplier les séances publiques où se

feraient entendre nos écrivains et nos professeurs les plus distingués. Les principes avoués par l'Académie provinciale, en littérature comme en philosophie, étaient ceux d'une sage tolérance.

L'idée, comme on le voit, était séduisante, et les essais qui furent tentés pour la réaliser émurent vivement l'attention publique. Aussi mademoiselle Mercœur éprouva-t-elle un véritable sentiment de reconnaissance pour la distinction dont elle se voyait l'objet, et elle l'exprima avec bonheur dans une composition en vers intitulée : *la Pensée*. Au mois de mai 1827, la Société académique de la Loire-Inférieure dérogea, en sa faveur, à l'article de ses statuts qui excluait les femmes, et lui conféra le titre d'associée. La Société polymathique du Morbihan lui décerna le même honneur, et les journaux, obéissant à l'impulsion qui leur était donnée par ces trois académies, n'eurent presque plus que des éloges pour le poëte. Ce fut en cette même année 1827 que ses productions furent publiées en un volume in-18 ; l'édition en fut promptement enlevée par les compatriotes de l'auteur, et le désintéressement de l'éditeur, M. Mellinet-Malassis, lui permit de jouir du bénéfice qu'elle rapportait.

C'était là l'époque la plus heureuse de la vie de mademoiselle Mercœur. Les chagrins d'autrefois étaient à peu près effacés par le succès présent ; la critique était déjà presque vaincue ; et, récompense

bien douce et bien précieuse, Châteaubriand lui avait écrit un de ces mots de sympathie affectueuse qui prouvent que la bonté est inséparable du génie. Elle avait adressé à l'auteur des *Martyrs* d'admirables strophes, où se trouvaient ces vers touchants :

Caresse le présent au nom de l'espérance;
Songe au peu de saisons que j'ai pu voir encor,
Et combien peu ma bouche a puisé d'existence
Dans le vase rempli dont je presse le bord.
Tends une main propice à celui qui chancelle.
J'ai besoin, faible enfant, qu'on veille à mon berceau,
Et l'aigle peut, du moins, à l'ombre de son aile,
Protéger le timide oiseau.

La réponse qu'elle attendait avec tant d'anxiété est du 18 juillet 1827. « Si la célébrité, mademoiselle, est quelque chose de désirable, disait l'illustre écrivain, on peut la promettre, sans craindre de se tromper, à l'auteur de ces vers charmants :

Mais il est des moments où la harpe repose,
Où l'inspiration sommeille au fond du cœur...

Puissiez-vous seulement, mademoiselle, ne regretter jamais cet oubli contre lequel réclament votre talent et votre jeunesse ! Je vous remercie de votre confiance et de vos éloges. Je ne mérite pas les derniers; je tâcherai de ne pas tromper la pre-

mière. Mais je suis un mauvais *appui;* le *chêne* est vieux, et il s'est si mal défendu des tempêtes qu'il ne peut offrir d'abri à personne. » Le suffrage de l'auteur des *Méditations poétiques* acheva de la combler de joie. Elle sentait la confiance renaître en son âme, dans laquelle s'étaient combattus jusqu'alors des sentiments si divers; et bientôt fut décidé le voyage de Paris, où semblait l'inviter la gloire et lui sourire la fortune. Hélas! cette illusion, qui devait être la dernière et la plus cruelle, ne dura pas longtemps!

Une ode intitulée *la Gloire,* qu'elle adressa à M. de Martignac, lui valut de la part de ce ministre une réponse aussi noble que gracieuse, accompagnée de la collection du *Musée français,* par Filhol, qui lui était envoyée en présent, et d'une somme prise sur les fonds destinés à l'encouragement des lettres. Élisa Mercœur se rendit à Paris, en 1828, avec sa mère, et fut présentée à M. de Martignac, qui lui remit le brevet d'une pension de douze cents francs. Affranchie de toute crainte pour son avenir, elle écrivit à M. Crapelet, qui s'était chargé de publier une seconde édition de ses poésies : « Je vais travailler à force ; j'ai du courage à présent. » La seconde édition de ses poésies parut en effet, en 1829, in-18, augmentée de nouvelles pièces de vers, et elle eut l'honneur d'en présenter un exemplaire à Charles X, qui lui fit une pension de trois cents francs sur sa liste ci-

vile. Elle s'appliqua ensuite à quelques compositions dramatiques, et rien n'aurait troublé sa sécurité, si l'envie et la calomnie ne s'étaient acharnées sur sa réputation qui les offusquait. Étonnée, puis anéantie à la vue de tant d'injustice et de lâcheté, elle alla jusqu'à désirer d'avancer sa mort : moment d'angoisse et d'égarement qu'elle a bien expié depuis, en se jetant avec une tristesse résignée dans les bras de Dieu.

La révolution de juillet lui enleva toutes ses ressources ; elle n'en put rien retenir qu'une modique pension de trois cents francs qui lui fut laissée à la sollicitation de Casimir Delavigne. Il lui fallut désormais calculer ; et la prose devant, dans ses supputations, lui rapporter plus que la poésie, elle se mit à faire de la prose. C'est ainsi qu'elle écrivit une nouvelle intitulée : *La comtesse de Villemequiers,* qui fut insérée, en 1833, dans le premier tome des *Heures du soir,* et qu'elle adressa des articles au Conteur, à l'Opale, aux Annales romantiques, à la France littéraire, à la Revue de l'Ouest, au Journal des femmes, au Journal des jeunes personnes, etc. Tant de travaux et tant de veilles soutenues afin de pourvoir aux besoins journaliers de la vie, réagirent sur sa santé naturellement délicate, et la conscience de l'isolement dans lequel elle se voyait avec sa mère dut aggraver son état. On dit que durant sa dernière maladie elle se plaisait à murmurer ces vers qui

font partie d'une de ses premières compositions poétiques, et qui trahissaient sans doute le trouble présent de son cœur :

Dieu lit au fond du mien ce qu'il a de souffrance.
Ah ! puisse-t-il au vôtre inspirer la pitié !
Donnez ; bien peu suffit à ma frêle existence.
Donnez : j'ai faim, j'attends : aurai-je en vain prié ?

Après sa mort, arrivée le 7 janvier 1835, on trouva dans ses papiers les vers suivants où se décèle le même sentiment d'anxiété et de résignation amère :

VERS A .....

Les fers aux pieds, ma pénible existence,
Des lois du sort subissant la rigueur,
Cherchant la gloire et trouvant l'indigence,
Est enchaînée au bagne du malheur !
Ah ! puissiez-vous, accueillant ma prière,
Prendre en pitié la pauvre prisonnière,
Qui n'a rien fait pour mériter ses maux ;
Parler au sort, le gronder de sa haine,
Et le contraindre à me rendre ma chaîne
Moins lourde de quelques anneaux !

Ces vers étaient-ils adressés à M. Guizot ? je l'ignore. Toujours est-il que ce ministre allégea les dernières souffrances de l'infortunée mademoiselle Mercœur, en lui faisant parvenir des secours pour elle et pour sa mère. Ses ouvrages de prose

et de vers ont été recueillis par celle-ci en trois volumes in-8°, publiés par souscription, et nous aimons à penser que madame Mercœur aura trouvé dans ce monument du talent de sa fille quelques adoucissements à de longues et cruelles épreuves.

Qu'il me soit permis de m'arrêter un moment sur une circonstance qui mérite notre attention. Nos lecteurs auront sans doute remarqué l'espèce de sollicitude triste et prophétique qui se manifeste dans la lettre de l'homme de génie qui marche à la tête de notre littérature. « Puissiez-vous seulement, mademoiselle, ne regretter jamais cet oubli contre lequel réclament votre talent et votre jeunesse! » Le prophète, qui connaissait si bien le passé et l'avenir, car il scrutait l'un et l'autre avec les lumières de sa pensée souveraine et de son expérience consommée, avait prévu le sort réservé à la jeune Bretonne, et sa grande âme s'en était troublée ! Un autre poëte, M. Amand Guérin, qui a fait de la Bretagne le sujet de ses chants dignes d'être répétés même par d'autres voix que celles de ses compatriotes, ayant adressé au chantre d'Eudore l'hommage que lui doivent tous les jeunes talents qui se glorifient d'être nés sous le même ciel, reçut une réponse dans laquelle l'illustre vieillard, rappelant au nouveau barde armoricain que la carrière des lettres est épineuse, affirme qu'il *voudrait n'avoir jamais écrit un seul mot de sa vie.* J'ai vu la même déclaration répétée dans une autre

lettre signée de la même main. O grand écrivain, ô génie consolateur de la France et réparateur de ses ruines, si le génie peut les réparer, qu'avez-vous dit? Quoi! le *Génie du Christianisme* et tant de magnifiques ouvrages n'auraient laissé dans le cœur privilégié qui en a doté la patrie que l'amertume d'un regret? Sans doute la gloire s'expie: mais à l'admiration que nous impose votre royauté littéraire, laissez-nous joindre la vénération et la reconnaissance que nous inspire le dévouement avec lequel nous vous avons vu braver l'injustice et la haine, l'envie et le malheur!

Mais que les jeunes écrivains y pensent à leur début, pendant qu'il en est temps encore : si des intelligences de cet ordre sont susceptibles de pareils regrets après soixante ans d'une si glorieuse et si méritante carrière, que sera-ce de tant d'auteurs qui n'ont ni le génie qui crée, ni l'étude qui approfondit, ni la patience qui tolère?

Au moment même où mademoiselle Mercœur venait d'expirer, arrivait à Paris une jeune fille qui venait y chercher aussi la gloire, après laquelle elle soupirait depuis son enfance, et, si c'était possible, un peu de ce bien-être qui permet de cultiver la poésie avec le calme et la confiance nécessaires pour le faire avec succès. Cette jeune fille s'appelait mademoiselle Élise Moreau.

Née dans un village obscur de la Bretagne, elle ne reçut sous le toit paternel d'autre instruction

que l'exemple des vertus domestiques et des leçons de son vénérable curé. Un voyageur oublie un volume de Corneille et l'Art poétique de Boileau, et voilà sa bibliothèque. Avec ces deux volumes, sa pensée découvre un monde ; elle est poëte ! La jeune enfant chante et chante encore. Ses premiers essais n'excitent que la raillerie et le dédain. N'importe, son enthousiasme la soutient, et, toujours luttant contre l'indifférence d'autrui, contre ses propres réflexions, elle chante, elle écrit, et bientôt elle publie un volume de vers. Aidée de la protection de quelques personnes qui avaient foi dans ce talent encore inconnu, elle se rend à Paris, et voit s'ouvrir devant elle des salons où se rassemble un auditoire devant lequel au moins l'éclat des perles et des diamants qui sortent de sa bouche ne sera pas dépensé en pure perte.

Quel charme dans cette poésie si fraîche, si colorée, si naturelle, et pourtant toujours si noble et si pure, qui, cette fois, doit tout à l'inspiration vraie, sincère, et rien ou presque rien au travail ! On s'aperçoit, en la lisant, que la douleur a passé par là : ne nous en affligeons pas trop ; car c'est à ce prix que le génie s'achète, et qui ne sait souffrir, qui n'a pas souffert, ne sera jamais grand. Mais nous ne craignons pas que mademoiselle Élise Moreau fléchisse sous le fardeau qu'elle s'est imposé : les vers suivants attestent qu'elle s'est exa-

minée sur sa vocation, et qu'elle en a entrevu, sans trop d'effroi, toutes les éventualités :

Mais quand on froisserait mon âme
Comme le vent froisse un roseau,
Qu'importe ! j'y sens une flamme
Qui ne s'éteindra qu'au tombeau !
Je suis poëte!... et du poëte
La noble lyre n'est muette
Qu'à l'heure où finissent ses jours ;
Qu'on l'outrage, qu'on l'humilie,
Que les maux pleuvent sur sa vie,
Qu'il souffre... Il chantera toujours !

Les sympathies et les applaudissements ne lui ont pas plus manqué dans le public que dans les salons ; ils ont soutenu son courage. Madame Tastu lui avait adressé, dès son début, des stances où l'amitié usait de son droit de donner de bienveillants avis dans le but de préserver le cœur de son émule d'une sécurité qui lui pouvait être funeste. Elle y faisait allusion au sort de mademoiselle Élisa Mercœur.

D'où viens-tu, fleur des champs, à ton sol arrachée?
Pourquoi de ce séjour respirer l'air mortel ?
Ne vois-tu pas déjà, du vent fatal touchée,
Ta sœur sur la terre couchée,
Holocauste innocent d'un implacable autel ?

Un facile instrument de ton souffle palpite,
Il résonne à ton gré, comme un doux chant d'oiseau ;

Crains d'en faire un appui, crois-moi, pauvre petite !
Hélas ! tu sentirais trop vite
Se briser sous ta main l'harmonieux roseau.

Mademoiselle Moreau, vivement pénétrée de la douleur dans laquelle la mort de mademoiselle Julia de Lamartine avait plongé le cœur d'un grand poëte, écrivit des vers trempés de larmes qui trouvèrent le chemin du cœur paternel. L'auteur des Méditations et des Harmonies l'en remercia avec effusion. C'était une gloire dans l'éclat de sa splendeur qui appelait une gloire encore incertaine et timide.

Quelle touchante et mélancolique figure va maintenant passer un moment, un seul moment, sous nos yeux? Un enfant, né sur ce sol de la Bretagne, qui depuis trois quarts de siècle ne se lasse pas de produire tant d'hommes éminents par l'âme et par l'esprit, depuis M. de Châteaubriand jusqu'à mademoiselle Élisa Mercœur, depuis l'indomptable Lamennais jusqu'à l'humble Arondineau, sent germer dans son cœur, dès l'âge de douze ans, l'instinct ou plutôt le génie des arts. Près du foyer indigent où son intelligence naissante s'essayait à la vie humaine qui lui devait être mesurée si courte ici-bas, il crayonnait avec tant de finesse et de poésie tout ce qui frappait son imagination, qu'un artiste, après avoir vu ses esquisses, en voulait faire un peintre. Mais le langage des vers avait obtenu

ses préférences, et il laissait tomber à tout propos ses chants, des chants capables de désarmer jusqu'aux plus acerbes zoïles; il semait ses vers charmants partout, dans les classes, dans les cours des récréations, sur le papier où sa plume griffonnait les classiques pensums que lui attiraient quelquefois des distractions dues sans doute à son enthousiasme fervent pour la poésie. Lisait-il les grands poëtes des anciens âges ou ceux de la France contemporaine, il se pénétrait si vivement de leur pensée et de leur manière, il s'identifiait si complétement avec eux qu'il improvisait des compositions où le style et les systèmes de ces auteurs étaient imités avec une flexibilité qui n'est pas sans malice. On eût dit que toutes les allures, toutes les idées vieilles et nouvelles, étrangères ou indigènes, lui étaient également familières. Dans presque tous les genres de compositions il a laissé des essais qui font douter quel eût été celui qu'il eût préféré dans la maturité de son talent, mais qui démontrent qu'à coup sûr il eût réussi dans tous. Nous ne prétendons pas que les ébauches que l'on a recueillies au hasard, pour ainsi dire, car il en a brûlé de sa main la plus grande partie, où se trouvaient peut-être les meilleures, tant était sévère pour lui-même sa pieuse humilité, soient sans défaut; non, sans doute; nous croyons seulement que, si le lecteur veut bien, en les parcourant, se ressouvenir de l'âge de l'auteur, il trouvera matière à de continuelles

surprises. *Harmonie sur le ciel, Hymne du soir à bord d'un vaisseau, Les deux enfants au lit de mort de leur mère,* et vingt autres encore, tels sont les fruits que donnait ce jeune plant si faible et si tendre. Quoi ! se dira le lecteur, c'est là l'œuvre d'un écrivain de quinze ans ! Avait-il donc entendu déjà retentir dans son âme un de ces échos des concerts éternels qui nous arrivent quelquefois, mais à de bien rares intervalles, des vallées du jardin des élus? Oh ! oui, sans doute, au moment où sa tête enfantine se penchait sur la tombe qu'il voyait en souriant se creuser devant ses pas dès l'entrée de la carrière, son bon ange, pour consoler l'âme du jeune prédestiné, modulait, en s'accompagnant de sa harpe d'or, une de ces ravissantes mélodies dont, au sortir de ses extases, il aurait voulu nous rendre quelques accords enivrants. Le ciel remplissait toute sa pensée, toute son imagination; il avait compris que l'auguste mission du sacerdoce lui était dévolue, et il se préparait à l'accomplir avec toute la ferveur d'un chrétien, avec toute l'ardeur d'un poëte. C'était deux fois trop d'émotions. Aussi dut-on lui interdire la poésie, car elle entretenait dans son intelligence une exaltation trop dangereuse et dont sa droite raison sentait elle-même tous les périls. Hélas ! c'était lui ravir par anticipation la moitié de son existence. Il se soumettait, il s'affermissait dans son renoncement, il se courbait plus bas de-

vant l'autel à mesure qu'il sentait le feu divin s réveiller avec plus de puissance pour le consume intérieurement, puis tout à coup il laissait éclate un cri de douleur, et ce cri involontaire était un improvisation :

ADIEUX A LA POÉSIE.

Adieu, rêves, transports ! plus de chants, plus de lyre...
Sevrons de ce nectar un cœur infortuné.
N'allaitons plus ce cœur d'un si tendre délire ;
Brisons entre nos mains ce luth d'or qui soupire
Comme un jeune époux couronné.

Car on m'a dit : « Le ciel accuse ta folie,
« Enfant, tu ne dois pas chanter ainsi toujours.
« Ne vas pas t'enivrer de trop de mélodie ;
« Mais bois, silencieux, la coupe de la vie,
« Et glisse muet sur tes jours !

« Pose un frein à ta bouche, et ris d'un art frivole ;
« Laisse sous les rameaux siffler l'oiseau craintif.
« Toi, prépare ton cœur pour une autre parole,
« Sans suivre le penchant et la vaine auréole
« Des chantres au cinnor plaintif. »

Adieu donc, chants d'Éden, céleste symphonie
Des lyres de Daphnis, des harpes du Thabor !
Ma muse a soupiré le chant de l'agonie.
Adieu, blanc séraphin, bel ange d'harmonie,
Qui me couvrais d'une aile d'or !

Je ne chanterai plus ! — Mais avant de me taire,
Je veux que mon beau luth vibre un dernier soupir ;

Je veux que sous l'abri du chêne solitaire
Il rende encore un son doux et plein de mystère,
Comme un cygne qui va mourir.

Je ne chanterai plus! ni le jour, ni dans l'ombre,
Quand le ciel est couvert du manteau noir des nuits;
Soit qu'aux champs dépouillés voltige un brouillard sombre,
Soit que le printemps vienne avec ses fleurs sans nombre,
Avec ses plaisirs et ses bruits.

Je ne chanterai plus une vague pensée;
Je ne chanterai plus mes bonheurs et mes maux,
Les bois, la grande mer, la cloche balancée,
Le ciel, les vitraux peints, et la flèche élancée
Des hauts clochers de nos hameaux.

Pourtant à mon berceau j'eus des songes étranges!
Jeune encor je me plus à moduler des vers;
Je bégayai du Christ les sublimes louanges,
Je chantai les oiseaux, et le ciel, et les anges,
Et l'épine des buissons verts.

Pourtant, plus d'une nuit, sur ma couche passée,
Mon cœur harmonieux veilla dans les concerts;
Souvent d'un rêve d'or sa langueur fut bercée,
Et par les séraphins mon âme cadencée
Crut se réveiller dans les airs.

Pourtant j'aimais voguer sur une eau qui s'épanche
Du vert pilier du mont jusqu'aux saules du val,
Lorsque la nuit paraît, et que sa reine blanche
Pour voir son beau corps pâle avec attrait se penche
Sur le miroir du pur cristal.

Pourtant en moi je sens un penchant qui m'entraîne,
Une voix qui me dit : « Chante, » et moi j'ai chanté,
Non pour un feu trompeur qui s'éteint dans la plaine,
Mais comme le ramier qui murmure sa peine
Au bois par la brise agité.

Je suis bien malheureux ! sans soupirs et sans aile,
Je ressemble à Jacob sur l'Euphrate ou le Nil.
Mais Jacob accordait sa cithare fidèle,
Jacob chantait parfois sur sa harpe immortelle,
Pour se consoler dans l'exil.

Tout chante autour de moi ! le tonnerre sur l'onde,
Le tendre rossignol au bois silencieux,
Le vent sur la montagne ou sur la mer profonde,
Sur la grève les flots, l'homme en ce triste monde,
Les anges au plus haut des cieux.

Les cieux ! là tu marquas, Seigneur, ma destinée !
Là m'attend en silence un luth d'ivoire et d'or.
Mais mon âme ici-bas, d'épine environnée,
Languissante, bat l'air de son aile fanée
Qui brûle de prendre l'essor.

Ah ! je voudrais monter vers ce lieu plein de charmes,
Ce pays de plaisir, d'amour et de bonheur,
Où la sainte Sion vit pure et sans alarmes,
Où le céleste époux sèche toutes les larmes
D'épouses dormant sur son cœur!

Je languis... Le captif à la plage étrangère
Soupire son malheur afin de l'adoucir.
Je languis aussi, moi, prisonnier sur la terre :
Dieu, laisse-moi mon luth pour bercer ma misère,
Laisse-moi chanter ou mourir.

Il mourut. Ah ! ne plaignons pas le jeune cygne qui exhalait ainsi sa douleur avant de s'envoler vers le ciel. Qu'était-ce que ce langage imparfait, dissonant, confus bien que mesuré, que nous nommons poésie, comparé au langage divin que son sublime dévouement comprenait si bien et parlait encore mieux ? Il ne lui a pas été donné d'évangéliser le monde ; il ne lui a pas été donné de rassembler et de réconforter, aux sons de sa grave et catholique parole, les voyageurs qui traversent péniblement la cité terrestre pour parvenir à l'immortel royaume qui leur est promis. Mais l'amour chaste, l'amour divin, l'a enivré de ses douceurs ; il a vu de loin les anges suspendre au-dessus de son front les couronnes radieuses qui sont le prix des plus modestes vertus comme des sacrifices les plus héroïques ; il savait que le Dieu qui a des récompenses pour l'ouvrier qui n'a travaillé qu'une heure comme pour celui qui porta le poids de toute la journée, glorifie également l'action et le désir : car, par le désir, le sacrifice spirituel est accompli. O jeune lévite, qu'auriez-vous fait sur la terre de votre langage harmonieux et cadencé ? Quelle poésie eût valu celle que l'auteur de toute beauté, de toute harmonie, a fait germer dans votre âme ?—Dieu, s'écrie un pieux biographe, lui a donné la plus belle part ! La poésie terrestre lui a été interdite, il lui a été ordonné de *glisser muet sur ses jours*, il n'a répété et traduit dans la langue hu-

maine aucun des sons mélodieux de cet immense concert que chantent ici-bas toutes les créatures; sa voix était trop pure pour se mêler aux bruits de ce monde; il est mort, il est allé chanter avec les anges le chant de l'éternité.—Il n'a pas seulement laissé dans ses écrits d'admirables leçons de littérature, mais il a légué au monde l'exemple de sa vie, le modèle de toutes les vertus. Au lieu de n'être qu'un poëte, il a été un saint, et certes l'un vaut bien mieux que l'autre. Le plus souvent, les poëtes n'ont de vertu que dans leurs livres ou tout au plus dans leur imagination; ils s'en croient dispensés quand elle leur a passé par l'esprit; ils pensent l'avoir suffisamment pratiquée quand ils l'ont comprise, sentie, exprimée dans leurs vers. Les poëtes sont trop souvent des missionnaires infidèles qui s'adorent et se font adorer, s'ils peuvent, et qui sacrifient des âmes en holocauste à leurs fantaisies. Mais les saints, voilà les hommes de la vertu pratique et réelle : ils ne comprennent pas seulement le bien, ils le font; ils ne le font pas seulement comprendre, ils le font faire, parce que leur vie est plus éloquente que les plus beaux vers. Si le *petit Pierre* fût devenu un grand poëte, il eût pu sans doute entretenir quelques nobles rêveries dans des âmes oisives; mais il n'eût pas converti une seule âme, tandis que par ses exemples il fera longtemps de saints prêtres. Le monde aurait connu son nom; mais il eût peut-être été inconnu

des anges. Éternellement il brillera au ciel parmi cette humble et modeste constellation de jeunes saints dont l'influence, inaperçue de la foule, prépare de si grandes choses dans l'ombre et dans le silence de nos séminaires ; près des Louis de Gonzague, des Stanislas Kostka, des Berchmans, des Calixte Frèze et des Gohier, il veillera sur nos jeunes lévites ; comme une étoile lumineuse et protectrice, il les dirigera dans leur marche et les conduira au but suprême de toutes choses, au salut des hommes et à la manifestation de la gloire divine. —

Dans notre siècle de doute et d'épicuréisme, le suicide devait faire des victimes parmi les jeunes adeptes de cette littérature équivoque qui n'avait plus le cynisme imperturbable des générations du dix-huitième siècle, et qui n'avait pas encore la foi rénovatrice réservée aux générations d'une ère nouvelle. Au milieu de cette société saturée et lasse de sa gloire militaire, tourmentée par une autre sorte d'ambition, celle de la gloire que peut donner une littérature qui tente de revêtir des formes inconnues et propres à fasciner les regards des peuples ; au milieu de cette société dont l'activité prodigieuse a créé ces voies industrielles que la paix multiplie de toutes parts ; au milieu de cette société qui, tout absorbée ainsi, d'abord dans le tumulte et les préoccupations de la guerre, puis par les spéculations du commerce et les calculs de

la science, n'a pas même le temps de songer à l'éducation morale et religieuse de ses fils, fière seulement d'avoir pu les doter d'un savoir incomplet et d'une liberté telle quelle; au milieu de cette société, dis-je, jetez un ou deux jeunes poëtes avec toutes les illusions du jeune âge, avec toute l'ardeur que donne une soif inextinguible de célébrité, avec l'inexpérience qui n'a pas encore eu le temps de juger la valeur des succès et l'instabilité des jugements du public, qu'arrivera-t-il? Tant que leur fougue ne rencontrera dans l'espace qu'ils dévorent aucun obstacle sérieux, ils iront, ils courront toujours; prodiguez-leur les couronnes, jetez-leur de l'or à pleines mains : or et couronnes, ils accepteront tout comme un salaire naturel et légitime de leur talent et de leurs efforts. Leurs couronnes, ils en ceindront leur tête pour revendiquer comme un droit le privilége de s'asseoir aux premières places parmi leurs contemporains; l'or, ils n'auront garde de s'en servir pour parer aux éventualités futures; la prévoyance est chose trop indigne de leur génie, et la leur conseiller, ce serait leur faire un outrage. Sans croyances et sans principes, ils n'en connaissent qu'un usage possible, et ils se ruent dans les plaisirs. Énervés par les jouissances, épuisés avant le temps, l'énergie morale les abandonne; qu'un échec leur survienne, que leur pied trébuche contre un grain de sable, ils tombent de découragement et d'inanition; et si la mort n'arrive pas officieuse-

ment au moment où leur fortune commence à déchoir, ils forceront la tombe de les engloutir..... De combien de jeunes écrivains ne venons-nous pas de tracer la malheureuse et trop véridique histoire? C'est ainsi que nous avons vu finir, il y a quelques années, Victor Escousse et Auguste Lebras. Ces deux infortunés enfants avaient composé une tragédie intitulée *Farruch le Maure*, et le succès de ce premier ouvrage avait exalté dans leur imagination les passions de la gloire et de la richesse, et, pour tout dire en un mot, avait développé dans leur âme la maladie terrible et presque toujours incurable de l'égoïsme. Un second drame, *Pierre III*, fut accueilli du parterre avec une froideur qui déconcerta les deux écrivains débutants; enfin la chute d'un mélodrame intitulé *Raymond* acheva de leur démontrer clairement que dans la carrière des lettres le triomphe était douteux et devait s'acheter par de longs et laborieux travaux. De ce moment leur résolution fut prise, et le suicide rompit brusquement la chaîne des déceptions dont ils venaient de sentir la pesanteur. Le soir du jour fatal qui devait terminer leur existence, Victor Escousse, le plus coupable des deux sans contredit, car son âge dépassait de trois ans celui de Lebras, qui n'en comptait que seize, écrit à son compagnon de désespoir : « Je t'attends à onze heures et demie, le rideau sera levé. Arrive, afin que nous précipitions le dénoûment. » Celui-ci fut fidèle au

rendez-vous de la mort, et le lendemain matin lorsque l'on pénétra dans leur chambre, on ne trouva que deux cadavres....., et à côté de ces cadavres un billet tracé de la main d'Escousse, comme s'il avait voulu donner une preuve dernière et péremptoire que sa monomanie de suicide n'était autre chose que le délire de la vanité : « Je désire que les journaux qui annonceront ma mort ajoutent cette déclaration à leur article : Escousse s'est tué parce qu'il ne se sentait pas à sa place ici, parce que la force lui manquait à chaque pas qu'il faisait en avant ou en arrière, parce que l'amour de la gloire ne dominait pas assez son âme, SI AME IL Y A. — Je désire que l'épigraphe de mon livre soit :

« Adieu, trop inféconde terre,
Fléaux humains, soleil glacé.
Comme un fantôme solitaire,
Inaperçu j'aurai passé.
Adieu donc, palmes immortelles,
Vrai songe d'une âme de feu ;
L'air manquait, j'ai fermé ses ailes.
Adieu. »

Quoi ! la pensée d'un Dieu, juste vengeur des lois éternelles qui président à l'existence des mondes et des intelligences, n'a pu les faire hésiter et les retenir un moment sur le bord de l'épouvantable abîme! Quoi ! sur cette terre qu'ils quittaient, ils n'avaient ni sœur, ni parent, ni ami, dont l'image vînt s'offrir

à leur pensée pour les attendrir sur les douleurs qu'ils laisseraient après eux ! Ce qui est triste à dire, c'est que, dans le moment même où le râle de la mort s'échappait avec bruit de leur poitrine oppressée, on accourut à leur porte avec le pressentiment que là se passait une scène funèbre, et qu'un vieillard se contenta de sourire en supposant que ce n'était qu'une scène d'amour : oui, mais la mort en faisait tous les frais. On frémit en pensant que le vieillard qui souriait était le père de l'aînée des deux victimes.

Hégésippe Moreau est peut-être, parmi les poëtes inachevés de nos jours, un de ceux qui ont eu le plus de similitudes avec Chatterton. Doué d'un talent réel, remarquable même, dont il a fait plus d'une fois un usage déplorable, il ne s'est trouvé propre à aucun des divers états qu'il a essayés tour à tour, soit que ses facultés se fussent absorbées tout entières dans la poésie, au point de rendre ses autres aptitudes nulles, soit que la fièvre de l'ambition eût troublé son jugement. Né à Paris le 8 avril 1810, il fut amené tout jeune à Provins, et il reçut dans cette ville sa première éducation. C'est au petit séminaire d'Avon, près Fontainebleau, où la protection d'une bienfaitrice lui obtint une place gratuite, qu'il fit ses premiers vers. Ses études terminées, il entra chez un imprimeur de Provins. « Ici, dit son biographe, commence pour Moreau une série de jours heu-

reux, les seuls qui lui aient été dévolus sur la terre, pendant lesquels il dormit d'un doux sommeil, ne comptant ni les mois, ni les années, jours pleins de lumière et de soleil, dont ensuite le souvenir le poursuivit à travers les froides ténèbres du reste de sa vie, et qu'il revoyait encore, à ses derniers instants, du fond de l'hôpital... Pourquoi n'est-il pas toujours resté à Provins!... Correcteur d'imprimerie, il y eût passé au milieu de bonnes gens, dans l'uniformité d'un travail commode, une vie paisible et pure, une vie selon son cœur. Au lieu de cela, que de chagrins, que de misères! » Que de misères, en effet, ont éprouvé ce jeune homme, depuis que ses pieds ont foulé le pavé de Paris! Le voilà jeté à dix-huit ans au milieu de cette multitude immense, affairée, où, dans le mouvement étourdissant des choses et des idées, chacun n'a que le temps de s'appliquer à saisir au vol l'occasion de paraître, l'heure de s'enrichir, sans s'inquiéter si son voisin a dîné ou s'il meurt de faim. Pour que le talent reçoive les hommages auxquels il a droit, il faut que son éclat ait frappé les yeux, et il est souvent plus difficile de le faire reconnaître que d'en avoir. Tour à tour compositeur, combattant dans les journées de juillet, maître d'études, correcteur, quelquefois réduit, faute d'asile, à passer les nuits au bois de Boulogne ou dans un bateau de charbon amarré aux bords de la Seine, ou s'asseyant

sur une borne et se faisant ramasser par une patrouille qui l'emmenait à la préfecture de police, il nourrissait, dans cette lutte sans trêve qu'il soutenait contre la fortune, un sentiment profond d'amertume, sinon de haine, contre la société. Un jour, encore affaibli par une maladie, il se rendit à pied à Provins où il fut accueilli avec un vif intérêt. Ce fut alors qu'il composa la charmante chanson intitulée *la Fermière*, la plus pure et la plus gracieuse de ses fantaisies.

LA FERMIÈRE.

Romance.

Amour à la fermière ! elle est
  Si gentille et si douce !
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
  Loin du bruit dans la mousse.
Vieux vagabond qui tends la main,
  Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
  La ferme et la fermière !

De l'escabeau vide au foyer
  Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
  Pour lui n'est point avare.
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
  Les pieds blancs de poussière ;
Un jour... puis en marche ! et bonsoir
  La ferme et la fermière !

Mon seul beau jour a dû finir,
  Finir dès son aurore ;
Mais pour moi ce doux souvenir
  Est du bonheur encore :
En fermant les yeux, je revois
  L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
  La ferme et la fermière.

Si Dieu, comme notre curé
  Au prône le répète,
Paie un bienfait, même égaré,
  Ah ! qu'il songe à ma dette.
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
  La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
  La ferme et la fermière !

Chaque hiver qu'un groupe d'enfants
  A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
  De la vierge Marie ;
Que tous, par la main, pas à pas,
  Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
  La ferme et la fermière.

ENVOI.

Ma chansonnette, prends ton vol !
  Tu n'es qu'un faible hommage ;
Mais qu'en avril le rossignol
  Chante et la dédommage.

Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière!

Il paraît qu'une chansonnette satirique lui attira des désagréments, et il revint à Paris recommencer une vie de privations et de déboires, cherchant de temps en temps des distractions dans les spectacles, ou dans les cabarets avec quelques amis, parfois demandant à l'opium l'oubli de ses maux, enfin trouvant dans un hospice le repos que la mort procure... Telle fut la destinée d'Hégésippe Moreau. Disons qu'il répara noblement, avant d'expirer, les erreurs et les écarts de sa jeunesse, et que ses derniers moments furent sanctifiés par la religion.

Ce jeune poëte, essayant tour à tour de plusieurs métiers sans réussir dans aucun, rappelle Millevoye qui voulut aussi essayer du commerce des livres : « Jeune homme, lui cria son patron, un jour qu'il était absorbé dans une lecture au fond du magasin, vous ne serez jamais libraire ! » N'y a-t-il pas quelque chose d'étrange et de mystérieux dans cette sorte d'incapacité qui devient pour le poëte, en tout et partout, un titre d'exclusion ? Et ce qu'il y a de plus affligeant encore, c'est que cet art d'écrire qu'il idolâtrait ne lui offrait qu'une ressource improductive et précaire. « Quand son estomac avait faim, dit un biographe, que sa main

voulait écrire, le poëte impassible attendait l'idée; l'idée trouvée, l'artiste s'en emparait, la découpait, la ciselait, et ne la transmettait à la plume que délicatement travaillée. Moreau ne parvint jamais à mettre au net plusieurs pages en un jour. Tandis que des auteurs d'un talent subalterne s'y enrichissent, à ce métier, il ne gagnait pas même le strict nécessaire; il y serait mort de faim, littéralement. »

Hégésippe Moreau eut, lui aussi, la coupable pensée de s'arracher la vie. A voir le nombre des hommes d'étude sérieuse qui ont regardé l'existence comme un joug insupportable dont il leur était loisible de se débarrasser, on serait tenté de croire qu'il y a dans l'abus de l'activité intellectuelle un crime irrémissible qui oblige Dieu de détourner d'eux ses regards et les livre sans défense au génie du mal. Nous ne parlons pas des déterminations violentes qui sont dues à des positions désespérées, bien que nous sachions à merveille qu'il existe à Paris une foule de jeunes gens plus ou moins lettrés, qui font le douloureux métier d'écrivains en sous-ordre et s'estiment heureux, le soir, si le travail de la journée a rapporté de quoi dîner très-sobrement. On a remarqué que les morts volontaires ou prématurées n'étaient pas moins fréquentes chez les peintres. Ce serait un intéressant objet d'observations physiologiques de rechercher comment il arrive que l'intempérance et le suicide font plus de victimes parmi les litté-

rateurs et les peintres que dans les autres classes d'hommes dévoués par goût et par état à la culture des arts libéraux.

De la biographie d'Hégésippe Moreau il résulte cette conséquence que, s'il avait joui d'une position indépendante, ou s'il eût obtenu un emploi qui lui laissât le loisir de féconder son intelligence, il se fût assuré une place honorable dans la littérature. Mais la littérature n'a pu lui donner à la fois et l'aisance et la renommée. Cette renommée même, faute d'aisance, est restée très-incomplète.

Disons encore, à la décharge de la société que l'on trouve trop souvent commode de rendre responsable des mécomptes individuels, que l'amour des plaisirs, surexcité par le travail de sa pensée, l'égara loin du droit chemin dans des circonstances décisives. Il ne montra de l'énergie morale que par accès. On assure qu'une dame, lui ayant offert de l'argent pour acheter un brevet d'imprimeur, il le refusa, parce que, s'il avait accepté cet argent, il l'aurait dépensé, sans travailler, à la poursuite des plaisirs dont il avait faim et soif. Lorsque, peu de temps après, Moreau se résolut à entrer dans l'imprimerie de M. Béthune, en qualité de correcteur, il n'était déjà plus temps pour la simplicité et le bonheur tranquille. C'en était fait de l'homme aussi bien que du poëte. Pendant que l'âme était ravagée sans retour, les souf-

frances et les privations avaient déposé dans son corps le germe d'une phthisie mortelle.

Au milieu de tous ces jeunes talents qui succombent avant l'âge, tantôt par le suicide, tantôt par l'épuisement de l'énergie morale ou de la séve de vie trop précipitée par l'exaltation de l'esprit et des sens, voici maintenant deux jeunes poëtes moissonnés à l'entrée de leur carrière, l'un par une vengeance littéraire, l'autre par les passions politiques, Dovalle et Farcy. Le premier naquit à Montreuil-Bellay, dans le département de Maine-et-Loire, le 23 juin 1807. Au collége de Saumur, un prix de poésie française avait été créé pour favoriser ses dispositions naissantes, et, dès l'âge de dix-huit ans, il adressait à Paris, sous le pseudonyme de mademoiselle Pauline A***, de Poitiers, où il étudiait le droit, des vers que le *Mercure* s'empressait de publier. Il se rendit à Paris en 1828, et écrivit dans les journaux, tout en continuant de composer des vers. Quelques lignes de critique littéraire le firent appeler en duel, et une balle lui perça le cœur. Ses poésies furent publiées, en 1830, sous ce titre : *Le Sylphe*, avec une lettre de M. Victor Hugo. On aimerait à y reconnaître le germe d'un talent réel, si leur auteur, doublement digne de compassion, ne leur avait imprimé un cachet trop prononcé de sensualisme.

Georges Farcy, né à Paris le 20 novembre 1800, sortait de l'École normale lorsqu'elle fut suppri-

mée en 1822. Mécontent de la direction politique suivie par la restauration, il s'appliqua tout entier à l'étude de la philosophie, sans négliger, tant s'en faut, la poésie. Il voulut voir le monde de près et l'observer à loisir; comme d'ailleurs l'état de sa fortune l'obligeait d'exercer un emploi, il se fit précepteur pendant trois ans, puis il voyagea en Italie, en Angleterre et dans le Nouveau-Monde. Cédant aux conseils de M. Cousin, il avait publié en 1825 une traduction du troisième volume des *Éléments de la philosophie de l'esprit humain*, par Dugald Stewart. Il est à croire que ses voyages furent loin de calmer l'inquiétude de son esprit; mais il avait moins d'illusions et un désir plus ferme d'obtenir une position dans la société. A son retour en France, il accepta, en attendant mieux, un enseignement de philosophie dans une institution particulière. Lorsque les ordonnances de juillet eurent mis les armes aux mains des citoyens, Farcy se rendit chez un ami qui possédait une collection d'armes rares, se munit d'un sabre, d'un fusil et de pistolets, et se jeta dans la mêlée. Une balle l'atteignit sur la place du Carrousel, à quelques pas de l'hôtel de Nantes, contre les murs duquel on lui a érigé une pierre funéraire qui se voit encore. Dans les deux derniers mois de sa vie, Farcy avait loué une petite maison dans le riant vallon d'Aulnay, près de Fontenay-aux-Roses. Là sans doute il a composé quelques-uns des vers et des

morceaux de prose qui ont été réunis depuis par ses amis dans un volume in-18, sous le titre de *Reliquiæ.* Cette prose et ces vers annoncent un esprit fortement trempé par l'étude, mais qui n'avait pas encore bien arrêté ses contours. Après avoir lu cette maxime : « Chacun de nous est un artiste « qui a été chargé de sculpter lui-même sa statue « pour son tombeau, et chacun de nos actes est un « des traits dont se forme notre image. C'est à la « nature à décider si ce sera la statue d'un adoles- « cent, d'un homme mûr ou d'un vieillard. Pour « nous, tâchons seulement qu'elle soit belle et di- « gne d'arrêter les regards. Du reste, pourvu que « les formes en soient nobles et pures, il importe « peu que ce soit Apollon ou Hercule, la Diane « chasseresse ou la Vénus de Praxitèle ; » après, dis-je, avoir lu cette maxime, on se rappelle que saint Grégoire de Nysse avait dit plus simplement et plus brièvement : « Chacun est le peintre et le « sculpteur de sa vie, » et l'amendement de l'ancien élève de l'École normale ne paraît pas avoir fortifié, en la délayant, la pensée du Père de l'Église. L'impression qui résulte de ses vers, quand on les a lus ou entendus, dit M. Sainte-Beuve, est celle d'un stoïcisme triste et résigné qui traverse noblement la vie en contenant une larme. Ce jugement semblera vrai à qui lira la pièce de vers intitulée : *Le Papillon et la Fourmi,* que l'on peut regarder comme l'expression d'un regret et d'une

plainte détournée. Que la fourmi représente un marchand honnête, mais quelque peu égoïste; que le papillon figure un jeune littérateur quelque peu naïf, et l'emblème ne manquera pas d'une certaine vérité.

LA FOURMI ET LE PAPILLON.

LE PAPILLON.

Je nais aux jours où fleurissent les roses,
Et frère ailé de ces objets charmants,
Comme une fleur entre les fleurs écloses,
J'ajoute une grâce au printemps.
Au doux bruit de l'onde plaintive,
Parmi les parfums de la rive,
Parmi les accords ravissants,
Emporté d'une aile légère,
Je passe et semble sur la terre
Leur âme dévoilée aux sens.

LA FOURMI.

Je travaille, j'épargne et je vis sous la terre ;
Mais le ver se plaint-il d'habiter un tombeau ?
Admire qui le veut les airs et la lumière ;
Je compte mes trésors: l'utile seul est beau.

LE PAPILLON.

Dans ma volage indifférence,
Épris d'une sage inconstance,

Je glisse dans la vie et ne me pose pas.
Eh ! quels biens méritent, hélas !
D'arrêter nos cœurs et nos pas ?
Image de l'âme exilée,
Par ses vœux au ciel rappelée,
Je suis sans demeure ici-bas.

LA FOURMI.

Je ne tiens qu'un sentier, je ne suis qu'une voie,
De ma proie au logis, du logis à ma proie.
Le promeneur oisif, le soir, las du chemin,
Trouve son grenier vide et s'endort dans sa faim.

LE PAPILLON.

Dans mon idéale existence
Chaque objet sublime et léger
De ma symbolique apparence
Ici-bas aime à s'ombrager.
Emblème de l'âme immortelle,
Je peins dans ma course infidèle
Les vains désirs, nés du hasard.
Pour voler vers les fleurs nouvelles
Les sylphes empruntent mes ailes,
Et Vénus m'attèle à son char.

LA FOURMI.

Mortel laborieux, reçois cette sentence :
C'est joindre à ses trésors qu'ôter à sa dépense.
Que l'abeille aux humains partage ses bienfaits ;
Plus sage, moi, je prends et ne donne jamais.

LE PAPILLON.

Que je plains le mortel qui, courbé vers la terre,
Vit pauvre et soucieux pour mourir opulent,

Et, dans son avare misère,
Expire sur son or par un supplice lent !
Ah ! jouissons ; ces instants de la vie,
La mort est là qui les envie
A la gloire comme aux amours.
Une heure d'une douce ivresse
Vaut mieux qu'un siècle de tristesse ;
Les jours heureux sont les longs jours.

LA FOURMI.

Que la faveur des dieux est pour moi sans égale !
Je ne ressemble point à l'errante cigale,
Qui chante et n'entend pas la tempête venir.
Je travaille et me tais. — Posséder, c'est jouir.

LE PAPILLON.

Dieux ! quelles vives étincelles
Ont jailli de l'ombre des nuits.
Salut, ô clartés immortelles
Dont rêvaient mes vagues ennuis !
Que me murmurez-vous d'un dangereux mystère ?
Taisez-vous, soupçons inquiets.
Le feu qui brûle est-il le feu qui nous éclaire ?
Ah ! volons, volons plus auprès :
Que de bonheur promet tant de lumière !
Que j'en approche et je meurs sans regrets.

LA FOURMI, *tournant autour du papillon étendu à terre.*

C'est un papillon mort : il a brûlé ses ailes.
Je n'en ai pas : j'en cours d'autant moins de danger.
Rentrons, ma cave est close, et mes moissons sont belles,
Pour dormir à mon aise et vivre au chaud l'hiver.

A la même école, du moins à la même école politique, appartenait Fontan. Il vit le jour à Lorient, en Bretagne, le 4 novembre 1801. Fontan est un exemple de la mortelle influence que les opinions politiques exercent sur le talent des hommes de lettres, quand ils ne sont pas appelés par une vocation forte et pratique au maniement des affaires. Il vint à Paris dans un temps où l'opposition libérale avait jeté les esprits dans une voie qui devait aboutir à la révolution de juillet, soit parce que le gouvernement de la restauration était poussé par les nécessités de sa position aux coups d'état, soit parce qu'entre l'opinion publique et lui on avait semé des défiances et des antipathies insurmontables. Fontan voulut accélérer le mouvement qui s'opérait, et il écrivit dans l'*Album,* dans les *Tablettes,* non sans se faire poursuivre et même emprisonner. Loin de renoncer à ses idées d'opposition systématique, Fontan se déchaîna contre Charles X dans un nouvel article intitulé : *Le mouton enragé,* dont le ton et la violence furent blâmés dans son propre parti, et qui lui valut une condamnation à cinq ans de prison et dix mille francs d'amende, plus cinq autres années de surveillance. Il s'enfuit en Belgique, fut conduit les fers aux mains dans le Hanovre, passa en Prusse, d'où il fut repoussé dans le Hanovre, traversa la Hollande à pied, en plein hiver, et revint clandestinement à Paris où il fut bientôt arrêté. Ses amis ne pu-

rent obtenir de lui qu'il signât une demande en grâce: la révolution de juillet lui rendit sa liberté. Hâtons-nous d'ajouter que le jeune Morbihannais a loyalement reconnu ses torts. Élevé par une mère chrétienne, il n'avait jamais perdu la foi dans le cours de sa vie tumultueuse, et lorsqu'une maladie grave l'atteignit à Thiais, près Paris, où il était allé passer la belle saison de l'année 1839, il s'empressa de mander le curé de la paroisse, qui lui prodigua les secours de la religion. Il est mort dans les sentiments les plus édifiants, le vendredi 11 octobre de la même année. Avec plusieurs pièces de théâtre, il a laissé un recueil intitulé : *Odes et Épîtres,* où l'on remarque le germe d'un talent vrai, mais auquel le genre bâtard créé par l'influence politique qui desséchait une littérature d'opposition, a donné un caractère frappant de roideur et de dureté.

Bien différents de Fontan, toujours, bien entendu, à ne considérer que le côté littéraire de ces jeunes écrivains, furent Charles Brugnot et Antony-Eugène Gaulmier. Ce dernier, né le 6 janvier 1795, paraît avoir été dominé de bonne heure par une excessive mélancolie, et cette disposition d'esprit jointe à une exquise sensibilité lui fit abandonner tour à tour l'étude de la médecine, celle du droit, la vocation sacerdotale ; enfin il entra dans la carrière universitaire. Il était professeur de rhétorique à Nevers, en 1818, lorsque son ode sur le

dévouement de Malesherbes fut couronnée par l'Académie française, et fut envoyé à Reims, puis à Bourges. De nouveaux succès ranimèrent sa verve, et il eut le plaisir de voir attribuer quelques-uns de ses vers à mademoiselle Delphine Gay. Une étude opiniâtre et sa passion pour la poésie altérèrent sa santé; il fut tourmenté par une insomnie continuelle, qui lui causait de telles angoisses qu'il ne pouvait plus voir arriver la nuit sans pleurer. Il voulut faire diversion à son mal en redoublant ses travaux, et il aggrava de plus en plus son état. Enfin il mourut, le 25 septembre 1829, des suites d'une affection cérébrale. On cite particulièrement de lui *la jeune Mère mourante*, élégie empreinte d'une sensibilité profonde, *la Tempête, le Lendemain d'un Jour d'orage*, et surtout ses vers sur *la première Communion*, cet acte solennel, sorte d'initiation grave et religieuse de l'enfant à la vie de l'homme, que la muse chaste et pure de Gaulmier était digne de célébrer.

LA PREMIÈRE COMMUNION.

Où vont de ces enfants les flots religieux?
Un éclat doux et pur anime leur visage,
    Pareil au rayon gracieux
    Dont brille un matin sans nuage;
Leur front qui réfléchit la candeur de leur âge,
Vers la terre penché semble rêver les cieux.
    Pour eux s'accomplit le mystère
Où, quand de sa raison le premier jour a lui,

L'homme nourri du Dieu qui s'immola pour lui,
Achève du chrétien le sacré caractère,
Et dans le ciel cherche l'appui
Qu'il ne trouve pas sur la terre.

L'un par l'autre embellis, deux sexes différents,
Convives séparés, s'étendent sur deux rangs,
Pour le commun banquet recueillis en silence,
Vers le juge équitable et le père indulgent,
Qui les pèsera tous dans la même balance,
S'élèvent, confondus, les vœux de l'opulence
Et l'hommage de l'indigent.

L'orgueil n'est pas où la prière habite ;
Dieu ne mesure pas le pardon au bonheur :
L'égalité sur la terre proscrite
Vient se réfugier aux autels du Seigneur.

L'art pour eux servant la nature,
Sous une main amie, arrangea simplement
Le fin tissu de laine, ou la gaze, ou la bure.
Leur âme aussi dans ce moment
Va revêtir sa plus riche parure.

De leurs mères, près d'eux fières de se ranger,
Je vois les yeux briller sous un voile de larmes.
Pour instruire l'objet de leurs tendres alarmes,
Leur zèle seconda les soins de l'*étranger* [1].

[1] Ce mot, évidemment amené là par la rime, est au moins très-impropre. Il ne faut pas être doué d'un sens moral bien raffiné pour sentir que des hommes chargés par état de donner à nos enfants l'enseignement intellectuel et l'instruction religieuse, c'est-à-dire de les créer en quelque sorte une seconde fois, en leur ouvrant la vie de l'in-

Donné par le pasteur, le précepte sévère
Toujours des lèvres d'une mère
Tomba plus doux et plus léger.

L'amour les inspira, l'amour les récompense :
A ce regard humide, à ce front triomphant,
On dirait que le Dieu qui bénit leur enfant
Une seconde fois lui donne l'existence.

Oui, pour eux, dans le ciel un jour nouveau commence ;
Tendres mères ! par vous formés dès le berceau,
Ils ont du lourd péché secoué le fardeau ;
Au saint Médiateur qui transmet la clémence
Leur cœur naïf s'est révélé.
Rajeuni par la pénitence,
Du Dieu qui le réclame il attend la présence,
Léger comme l'encens dans les airs exhalé,
Pur comme ce lin blanc, symbole d'innocence,
Dont le front virginal en ce jour s'est voilé.

Ils ont ravi sa proie à l'esprit de l'abîme ;
Tout son pouvoir en eux vient de s'anéantir.
Avant de connaître le crime,
Ils connaissent le repentir.

A nos tristes erreurs leur jeune âme étrangère
Par le remords consolateur
Brûle de racheter l'omission légère ;
Sur les ailes de la prière,

telligence et la vie de l'âme, ne peuvent être désignés sous le nom d'*étrangers*. La mission de répandre ce double enseignement est si haute que celui qui l'a reçue mérite plutôt d'être appelé un second père.

Timide, elle s'élève au divin Rédempteur.
Priez, simples enfants, priez, pleins d'espérance :
Redoublez de vos vœux l'innocente ferveur ;
Priez, car nul parfum n'est plus doux au Sauveur
Que la prière de l'enfance.

Voyez-les à genoux et le front prosterné,
Dérouler dans leurs doigts les grains du long rosaire,
Ou sans que leur regard du livre salutaire
Un seul moment soit détourné,
Murmurer lentement la page,
De la foi pieux aliment,
Où se trouve dans chaque hommage
Exprimé chaque sentiment.

L'encens fume, l'airain s'agite,
Le flambeau consacré rayonne dans leurs mains ;
L'hymne religieux a rempli les lieux saints ;
De leurs avides cœurs l'ardente soif s'irrite ;
Ils marchent vers l'autel, ils marchent... de leurs seins
Le battement se précipite.

Avant de les admettre au mystique festin,
Le pasteur, l'œil humide et la voix attendrie,
Déroule à leurs regards leur sublime destin ;
Pour prix d'un peu d'amour, à l'horizon lointain
Montre l'éternelle patrie.
De leur âme docile hôte mystérieux,
Le Seigneur les remplit, les presse, les domine,
En sanglots étouffés soulève leur poitrine,
Prolonge à flots brûlants leurs pleurs délicieux.

Tremblez, enfants ! le temple a repris son silence ;
Le prêtre a remonté les marches de l'autel ;

Il prie, il tient en main le calice immortel.
Déjà sa bouche recommence
Les mots sacrés que suit le banquet solennel;
Il approche, tremblez.... Mais non : de la victime
Le sang réparateur dans vos seins a germé;
L'ange du mal a fui, le ciel s'ouvre, l'abîme
Sous vos pas vainqueurs s'est fermé;
Sur vous du Rédempteur le sceau divin s'imprime :
Le sacrifice est consommé.

Mais une voix se fait entendre :
Écoutons... c'est le prêtre, il rend grâce au Seigneur.
Son accent est plus doux, sa parole est plus tendre;
Il est aussi plus de bonheur
Dans les larmes qu'il fait répandre.

Oh! puissent à jamais ces pleurs
Dont leur paupière est arrosée,
Comme la fertile rosée
Qui nourrit le germe des fleurs,
Féconder la semence en leurs cœurs déposée.

Hélas! bientôt ils sécheront.
Nul vestige profond ne s'imprime à leur âge;
Des pensers fugitifs l'impression volage
Vient effleurer leur âme et glisse sur leur front.
Peut-être de la voix du chrétien et du sage
Les sons lointains s'affaibliront,
Trop pareils à l'airain sonore,
Dont le dernier frémissement
Dans le temple prolonge encore
Un sourd et vain gémissement.
L'aurore en vain pour eux se lève
Sur un horizon libre et pur :

Le jour commencé dans l'azur
Souvent dans les brouillards s'achève ;
Souvent le limpide ruisseau
Qui réfléchit le ciel en sortant de sa source,
Corrompt au milieu de sa course
Le frais cristal de son berceau.

Déjà des passions j'entends gronder l'orage,
Je vois des faux plaisirs s'étendre le réseau,
De leurs rêves charmants la passagère image
Pâlit, s'efface et meurt dans un songe nouveau.
Que dis-je? Ah ! si jamais le souffle impur du vice
Ternit cette âme neuve où Dieu fait son séjour,
Enfants, vous reviendrez à ce divin calice
Où l'on boit l'innocence et la vie et l'amour.

Oui, j'en crois vos serments, vos souvenirs ; à peine
De l'ennemi fatal au genre humain
Vous sentirez la froide haleine,
Vos pas de cet autel reprendront le chemin ;
Ainsi l'oiseau que le printemps ramène,
Quand loin de nos climats s'envolent les zéphirs,
Quand du précoce hiver déjà le souffle arrive,
D'une aile prompte a regagné la rive
Qui fut témoin de ses premiers plaisirs.

Cette nef où jamais le désir ne se lasse,
Cet autel où les cœurs ne tarissent jamais,
Cette chaire où la voix du ministre de paix
Sur le front pénitent fait descendre la grâce,
Ces bancs, où du péché la souillure s'efface,
Cette pierre, où l'airain fait tomber vos genoux,
De vos jeunes ardeurs tout vous rendra la trace ;
Là, dans l'air embaumé, vous retrouverez tous

Et vos regrets si purs et votre espoir si doux,
Et vos brûlants soupirs et vos pieuses larmes,
Et de l'amour divin les ineffables charmes,
Et vos mères priant pour vous.

Les vers de Charles Brugnot témoignent d'une certaine parenté avec l'école poétique moderne que n'ont pas les poëtes que nous venons de nommer. Il naquit en 1798, à Painblanc, près de Beaune, en Bourgogne, et composa ses premiers vers dès l'âge de treize ans. On a pris la peine de remarquer qu'il ne put jamais réussir à manier le vers latin, et il n'est pas le seul homme de talent à qui cela soit arrivé, par la raison que cet exercice dans lequel on rajuste, on coud le mieux que l'on peut des formes, des tours, des hémistiches pris çà et là dans des poëtes morts depuis au moins dix-huit cents ans, ressort bien plus de la mémoire que des autres facultés de l'esprit. Pour éviter la conscription qui enlevait presque toute la jeunesse française, il se fit attacher à un hôpital militaire comme élève en chirurgie; mais la restauration le rendit à ses études de prédilection. En 1818, il passa un mois à Paris, y suivit *trois jours entiers,* ce sont les termes de Brugnot, les cours de l'école de médecine et fut révolté du matérialisme de cet enseignement. La mort de son père le laissa chef de famille à dix-neuf ans. Brugnot sut remplir tous ses devoirs de fils, de frère et de chrétien avec courage et fermeté, sans négliger la poésie, et envoya, en 1820, au

concours académique de Macon, une ode sur Louis XIV, qui obtint une mention honorable. Il enseigna dans les colléges de Cluny, de Compiègne et de Troyes, mais dut renoncer, en 1828, à l'enseignement quotidien, à cause d'une phthisie pulmonaire qui lui faisait déjà pressentir une fin plus ou moins prochaine. Il acheta une imprimerie, dirigea successivement deux journaux à Dijon, puis, fatigué des luttes politiques et des chagrins dont ces publications étaient pour lui la source, il se renferma dans l'accomplissement de ses devoirs religieux. Il est mort, en 1831, laissant un recueil de poésies très-remarquables qui a paru en 1833. Nous voudrions pouvoir transcrire ici l'*Adieu*, et l'attendrissante élégie d'*Anna*. Bornons-nous à cette dernière composition, dont la grâce virginale, la mélancolie pieuse et tendre font, malgré quelques négligences et quelques taches, presque un chef-d'œuvre en son genre.

ANNA.

A MADAME LA BARONNE DE W***.

I.

Ah ! si mon cœur était une lyre animée,
Si ma lyre, en pleurant la vierge bien-aimée,
Pouvait de chaque fibre exhaler des accords
Tristes comme le bruit de la feuille qui tombe,

Doux comme un souvenir qui traverse la tombe,
Et saints comme l'hymne des morts,

Je la prendrais ma lyre! – Au sein de la nuit sombre,
Longtemps seul, appelant devant moi la douce ombre
Disparue au matin comme un parfum d'été,
J'essaierais de mêler dans mes notes plaintives
Les fleurs aux crêpes noirs, les heures fugitives
A l'immobile éternité.

Cœur stérile de l'homme, ah! que tu ne peux guères!
De la pitié, des pleurs!... toujours ces pleurs vulgaires!
Misérable trésor que l'homme a pour tout bien!
Sacrifice impuissant que la tombe muette
Reçoit sans s'émouvoir... et peut-être rejette!...
Tribut qui ne rachète rien.

Non, rien! pas même un jour! — Les larmes de la terre
Viendraient baigner de Dieu le trône solitaire,
Lui qui donne la vie et qui laisse mourir!
Si la faulx doit tomber sur les fleurs éphémères,
Tout est dit, elle tombe... il ne vous reste, ô mères,
Qu'à courber la tête et souffrir!

II.

Hélas! qu'elle était belle! hélas! quel air de fête
Brillait dans ses regards et couronnait sa tête!
Belle en son frais printemps, belle en sa pureté
Comme un ange des cieux! — Tant la vierge modeste,
Ange mortel, portait d'une grâce céleste
Son diadème de beauté!

Belle (vous le savez, vous qui l'avez connue),
De ses douces vertus, de son âme ingénue;
Belle de son bonheur innocemment trouvé ;
Car son cœur n'a jamais poursuivi de chimère;
Au delà du bonheur des baisers d'une mère
Sa candeur n'avait rien rêvé.

C'était trop pour la terre, et le ciel l'a ravie!
Adorée, elle aimait à respirer la vie
Comme on respire l'air embaumé du matin;
Et pourtant quelquefois la jeune fille heureuse
Sentait venir des pleurs, et s'asseyait rêveuse,
Comme en pressentant son destin.

Sous sa main quelquefois sa harpe frémissante
Frissonnait et jetait une voix gémissante,
Une sinistre plainte, écho de l'avenir. —
Vierge ! encore à la vie un sourire d'ivresse,
Encore un chant au monde. Hâtez-vous, le temps presse...
Joie innocente, il faut finir!

Il faut que ces regards où respirait une âme,
Eteignent lentement leurs longs rayons de flamme;
Que ce front virginal soit blanc comme un linceuil;
Que la morne pâleur sur ses lèvres descende;
Que sur ses traits divins la mort livide étende
Les voiles glacés du cercueil!

Quand elle abandonna sa dépouille mortelle,
Anges, ses compagnons, dites, entendit-elle
D'un père à ses côtés le lamentable adieu,
Un adieu douloureux où tout le cœur s'abîme ?
Elle semblait dormir, mais la douce victime
Venait de s'envoler à Dieu.

Oui, morte! seule, où tout est silence et mystère!
Et rien d'elle, grand Dieu! n'est resté sur la terre
Qu'un portrait (à genoux il faudrait l'adorer),
Où son printemps fané garde sa douce aurore,
Où ses regards éteints brillent joyeux encore,
Où son sourire fait pleurer!

Morte! — Mais dans la nuit, mais à l'aube naissante,
Mais le jour, mais partout, jamais, jamais absente!
Partout sa voix qui tremble ou le bruit de ses pas. —
Pauvre mère! voilà sa place accoutumée!
Votre œil encore cherche, attend la bien-aimée...
— Non, elle ne reviendra pas!

Surtout à l'heure sainte où, de larmes baignée,
La prière vers Dieu monte plus résignée,
Vos deux âmes, ainsi que deux anges charmants,
Se cherchent dans la nuit, s'écoutent, se répondent,
Et près de se quitter, avec douleur se fondent
Comme en de longs embrassements.

III.

Pour chanter votre nom, ô vierge infortunée,
Hélas! j'avais compté sur une autre journée!...
O pompe différente! ô redoutable hymen!
Le spectre des tombeaux, l'époux au lit de planches,
Qui pare aussi les fronts de ses couronnes blanches,
L'horrible époux a votre main!

L'oranger laisse choir, mortes et desséchées,
Ses fleurs, que d'une nuit la bise avait touchées;
Le ver ronge et flétrit le bouton entr'ouvert;
L'épervier noir s'abat au nid de la palombe,

Ou son ongle terrasse une douce colombe
Qui rêvait sous le rameau vert.

Adieu, fleur du vallon, colombe tant chérie!
Adieu, vierge si belle et si vite flétrie!
Ce qui brille ici-bas n'est que de quelques jours.
Les parfums de la terre un souffle les efface!
Le ciel a recueilli ceux qui laissent leur trace,
Vos vertus qui vivront toujours.

Adieu! — J'ai déposé sur son lit froid d'argile
Une larme du cœur avec ma fleur fragile!
Fleur simple, puisses-tu plus d'un jour le parer! —
Vous n'aviez pas besoin de mes vaines louanges...
Mais qui donc aurait pu vous dire, sœur des anges,
Cet adieu, sans longtemps pleurer!

Qu'on nous pardonne de citer encore *la Mère*, pièce dans laquelle la tendresse maternelle a des plaintes si pénétrantes qu'elles soulèveraient la pierre du tombeau, si Dieu lui-même ne l'avait scellée, en y mettant pour gardiennes la Résignation et l'Espérance.

Vox in Rama audita est... Rachel plorans suos filios.
JEREM., XXXI, 15.

Le jour des morts, quand la nuit est venue,
Et que la cloche éclate en tristes sons,
Un ange saint en traversant la nue
Mêle au bruit sourd de pieuses chansons :

« Dormez, dormez, foule des cimetières,
« Ne levez pas vos fronts inanimés ;
« Pour vous la terre a chanté ses prières,
« Dormez, dormez ! »

L'air est glacé ! le vent du nord frissonne
A travers l'herbe, au-dessus des tombeaux.
La froide pluie à petit bruit résonne,
Et la nuit noire a perdu ses flambeaux.

Mais une voix d'une fosse récente
Sortit alors, — Qui peut n'en pas frémir ! —
Elle disait douloureuse et touchante :
« Ange du ciel, je ne peux pas dormir !

« Car j'ai laissé me pleurant sur la terre
« Trois orphelins, mes trois jolis enfants ;
« L'été passé Dieu m'enleva leur père
« Et puis leur mère est morte avant le temps !

« L'aîné des trois n'a pas cinq ans encore ;
« Il est si beau ce doux ange ! — Aujourd'hui
« Quand sur ma tombe il priait dès l'aurore,
« Mes deux bras morts se sont levés vers lui !

« L'autre a deux ans ! ô fleur tendre et chérie !
« C'est mon Abel, ce cher enfantelet ! —
« Et l'autre, hélas ! ma petite Marie,
« Quand je mourus suçait encor mon lait ! »

L'ange divin s'arrêta pour l'entendre ;
Il descendit, il se mit à genoux ;
Et l'œil mouillé s'écria d'un cœur tendre :
« Vierge Marie, ayez pitié d'eux tous !

« Dormez, dormez, foule des cimetières,
« Ne levez pas vos fronts inanimés ;
« Pour vous la terre a chanté ses prières,
« Dormez, dormez ! »

De Loy, le poëte de la Franche-Comté, eut une de ces destinées qui feraient croire qu'il y a sur la terre des âmes en peine condamnées à se mouvoir perpétuellement sans jamais pouvoir trouver un lieu de repos. L'amitié n'a pas de liens assez forts pour les retenir, l'hymen lui-même voit ses chaînes inutiles se briser devant cette inconstance vagabonde qui les mène de la province à Paris, de Paris à Rio-Janeiro, à Londres, à Bruxelles, à Genève, à Lyon, partout, excepté dans leurs propres foyers. Des esprits ainsi faits sont malheureux et peuvent rendre malheureux ceux qui les entourent. Où chercher la cause de cette mobilité sans trève, de ce malaise latent et profond, de cette inquiétude, sombre comme un remords, qui les agite?... Est-ce dans le souffle poétique, dans l'organisation nerveuse propre à certaines natures littéraires, dans un vague besoin de l'âme qui ne peut être satisfait par les choses d'ici-bas, ou bien dans tout cela à la fois? Quoi qu'il en soit, ces sortes de caractères sont dignes de notre compassion. Mais si l'étude avait souvent pour résultat d'aigrir ainsi l'âme qu'elle devrait rasséréner, ce serait un devoir de ne s'y livrer au moins que dans une certaine mesure déterminée par la prudence et la réflexion.

Fils d'un fabricant de papier, de Loy était né, en 1798, à Plancher-Bas, près de Lure, et il reçut sa première éducation au presbytère. A peine au collége de Besançon, il s'échappe, et le voilà à la recherche des rives du Gardon et des bergers de Florian. Un bon prêtre le recueille, lorsqu'il était déjà bien loin des bords du Doubs, et de presbytère en presbytère il est ramené à Plancher-Bas. Après avoir terminé ses études à Dijon, il étudie le droit à Strasbourg, apprend les langues italienne, anglaise, espagnole, publie, en 1815, le journal *le Philologue,* avec son ami Blétry, se rend à Paris, où l'appelle le désir de la gloire, insère des poésies fugitives dans l'Almanach des Muses, la plupart sous des noms empruntés, et se met en relation avec les célébrités littéraires de l'époque. Il achève son droit avec distinction à Toulouse, mais c'est pour renoncer à la carrière du barreau. Nous le voyons bientôt régisseur d'une papeterie à Luxeuil ; mais le mariage qu'il fit alors ne put lui donner ni l'aptitude aux affaires, ni l'esprit de l'économie. Il s'embarque pour l'Amérique avec l'espoir de rétablir sa fortune, et arrive à Rio-Janeiro, alors le théâtre de grands événements politiques. On sait que don Pedro d'Alcantara avait été appelé au trône le 12 octobre 1822, et qu'aussitôt il avait convoqué les députés de la nation pour qu'ils eussent à rédiger le pacte des libertés brésiliennes. De Loy se mêla au mouvement, et fonda le jour-

nal l'*Estrella brasileira*, dans lequel il publia un projet de constitution qui devint ensuite loi de l'empire. La croix de commandeur de l'ordre du Christ, la dignité de gentilhomme de la chambre de l'empereur, et l'immense succès de son journal, tels furent, dit un biographe, les avantages matériels que recueillit de Loy. Mais au-dessus des cordons et des grandeurs, il plaçait l'amitié du grand aumônier de l'empire, M. l'abbé Boiret, de lord Cochrane, marquis de Maranham, amiral du Brésil, l'affection des frères Taunay, et la bonté touchante avec laquelle le recevait l'impératrice Léopoldine-Caroline, sœur de Marie-Louise, et, comme la veuve de Napoléon, archiduchesse d'Autriche. D'ailleurs son insouciance de poëte l'empêchait de profiter des faveurs de la fortune, en le rendant étranger à toute espèce de calculs.

Cependant les Français résidant au Brésil avaient éveillé, par la faveur dont ils jouissaient, la jalousie de nombreux ennemis, et des tentatives d'assassinat furent dirigées contre eux; de Loy lui-même eut à défendre ses jours, et il s'éloigna bientôt de Rio, après avoir confié la direction de l'*Estrella* à un jeune Avignonnais, J.-F. Despas, qu'il s'était adjoint comme rédacteur. Le 15 juin 1824, le vaisseau qui le portait entra dans la rade du Havre.

Après quelques jours passés au sein de sa famille, il revint à Paris; son imprévoyance le condui-

sit à Sainte-Pélagie, où étaient enfermés un assez grand nombre de personnages de distinction. M. Ouvrard, un des *locataires* de cette maison, l'en fait sortir, et il recommence ses éternels voyages, dans lesquels nous n'entreprendrons pas de le suivre. Y avait-il dans une ville un athénée, un journal, il s'arrêtait, demandait à donner quelques séances à l'athénée, envoyait quelques articles au journal, recevant en échange le vivre et le gite. Ce mode de pourvoir aux frais des voyages serait trop hasardeux pour d'autres que pour de Loy.

En 1826, il devient, à Lyon, secrétaire de l'Académie provinciale, et ses *Préludes poétiques* ont l'honneur d'être le volume choisi pour ouvrir la série des publications périodiques entreprises par cette société. « Deux articles furent la carte de visite qu'adressa de Loy à la direction de l'*Indépendant*. A la lecture de ces articles, dit M. Rastoul, il n'y eut qu'un cri, qu'un assentiment ; et celui qui écrit ces lignes eut la douce mission d'aller chercher le nouveau rédacteur et de l'installer dans ses fonctions. — Je vis un jeune homme de vingt-six ans, d'une taille médiocre, mais avec l'organisation puissante particulière aux Francs-Comtois. Ses traits sans être réguliers indiquaient un homme supérieur ; son teint basané trahissait l'influence du soleil des tropiques ; une forêt de cheveux noirs et touffus ombrageait sa tête aux vastes dimensions.

Il parlait peu, et je ne sais quelle réserve diplomatique se mêlait à ses paroles. Un voile de mélancolie et même de tristesse l'enveloppait tout entier, sans nuire à cette exquise politesse que donne l'habitude de la haute société. — Nous l'entourâmes de soins, de prévenances et d'égards ; mais il n'en persista pas moins dans sa réserve mystérieuse. Jamais il ne proférait un mot sur ses voyages, sur les événements de sa vie, sur sa vaste érudition. Il fallait, pour ainsi dire, en agir avec lui comme Christophe Colomb avec ce monde nouveau où chaque pas amenait une découverte, signalait une conquête... »

L'Académie provinciale ayant été dissoute, il reprit sa vie errante. Laissons encore parler des écrivains qui ont vécu dans l'intimité de de Loy, et qui ont saisi sur le fait toutes les évolutions brusques de cette capricieuse et indéfinissable nature.

« Il avait bien un frère, une femme, des enfants, une retraite dans ses montagnes de Franche-Comté. Mais c'était là qu'il fallait le moins le chercher. Il avait dans la Bourgogne, du côté de Mâcon, un asile de prédilection qu'il a chanté plusieurs fois. C'était là, disait-il, qu'il trouvait ses *Hervart ;* c'est là qu'il aimait à venir s'abriter. Mais son insatiable besoin de voyage l'empêchait de s'y fixer pour longtemps. Un jour vous alliez le chercher dans cette campagne qu'il vous avait tant vantée, dans cet hospitalier Sattendras, et vous ap-

preniez qu'il courait alors le midi. Une autre fois il vous écrivait qu'il venait d'ouvrir un cours à Douai, et, six semaines plus tard, il partait pour l'Allemagne.

« Ajoutons que, dans les villes même où il résidait, on ne lui connaissait ni hôtellerie ni mansarde. On correspondait avec lui *poste restante*, ou par la voie des Petites-Affiches. Pour les communications pressantes que vous aviez à lui faire, il fallait y renoncer ou bien attendre que le hasard vous l'offrît au détour d'une rue ou blotti dans un cabinet de lecture. D'un hiver vous ne l'aviez vu, au théâtre vous vous sentiez légèrement coudoyer, vous vous retourniez, c'était notre de Loy qui venait de faire cent lieues. De bon matin on vous éveillait en sursaut; il arrivait ou partait. Il vous avait bien dit : *Je pars*, et le soir vous le rencontriez : *J'arrive*, et d'un mois vous ne saviez plus ce qu'il était devenu. Seulement de Marseille on vous écrivait : Il m'a semblé voir de Loy. Huit jours après, de Paris : De Loy est ici, mais où le prendre ? De Dijon : Je quitte de Loy qui nous a lu de beaux vers; je l'embarque. Une lettre arrivait de Saint-Claude pour lui être remise; et cette lettre, vous couriez risque de la garder longtemps dans la poche. Il nous faudrait ici l'aile d'un papillon pour tracer tout ce que cette existence avait alors de sautillant, d'irrégulier, de volage.

« Ses ressources accrues ou ses ressources épui-

sées ne nous serviront pas d'indice sur son itinéraire, sur l'emploi de son temps. Il s'en alla comme il était venu, et revint comme il était parti : un bâton cueilli dans une haie au départ, et des souliers percés au retour. »

En 1829, on le voit en Portugal, combattant pour la cause de dona Maria ; mais, en 1830, il imprime à Besançon six nouvelles pièces de vers, et très-peu de temps après il rédige à Saint-Etienne *le Mercure Ségusien.* Vers cette époque il envoya des vers à madame Desbordes-Valmore qui lui fit une réponse aussi gracieuse que poétique ; la réponse étant arrivée sous les yeux de Lamartine, ce grand poëte, trompé par les initiales, *à M. A. de L.*, les crut à son adresse, et s'empressa d'y faire honneur par d'autres vers. Cette méprise nous en rappelle une autre, qui donne la mesure du talent d'Aimé de Loy. Il avait publié une ode à M. de Chateaubriand, signée seulement de ses initiales. Plusieurs journaux, et des plus compétents en matière de critique littéraire, mirent en toutes lettres le nom d'Alphonse de Lamartine, qui désavoua l'ode, en déclarant toutefois qu'elle était digne du grand écrivain, objet de cet hommage.

Mais ce serait mal connaître de Loy que de le regarder comme un homme foncièrement insociable. Dans un cercle, au contraire, il était le bienvenu, quand il le voulait bien, et savait garder

son rang. Et toutefois, dans ces moments-là, l'invisible ennemi qu'il portait au dedans de lui-même le torturait toujours. Voici comment son biographe, M. Couturier, parle de cette circonstance de la vie du poëte :

« A une lieue de Saint-Étienne, au château de Longiron, une réunion choisie de littérateurs modestes et de femmes aimables accueillait *son poëte* avec autant d'amitié que de plaisir. Là, dans ce lieu, de vastes et profondes solitudes, des ombrages à chaque pas. le silence et le murmure de la forêt et du ruisseau voisin, des monts comme dans le Jura, des vallées comme dans les Vosges, un petit village, son église, son cimetière, un pasteur à cheveux blancs, tels étaient les tableaux que lui offrait Longiron, cet *asile d'abeille,* cet *Éden de poëte.*

« C'est là, c'est dans ce lieu, qui lui rendait vivant son poëme des *Plaisirs d'un ami de la campagne et des muses,* que la muse de de Loy se livrait à toutes ses inspirations, et c'est là qu'à son insu on a pu recueillir la plupart de ses poésies qui, sans cette précaution, auraient eu le sort des mélodies portugaises perdues pour la littérature, et que dans son *nonchaloir* il laissait emporter par le vent.

« Longiron restera longtemps avec le souvenir de ces doux passe-temps, de ces poétiques réunions qui, désormais, semblent perdues pour le

pays. Si, pourtant, au château retentissait la joie, si l'écho du parc, dans ses belles soirées d'été, ne redisait que des chants de bonheur, il est plus d'un lieu, dans les profondeurs de la forêt, témoin des gémissements du poëte. On l'y a surpris errant plus d'une fois, à toutes les heures de la nuit, par des temps affreux, en proie à toutes les agitations du désespoir. C'est qu'il était époux, c'est que lui aussi était père, et que bien des voix chères à son cœur, qu'il ne voulait pas que d'autres entendissent, le rappelaient et demandaient à Dieu son retour..... »

De Loy ouvrit un cours de belles-lettres, et ce cours pouvait être aussi brillant que solide. Mais il devait durer peu, et il dura peu. Finissons : une fièvre cérébrale l'emporta le 26 mai 1834 ; un prêtre qu'il avait demandé lui prodigua tous les soins qui pouvaient adoucir la fin d'une vie si tourmentée. Il expira au moment où, récitant avec ferveur la sublime prière du *Pater,* il prononçait ces miséricordieuses paroles : *Et pardonnez-nous nos offenses.*

Ses poésies ont été recueillies par ses amis sous ce titre : *Feuilles aux vents, poésies par feu Aimé de Loy,* Lyon et Paris, 1840, in-8°. On y retrouve çà et là les traces des orages qui ont troublé la vie du poëte. Élévation de la pensée, pureté de l'expression, sentiment mélancolique et religieux, tels sont les principaux caractères de cette poésie, dont

l'inspiration est toujours harmonieuse et abondante. Sa pièce intitulée : *La Résignation* fut écrite dans un de ces moments où son regard, fatigué des choses de la terre, implorait d'en haut un rayon consolateur.

LA RÉSIGNATION.

Vous m'avez présenté la coupe d'amertume,
Et mes lèvres, Seigneur, ont bu sans murmurer.
Je viens à vos parvis gémir et soupirer ;
Mon Dieu! délivrez-moi du mal qui me consume !

Le lit où je repose est baigné de mes pleurs ;
Comme l'herbe des champs ma jeunesse est fanée ;
Et si j'ai vu passer une belle journée,
C'était une eau rapide entraînant quelques fleurs.

Sur cette mer du monde où le nocher s'égare,
Crédule, j'ai vogué sur la foi de l'orgueil ;
Et quand les vents poussaient mon navire à l'écueil,
Nulle main sur le bord n'a fait briller le phare.

Me voilà séparé de tout ce qui m'est cher :
Que votre volonté, mon Dieu, soit accomplie !
Ma bouche se résigne, et du calice amer
Je saurai, s'il le faut, boire jusqu'à la lie.

Oui, votre enfant, Seigneur, a besoin de prier,
Et du fond de l'abîme il vient se faire entendre.
Au pied de vos autels j'ai des pleurs à répandre,
Et je veux désormais vivre pour expier !

Mon cœur par ses désirs ne tient plus à la terre ;
Des fragiles mortels que m'importe l'appui ?
Je viens vous demander, dans mon profond ennui,
Le pain qui fortifie et l'eau qui désaltère.

Donnez-moi chaque jour ce pain d'un pur froment,
Et faites-moi puiser aux sources que j'implore,
Comme pour étancher la soif qui le dévore
Le passant dans sa main puise l'eau du torrent.

Au mois d'août 1846 est mort un homme à qui l'on pourrait à toute rigueur contester le titre d'homme de lettres, si l'on ne considérait que le petit nombre de ses écrits : deux ou trois pièces de théâtre et un discours, voilà de quoi se compose à peu près son bagage littéraire. Mais à refuser ce titre, il y aurait, pour un lauréat de l'Académie française, trop de modestie ou de fierté. Quelle sorte de vicissitudes sa vie n'a-t-elle pas traversées, quelles misères n'a-t-elle pas connues ?

Né en Normandie le 3 novembre 1790, Harel était neveu de Luce de Lancival, auteur de la tragédie d'*Hector*, cette adulation assez médiocre, rimée à l'intention de l'empereur, qui dédommagea le poëte de la froideur du public. Le neveu eut sa part de la rosée impériale : d'abord auditeur au conseil d'État, puis sous-préfet de Soissons, il fut présenté à Napoléon après son retour de l'île d'Elbe, et fut nommé pendant les Cent jours préfet des Landes. Un préfet de vingt-trois ans! la

fortune venait trop tôt et trop vite pour être fidèle. Quelques semaines se sont écoulées, hélas! et le préfet n'est plus préfet; il n'est plus rien. L'empire et la préfecture ont été emportés par le même coup de vent.

Après une expatriation de quelques années, Harel écrit dans *le Nain jaune,* dans *la Minerve,* dans *le Courrier Français* et dans *le Constitutionnel* (1821-1827). La connaissance qu'il fait d'une célèbre tragédienne, mademoiselle Georges, détermine chez lui le goût du théâtre, et il obtient en 1828, sous le ministère Martignac, le privilége de l'Odéon, puis, en 1832, il achète le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

C'est surtout depuis ce temps que commence pour Harel une lutte corps à corps avec la misère et la faillite, ces deux spectres qui, toujours debout à ses côtés, le tourmentaient sans relâche, et lui criaient incessamment d'une voix terrible : Marche! marche! Plus de tranquillité, plus de repos. D'autres ont raconté toutes les ruses qu'il imaginait avec une inépuisable fécondité pour dépister les créanciers qui le harcelaient, les huissiers qui le relançaient à toutes les heures du jour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Tantôt c'est une trappe immense qu'il invente pour monter et descendre à volonté son mobilier du second étage au premier, et du premier au second, dès que les recors sont signalés ; tantôt c'est sa propre personne

qu'il fait disparaître en un clin d'œil par un procédé analogue, pour échapper à la griffe de l'homme de loi stupéfait ; tantôt, qui le croirait? il attendrit un huissier qui, dans un accès de sensibilité dont lui-même s'étonne, lui prête trois mille francs ; tantôt il s'adresse dans son désespoir à la nouvelle liste civile. — Enfin, convaincu que son esprit, si merveilleusement fertile en expédients, n'a plus rien à faire en France, il part, il erre sous des cieux étrangers, traverse péniblement l'Europe, demandant aux peuples qu'il visite des applaudissements..... et un peu d'or, et s'en va tomber de lassitude et de douleur au fond de la Tauride, puis s'en revient la mort dans l'âme, ayant dit un éternel adieu à l'espérance.

Que n'avait-il pas tenté ? il avait essayé de trouver dans son talent d'écrivain dramatique une ressource subsidiaire : une pièce se joue, elle réussit ; une autre lui succède, elle tombe. Celle de demain va-t-elle réussir ou tomber? Et quand elle réussirait !...

Attendez : une consolation lui reste encore. L'Académie française met au concours un discours sur Voltaire. Harel loue Voltaire, Harel à cinquante-cinq ans reçoit la couronne, puis il meurt fou. Pauvre Harel !

La première moitié du dix-neuvième siècle ne s'est pas encore écoulée, et nous avons déjà vu passer sous nos yeux bien des jeunes talents moissonnés coup sur coup. Beaucoup d'autres noms s'offriraient encore à qui les voudrait tous réunir [1]. Grâces à Dieu, le talent n'est pourtant pas maudit; il n'est pas dévoué à un malheur inévitable, et nous pourrions trouver, pour peu que cela vous fît plaisir, de jeunes écrivains de nos jours qui semblent vouloir obliger le sort à se montrer plus équitable et moins sévère pour eux. Il en est dont les essais ont été récompensés par un succès réel, qui avait sa raison dans une inspiration vraie et des études sérieuses. Les *Loisirs poétiques* d'Hippolyte Violeau, de Brest, ce précoce et fécond lauréat des jeux floraux, n'ont point suffi par trois éditions à satisfaire la curiosité publique, et nous avons lieu de penser que l'on s'occupe en ce moment d'en donner une quatrième, notablement augmentée de nouvelles productions. La ville de Brest a généreusement aidé le poëte au début d'une carrière que tout fait présager devoir être heureuse et brillante.

Dans une autre partie de la France, un collége communal voit une de ses humbles chaires occupée par un professeur qui, dans les concours des jeux floraux, a plus d'une fois aussi donné des

[1] Émile Debraux, Émile Roulland, Théodose Burette, Chaudesaigues, etc., etc.

gages d'un talent vraiment supérieur. La nature l'avait formé poëte en naissant, et il est, je crois, peu d'intelligences qui se puissent flatter de posséder à un aussi haut degré le sentiment de l'art; mais peut-être doit-on regretter qu'une santé chancelante n'ait point encore permis à M. Richard-Baudin de développer toute la vigueur de son talent. Issu de l'illustre famille scoto-irlandaise des Gordon-O'neill, exilée avec Jacques II, il partage ses journées entre son enseignement et le culte de la poésie. Sa modestie serait blessée, si j'en disais davantage : quelques strophes pourront témoigner si l'amitié m'a fait exagérer l'éloge. En 1840, ce jeune poëte composa pour un prélat de l'Orient, qui était venu chercher à Paris des secours pour son église désolée, une ode où il invoquait le bienveillant patronage de M. de Lamartine. L'auteur des *Méditations poétiques,* après avoir lu les vers suivants, exprima le désir que l'auteur lui fût présenté : celui-ci était retourné dans son pays; mais le suffrage qu'il avait obtenu était pour lui un glorieux encouragement.

A M. A. DE LAMARTINE.

Toi qui chantas le Christ, c'est le ciel qui t'envoie
Ce pontife sacré de l'antique Orient;
Ce pasteur désolé, veuf de gloire et de joie,
Pour sauver son troupeau se fait ton suppliant.

Au seuil hospitalier connu de l'infortune,
Il frappe avec amour, il frappe avec bonheur;
Il sait que tu ne peux bannir comme importune
Sa prière à ton noble cœur.

Il t'apporte les vœux de ce peuple fidèle
Qui n'a point méconnu le sein qui l'a porté,
Qui n'a pas, déployant un étendard rebelle,
Secoué de son front le joug de l'unité.
Il pleure ses autels, comme le vieux prophète
Pleurait sur les débris du temple de Sion,
Et, pour les relever, il espère au poëte
Dont le monde entier sait le nom.

Il croit que, protégé de l'éclat de ta gloire,
Il pourra rebâtir les autels du vrai Dieu,
Remporter sur l'erreur une douce victoire
Et d'un encens plus pur embaumer le saint lieu.
A ta voix, un peu d'or, aumône de la France,
Peut tomber dans ses mains qu'il lève avec douleur;
Oh! parle, et que, béni par la reconnaissance,
Ton nom soit un nom bienfaiteur!

Du chantre d'Albion, ton frère en poésie,
La Grèce pleure encor l'héroïque trépas[1]:
Tu sais comment Byron, dédaigneux de la vie,
Ceignit pour la sauver le glaive des combats.

[1] *Héroïque*, en effet, si l'on se rappelle que Byron, quelle qu'ait été d'ailleurs la cause première et véritable qui le poussait à s'éloigner de sa patrie et de sa famille, vint aider dans leur lutte héroïque les Grecs contre les Turcs, des chrétiens contre des musulmans, des opprimés contre des oppresseurs. Malheureusement cette fin ne suffit pas pour justifier les écarts déplorables et les œuvres plus déplorables encore d'un poëte dont la voix, comme l'a dit un de nos plus grands écrivains,

. . . . sur un mode infernal
Chanta l'hymne de gloire au sombre dieu du mal.

Les rois, d'un œil serein, contemplaient le martyre
De ces fils de la Grèce, au courage indompté :
Byron jeta son or, son renom et sa lyre
    Sur l'autel de la liberté.

Toi, son noble rival, toi qui fus son Homère,
Des chrétiens d'Orient fais-toi le protecteur ;
Verse un vin généreux dans cette coupe amère
Qu'ils boivent tout courbés sous un joug oppresseur.
La Grèce, libre enfin, célèbre dans ses fêtes
Le poëte qui sut répondre à son appel,
Et l'Orient chrétien du roi de nos poëtes
    Peut se souvenir à l'autel.

Et puis, si nous cherchons bien parmi les stalles de nos chambres législatives, sur les fauteuils de nos administrateurs et de nos jurisconsultes, dans les chaires du professorat et dans les sanctuaires des bibliothèques, que d'écrivains furtifs, que de talents tapis dans l'ombre ne découvrirons-nous pas qui se sont déguisés sous le manteau du pair, sous la toque du juge, sous la robe du professeur, sous l'habit noir de l'érudit ? Tel qui passe dans l'opinion publique pour un praticien exclusif, et d'autant plus exclusif qu'il fait des comptes-rendus admirables et de l'arithmétique excellente, enfouit avec soin et presque comme un délit, dans les tiroirs de son secrétaire, des productions qui dorment dans l'obscurité comme le trésor que l'avare confie à la terre. Vous ne vous seriez peut-être pas douté qu'il y a tel sous-préfet qui fait des vers

mieux que bien des poëtes de profession, même de ceux dont l'opinion des connaisseurs a ratifié les titres à la célébrité. Combien d'entre eux signeraient avec plaisir ces stances échappées à la plume administrative de M. Antonin de Sigoyer, alors (1829) sous-préfet à la Tour-du-Pin (Isère)?

LES INSPIRATIONS DE L'AUTOMNE.

Oui, ces bois jaunis par l'automne,
Cette parure monotone
Qui s'étend sur tous les vallons,
Ont pour moi je ne sais quels charmes,
Et j'écoute en versant des larmes
Le sifflement des aquilons.

Alors plus ému, le poëte
Dans sa solitude muette
Tout entier s'enfonce et se perd ;
Il faut à sa lyrique audace,
Jalouse des destins du Tasse,
Le Capitole ou le désert.

A travers le tremblant feuillage
Il aime à suivre le nuage
Par le vent du nord entraîné,
Ou la corneille aux noires ailes
S'envolant du haut des tourelles
D'un vieux manoir abandonné.

Il aime ces chants bucoliques,
Ces bruits confus, ces voix rustiques

Qui sortent d'un lointain hameau,
Quand de sa modeste chapelle
La cloche à l'Angelus appelle
Et le pasteur et le troupeau.

Alors dans un élan sublime,
Comme le chantre de Solyme,
Il s'élève jusqu'à son Dieu,
Cependant que sa voix austère
Aux enivrements de la terre
Sans regret jette un mâle adieu.

Esprit d'en haut, touche son âme !
Viens l'inonder de cette flamme
Qui brûle l'ardent séraphin ;
Et que par toi seul inspirée,
Sa voix forte, sa voix sacrée,
Prélude à l'hosanna sans fin !

Apprends-lui ce chant d'espérance
Qui charmait la sainte souffrance
De l'errante et triste Sion,
Lorsque sans garde, sans couronne,
De l'impudique Babylone
Elle souffrait l'oppression.

Le poëte, le vrai poëte,
Comme l'apôtre et le prophète,
Doit laisser un pur souvenir ;
Étranger aux rumeurs du monde,
Dans sa Thébaïde profonde
Il doit aimer, chanter, bénir.

Qu'importe que sa noble vie
Par le malheur soit poursuivie ?

Le malheur est un don du ciel :
C'est dans le cèdre solitaire
Sillonné des feux du tonnerre
Que l'abeille cache son miel.

Qu'importe à ce roi de la lyre
Qu'un vulgaire ingrat le déchire,
Si déjà son jeune renom
Est un lustre pour la patrie,
Si plus d'une vierge attendrie
Rougit et palpite à son nom ?

Ainsi donc, dès que les orages
Disperseront sur nos rivages
La pâle dépouille des bois,
Prenant sa muse pour compagne,
Qu'il retourne sur la montagne
Aux vents du soir joindre sa voix !

Si tant de talents vrais qui font leurs preuves dans des compositions occultes que l'amitié surprend ou que le hasard évente, se plient aux exigences de la vie sociale et déploient dans les fonctions qui leur sont confiées une autre sorte de capacité, sans croire pour cela s'abaisser, que penser de ceux qui, sans talent éprouvé, courent après je ne sais quelle ombre qui ne rassasiera pas même leur folle ambition? Reboul, le poëte boulanger de Nîmes, restera comme un des types les plus purs de ces écrivains qui, sans nuire à leur état, ont obtenu les sympathies de leurs contemporains et l'admiration des hommes d'intelligence. Et

pourtant que d'assauts tant intérieurs qu'extérieurs n'a-t-il pas eus à subir?

Ceux de mes lecteurs qui voudront bien y faire quelque attention, verront que je n'ai pas pris au hasard mes exemples, que je ne les ai pas choisis non plus ; mais que j'ai accepté, comme je le devais faire, dans chaque genre, les individualités qui avaient une signification plus distincte et plus marquée. Si je n'ai pas cité un plus grand nombre de prosateurs, je répète, et je prie mes lecteurs de le croire, que c'est une tout autre raison que la pénurie des preuves qui m'en a empêché. Un jour peut-être je reviendrai sur ce sujet.

Qu'importe que quelques écrivains se soient enrichis en mettant leur talent aux gages de la calomnie et de la lubricité ? Il ne serait pas trop malaisé de montrer aussi du doigt plus d'une fortune bâtie sur le grand chemin de Brest et de Toulon. C'est aux hommes chargés, par mission expresse, de la défense de la morale qu'il faut demander un antidote contre les penchants dépravés.

Maintenant quelle sera la conclusion morale à tirer de ce que nous avons dit sur la vocation à l'art d'écrire, que nous avons personnifié dans l'art des vers, pour abréger, et aussi parce qu'il est le plus éclatant et le plus populaire. C'est que, à moins d'avoir un de ces génies hors de ligne qui de plein saut s'emparent des postes les plus éminents d'une littérature, ou bien encore, à moins

de posséder une fortune indépendante qui dispense d'avoir du génie, et permette d'occuper ses loisirs par des œuvres d'art, comme on les occuperait par d'autres passe-temps, s'ils plaisaient davantage, il importe de ne se pas lancer à l'aveugle dans une voie toute hérissée d'obstacles et de périls ; mais de peser ses forces, d'assurer les moyens d'existence, en apprenant un état, une profession. Lorsque cette première loi de la vie humaine est protégée contre de tristes et nombreuses éventualités, on peut marcher en avant, et chanter ou étudier, soit pour imposer ses idées à son siècle, soit dans le but plus modeste de se consoler et de s'édifier soi-même. Le fonctionnaire a ses heures de loisir, le député n'est pas toujours en quête des discours qu'il doit prononcer à la tribune, le prêtre a des moments où l'infortune consolée par lui le laisse seul avec sa pensée, où la prière ne tient pas toutes les puissances de son esprit dirigées vers le Calvaire ; c'est alors, c'est dans ces occasions que la Providence elle-même paraît ménager, que l'idée jaillit soudaine du cerveau où elle dormait comprimée, et se manifeste par des formes d'autant plus éloquentes et plus vigoureuses qu'elles sont moins recherchées et moins apprêtées. Ah ! si l'auteur qui débute pouvait prévoir l'avenir qui l'attend ! L'ironie des indifférents et des fats, la froideur d'un public qui souvent n'accorde sa faveur qu'à ce qui l'amuse, et non à ce qui l'éclaire et le cor-

rige, les jugements intéressés et prévenus des journaux et des coteries, les sourdes conspirations des cabales, la difficulté de se faire distinguer dans la foule des concurrents de tous étages, la santé minée par les veilles, les mortifications suscitées par la jalousie qui corrompt même les amitiés les plus intimes, les défiances qui naissent autour de l'écrivain, mille autres tribulations qu'il serait trop long et superflu de détailler ici, voilà le partage de l'homme de lettres. Si cependant vous possédez le génie, si vous sentez éclore au foyer de votre âme une idée, une découverte, dont la révélation soit avantageuse à vos frères, fallût-il vous imposer les plus douloureux sacrifices, n'hésitez pas. L'abnégation des intérêts devient pour vous un devoir, et prend le caractère d'un dévouement dont il vous sera tenu compte par Dieu et par la postérité.

Mais ce n'est pas, je le répète, des Newton, des Descartes, des Malebranche, des Leibnitz, qu'il s'agit ici. Les conseils ne sont pas faits pour des esprits de cet ordre. Ils ont une mission extraordinaire, c'est à eux de la comprendre et de la remplir. Mais combien d'esprits médiocres qui s'abusent et prennent leur vanité pour du génie! que de misères, que d'angoisses, que de désespoirs et de suicides n'ont pas d'autres causes! Voilà les maux qu'une direction prévoyante dans l'éducation de la jeunesse peut conjurer, du moins en grande partie, en présentant aux vocations naissantes un

but qui, s'il est moins brillant que le voudraient l'ambition et l'égoïsme, permet cependant à chacun de fournir honorablement une carrière utile à lui-même, à sa famille et à la société. Un seul citoyen honnête et utile vaut mieux que cent écrivains superficiels, vaniteux et mécontents.

Qui sait toutefois s'il n'entre pas dans le plan universel des choses humaines qu'il y ait ici, comme ailleurs, beaucoup d'appelés et peu d'élus ; que, dans l'œuvre des transformations successives de la société, il y ait un nombre considérable de talents atrophiés, d'intelligences énervées et consumées par de longs et stériles efforts, de génies manqués, et destinés seulement soit à représenter dans une époque, par leur multitude, la masse des idées en fusion, soit à former le piédestal des esprits exceptionnels à qui appartient la direction suprême ? Dans ce sens encore, la littérature serait soumise à la loi générale qui fait de ce monde un lieu d'épreuve et d'expiation ; elle serait un véritable champ des pleurs, un vaste *campus lugentium*. Heureux ceux qui n'ont pas été prédestinés pour être, contre leur gré, les pierres meurtries et dédaignées du piédestal !

APPENDICE

AUX

NOVICIATS LITTÉRAIRES.

Nous reproduisons ici, comme pièce extrêmement curieuse et instructive, un rapport lu à la Convention dans la séance du 14 fructidor an III, par le fameux abbé Grégoire, sur les destructions opérées par les ordres ou sous la tolérance du pouvoir de l'époque. On y verra ce que deviennent dans les révolutions modernes les monuments d'art, à commencer par les livres, et par ceux qui les font. L'abbé Grégoire ne manque pas, comme cela se comprend bien, d'attribuer tous les actes dont il se plaint à l'*aristocratie*, coupable alors de tout ce qui se faisait de cruel ou d'absurde.

Le *Journal des Débats* du 31 octobre 1843 publiait à l'occasion de cette pièce les réflexions suivantes :

« Quoi qu'il en soit, c'est un morceau curieux que ce rap-

port, c'est une pièce vraiment historique, et nos lecteurs nous sauront gré de leur en mettre sous les yeux les principaux passages. Nous n'avons pas cru devoir effacer les mots atroces et les vœux impies qui échappent de temps en temps au rapporteur lui-même ; c'est la marque sanglante de l'époque et une preuve de plus de la vérité du tableau retracé par l'abbé Grégoire. Plus éclairé, plus ami des lettres que les Hébert, les Henriot, l'abbé Grégoire ne le cédait à personne en fanatisme politique. Il n'a pas vu qu'il était lui-même, sans le vouloir, le complice des fureurs qu'il stigmatise avec tant d'énergie, et qu'après tout, le peuple était excusable de porter la hache sur les monuments et sur les statues de ces rois qu'on lui représentait comme d'infâmes tyrans ! Il y a tel mot de l'abbé Grégoire dans ce rapport qui est bien plus vandale et bien plus barbare que la destruction de quelques tableaux et de quelques livres ! En un mot, ce vandalisme n'a pas été un accident de la révolution, mais la conséquence naturelle et forcée d'un système qui prétendait faire oublier à la France tout ce qu'elle avait su, et lui faire détester tout ce qu'elle avait aimé. Livres, palais, monuments, tout devait être saccagé, brûlé, réduit en poudre, pour que la vieille France pût devenir une république, et, pendant que les tribunaux révolutionnaires égorgeaient une génération d'hommes, la logique voulait qu'on fît disparaître aussi dans les arts ces gardiens des souvenirs du passé, jusqu'aux derniers vestiges de quatorze siècles de monarchie !

« Voilà ce que l'abbé Grégoire ne comprenait pas, nous lui rendons cette justice. Mais on le comprend aujourd'hui, et c'est ce qui fait que ce rapport, outre son intérêt historique, a encore un intérêt d'à-propos. La même politique conduirait infailliblement au même vandalisme, et les lettres, les arts, les sciences partageront toujours en France le sort de la monarchie. »

L'abbé Grégoire s'exprimait ainsi :

« Le mobilier appartenant à la nation a souffert des dilapidations immenses, parce que les fripons, qui ont toujours une logique à part, ont dit : *Nous sommes la nation ;* et, quoique en général on doive avoir une mauvaise idée de quicon-

que s'est enrichi dans la révolution, plusieurs n'ont pas eu l'adresse de cacher des fortunes colossales élevées tout à coup. Autrefois ces hommes vivaient à peine du produit de leur travail, et depuis longtemps, ne travaillant pas, ils nagent dans l'abondance.

« C'est dans le domaine des arts que les plus grandes dilapidations ont été commises. Ne croyez pas qu'on exagère en vous disant que la seule nomenclature des objets enlevés, détruits ou dégradés, formerait plusieurs volumes. La commission temporaire des arts, dont le zèle est infatigable, regarde comme des conquêtes les monuments qu'elle arrache à l'ignorance, à la cupidité, à l'esprit contre-révolutionnaire, qui semblent ligués pour appauvrir et déshonorer la nation.

« Tandis que la flamme dévore une des plus belles bibliothèques de la république, tandis que des dépôts de matières combustibles semblent menacer encore d'autres bibliothèques, le vandalisme redouble ses efforts. Il n'est pas de jour où le récit de quelque destruction nouvelle ne vienne nous affliger : les lois conservatrices des monuments étant inexécutées ou inefficaces, nous avons cru devoir présenter à votre sollicitude un rapport détaillé sur cet objet...

« Il y a cinq ans que le pillage commença par les bibliothèques, où beaucoup de moines firent un triage à leur profit. Ce sont eux sans doute qui ont enlevé le manuscrit unique de la chronique de *Richelius*, à Sénones, comme autrefois ils avaient déchiré, dans celui de Geoffroy de Vendôme, la fameuse lettre à Robert d'Abrissel.

« Les libraires, dont l'intérêt s'endort difficilement, profitèrent de la circonstance, et en 1791 beaucoup de livres volés dans les ci-devant monastères de Saint-Jean de Laon, de Saint-Faron de Meaux, furent vendus à l'hôtel de Bullion, d'après le catalogue de l'abbé ***, titre supposé pour écarter les soupçons.

» Plusieurs lois et instructions, émanées de trois assemblées nationales, avaient pour but la conservation des trésors littéraires. Le texte ni l'esprit des décrets ne furent jamais d'autoriser la vente. Celui du 23 octobre 1790 ordonne d'apposer les scellés, d'inventorier, d'envoyer les inventaires

au comité d'instruction publique, et cependant les livres ou les tableaux ont été vendus en tout ou en partie dans les districts de Charleville, Langres, Joigny, Auxerre, Montivilliers, Gournay, Carentan, Neufchâtel, Gisors, l'Aigle, Lisieux, Saint-Agnan, Romorantin, Châtillon-sur-Indre, Château-Renault, Thonon, La Marche, Vihiers, Riom, Tarascon et Montflanquin.

« Le législateur crut arrêter ces désordres par la loi du 10 octobre 1792 ; et malgré cette loi, on vendit encore dans les districts de Lure, Cusset et Saint-Maixent. La plupart des administrations qui ne vendirent pas, laissèrent les richesses bibliographiques en proie aux insectes, à la poussière et à la pluie. Nous venons d'apprendre qu'à Aunay les livres ont été déposés dans des tonneaux..... Des livres dans des tonneaux !...

« Beaucoup de bibliothèques de moines mendiants, auxquelles certaines gens attachent très-peu d'importance, renferment des éditions du premier âge de l'imprimerie. (Telle est celle des ci-devant Récollets de Saverne.)

« Ces éditions sont d'une cherté excessive, et les exemplaires dont nous parlons n'ayant jamais été dans le commerce, sont parfaitement conservés. Ce sont des livres de ce genre qui composaient la bibliothèque d'un M. Pâris, dont les Anglais ont fait imprimer le catalogue, et qu'on eut la maladresse de laisser sortir de France. Tel livre qui n'était encore évalué ici qu'à quelques écus s'est vendu 126 guinées à Londres.

« Observons aux brûleurs de livres et aux nouveaux iconoclastes, plus fougueux que les anciens, que certains ouvrages ont une grande valeur par leurs accessoires. Le missel de la chapelle de *Capet*, à Versailles, allait être livré pour faire des gargousses, lorsque la Bibliothèque nationale s'empara de ce livre, dont la matière, le travail, les vignettes et les lettres historiées sont des chefs-d'œuvre.

« D'ailleurs des miniatures même peu soignées, des culs-de-lampe mal dessinés, des reliures chargées de figures informes, ont servi souvent à éclaircir des faits historiques, en fixant les dates, en retraçant des instruments de musique,

des machines de guerre, des costumes dont on ne trouvait dans les écrits que des descriptions très-imparfaites.

« Je passe à des dilapidations d'un autre genre : les antiques, les médailles, les pierres gravées, les émaux de Petitot, les bijoux, les morceaux d'histoire naturelle d'un petit volume, ont été plus fréquemment la proie des fripons. Lorsqu'ils ont cru devoir colorer leurs vols, ils ont substitué des cailloux taillés, des pierres fausses aux véritables. Et comment n'auraient-ils pas eu la facilité de se jouer des scellés, lorsqu'on saura qu'à Paris même, il y a un mois, des agents de la municipalité apposaient des cachets sans caractère, des boutons et même des gros sous, en sorte que quiconque était muni d'un sou pouvait, à son gré, lever et réapposer les scellés ?

« Ainsi, par les spéculations de l'agiotage, les objets de sciences et d'arts, qui ne doivent pas même être mis en vente, ont été livrés fort au-dessous de leur valeur.

« Chez Breteuil, une pendule en malachite, la seule que l'on connaisse, a été vendue à vil prix.

« Les quatre fameuses tables de bois pétrifié de l'*Autrichienne*, où l'on admire la pureté des formes, le précieux fini des bronzes et la rareté de la matière, ont été vendues pour environ 8,000 livres, revendues pour 12,200 livres, enfin rétrocédées à la nation pour 15,000 livres ; c'est peut-être le demi-quart de leur valeur.

« De toutes parts le pillage et la destruction étaient à l'ordre du jour.

« A l'horloge du palais, on brisait les statues de la Prudence et de la Justice, par Germain Pilon, et l'on y laissait les armoiries.

« A Saint-Paul, on détruisait le monument élevé par Coysevox à Mansard.

« A Saint-Nicolas du Chardonnet, on brisait un calvaire magnifique, par Poultier, sur les dessins de Lebrun.

« A Saint-Louis de la Culture, on mutilait un monument qui a coûté plus de 200,000 livres, et que le chevalier Bernin regardait comme un des plus beaux morceaux de sculpture.

« A l'église Saint-Sulpice, fermée sur la motion de Vincent,

on mutilait les ouvrages de Bouchardon ; la méridienne faillit être détruite.

« A la Sorbonne, on coupait une belle copie de Champagne, représentant le cardinal de Richelieu, mais de manière à conserver une bande qui contenait la tête et les mains, c'est-à-dire les parties les plus essentielles à l'art.

« A Maisons, à Caumartin, à Brunoy, même destruction.

« A Marly, on a brisé ou enlevé l'Hippomène, l'Atalante, les figures de l'Océan et les excellentes copies de la Diane et de la Vénus de Médicis.

« A la ci-devant abbaye de Jouart, six ou huit colonnes de marbre noir ont été cassées.

« A Franciade (Saint-Denis), *où la massue nationale a justement frappé les tyrans jusque dans leurs tombeaux,* il fallait au moins épargner celui de Turenne, où l'on voit encore les coups de sabre.

« Si à Paris et dans les environs, malgré les décrets et les instructions des représentants du peuple, malgré les réclamations du comité d'instruction publique et les soins de la commission des arts, de tels dégâts ont eu lieu, que devait-ce être dans les départements ?

« A Dijon, on a détruit des mausolées dont les figures principales avaient sept pieds de haut.

« A Saint-Mihiel, à Charleville, à Port-la-Montagne, à La Rochelle, on a détruit, là des manuscrits, des tableaux, ici des chefs-d'œuvre de Pujet et de Bouchardon.

A Nancy, dans l'espace de quelques heures, on a brisé et brûlé pour 100,000 écus de statues et de tableaux.

« Mais sur la frontière, et surtout dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais, les dégâts sont tels que, pour les peindre, l'expression manque.

« A Sédan, on est parvenu toutefois à conserver un tour en quelques morceaux d'ivoire et d'ébène, qu'un *maître de forges* voulait se faire livrer, sous prétexte de service national.

« Des colonnes de porphyre, dont chacune vaut peut-être 50,000 livres, quatre colonnes magnifiques de verre antique d'un tombeau qui était dans l'église d'Émile, ont été arrachées à la destruction.

« Un très-beau vase de Benvenuto Cellini, que le comité de surveillance de la section du Contrat-Social voulait livrer à la fonte, est conservé.

« A Auteuil, on a sauvé des bas-reliefs sur l'antique qu'on voulait faire démolir.

« A Anet, au milieu d'une pièce d'eau, était un cerf en bronze d'un beau jet. On voulait le détruire, *sous prétexte que la chasse est un droit féodal.* On est parvenu à le conserver, *en prouvant que les cerfs de bronze n'étaient pas compris dans la loi.*

« A Pont-à-Mousson, un grand tableau, que des connaisseurs avaient proposé de couvrir d'or pour qu'on le leur cédât, avait été vendu au prix de 48 livres. On l'a fait rentre dans le mobilier national.

« A Mousseaux, on avait mis le scellé sur des serres chaudes; si l'on n'était parvenu à le faire lever promptement toutes les plantes étaient perdues.

« A Balabre, district du Blanc, département de l'Indre, cent vingt-quatre orangers, dont plusieurs ayant dix-huit pieds de haut, allaient être vendus de 6 à 18 livres pièce, y compris la caisse, sous prétexte que les républicains *ont besoin de pommes et non d'oranges.* Heureusement on est parvenu à suspendre la vente.

« Il faudrait un grand effort d'indulgence pour ne voir dans ces faits que de l'ignorance; mais si l'ignorance n'est pas toujours un crime, ses panégyristes devraient sentir qu'au moins elle est toujours un mal.....

« Parlait-on d'employer les cloches pour faire des canons, des hommes étrangers peut-être, ou payés par l'étranger, voulaient envoyer à la fonte les statues de bronze qui sont au dépôt des Petits-Augustins, les cercles du méridien, faits par Butterfield, pour les globes de Coronelli, et les médailles qui sont au cabinet de la Bibliothèque nationale; on a calculé que réunies elles pourraient former la moitié d'un petit canon.

« Parlait-on de la rareté du numéraire, les mêmes hommes voulaient envoyer à la Monnaie les deux célèbres boucliers votifs en argent de ce cabinet, tandis qu'à Commune-Affran-

chie (Lyon) Chassenot jetait au creuset huit cents médailles antiques en or.

« S'agissait-il d'extraire le salpêtre, on démolissait, dit-on, des antiques à Arles.

« Les beaux monuments qui sont près de Saint-Remy ont failli subir le même sort.

« Vous proscrivîtes avec raison les objets qui rappelaient l'esclavage des peuples ; alors on voulait détruire les travaux d'une femme peintre, parce qu'on l'a dite émigrée ;

« Détruire chez notre collègue Bouquier des tableaux de Carrache, parce qu'ils représentent des objets de culte ;

« Détruire ceux de Le Sueur, parce qu'on y voit des chartreux, et anéantir enfin ces chefs-d'œuvre que l'envie avait déjà mutilés dans le siècle dernier ;

« A Praslin, district de Melun, les statues des dieux du paganisme ont été brisées comme monuments féodaux.

« A Écouen, deux bas-reliefs représentaient des femmes ailées, soutenant les armes de Montmorency. L'écusson pouvait se gratter, sans endommager les figures. On proposait d'y graver des emblèmes républicains en creux, comme l'étaient les hiéroglyphes égyptiens. Tout le contraire a été fait : on a brisé les têtes des femmes et conservé les armes de Montmorency. L'on vient encore d'y briser une belle statue de marbre blanc ; les débris sont dans la cour.

« On a fait plus, des hommes armés de bâtons et précédés de la terreur, sont allés chez les citoyens, chez les marchands d'estampes. Une reliure, une vignette ont servi de prétexte pour voler et détruire les livres, les cartes géographiques, les gravures, les tableaux.

« On a même déchiré l'estampe qui retraçait le supplice de Charles I[er], parce qu'il y avait un écusson. *Eh! plût à Dieu que, d'après la réalité, la gravure pût nous retracer ainsi toutes les têtes des rois, au risque de voir à côté un blason ridicule !*

« Sans doute il faut que tout parle aux yeux le langage républicain ; mais on calomnierait la liberté en supposant que son triomphe dépend de la conservation ou de la destruction d'une figure où le despotisme a laissé quelque empreinte ; et

lorsque des monuments offrent une grande beauté de travail, leur conservation, ordonnée par la loi du 3 frimaire, peut simultanément alimenter le génie et renforcer la haine des tyrans, en les condamnant par cette conservation même à une espèce de pilori perpétuel : *tel est le mausolée de Richelieu*, l'un des chefs-d'œuvre de Girardon.

« La frénésie des barbares fut telle qu'on proposa d'arracher toutes les couvertures des livres armoriés, toutes les dédicaces et les priviléges d'imprimer, c'est-à-dire de détruire tout.

« Soyez sûrs que ce fanatisme d'un nouveau genre est très-fort du goût des Anglais. Ils paieraient fort cher toutes vos belles éditions, *ad usum Delphini*, et ne pouvant les avoir, ils paieraient volontiers pour les faire brûler.

« Ce sont eux, peut-être, qui possèdent les Mémoires et les plans manuscrits volés aux dépôts de la guerre et de la marine.

« C'est en Angleterre, dit-on, que sont passées les magnifiques galeries de la Borde et d'Égalité. Celle de Choiseul-Gouffier allait vous échapper, au moment où le patriotisme y mit l'embargo à Marseille, et l'on vient encore de recouvrer chez un banquier trois tableaux, dont deux de Claude le Lorrain et un de Van Dick, qui étaient achetés pour l'Angleterre.

« Permettez-moi de vous présenter ici une série de faits dont le rapprochement est un trait de lumière.

« Manuel proposait de détruire la porte Saint-Denis, ce qui causa pendant huit jours une insomnie à tous les gens de goût et à tous ceux qui chérissent les arts.

« Chaumette, qui faisait arracher des arbres sous prétexte de planter des pommes de terre, avait fait prendre un arrêté pour tuer les animaux rares que les citoyens ne se lassent point d'aller voir au Muséum d'histoire naturelle.

« Hébert insultait à la majesté nationale en avilissant la langue de la liberté.

« Chabot disait qu'il n'aimait pas les *savants;* lui et ses complices avaient rendu ce mot synonyme à celui d'*aristocrate*.

« Lacroix voulait qu'un soldat pût aspirer à tous les grades sans savoir lire.

« Tandis que les brigands de la Vendée détruisaient les monuments à Parthenay, Angers, Saumur et Chinon, Henriot voulait renouveler ici les exploits d'Omar dans Alexandrie. Il proposait de brûler la bibliothèque nationale, et l'on répétait sa motion à Marseille.

« Dumas disait qu'il fallait guillotiner tous les hommes d'esprit.

« Chez Robespierre, on disait qu'il n'en fallait plus qu'un. Il voulait d'ailleurs, comme l'on sait, ravir aux pères qui ont reçu leur mission de la nature, le droit sacré d'élever leurs enfants. Ce qui, dans Lepelletier, n'était qu'une erreur, était un crime dans Robespierre. Sous prétexte de nous rendre Spartiates, il voulait faire de nous des ilotes, et préparer le régime militaire qui n'est autre que celui de la tyrannie.

« Pour consommer le projet de tarir toutes les sources des lumières, il fallait paralyser ou anéantir les hommes de génie, dont l'existence est d'ailleurs si souvent tourmentée par ceux qui les outragent pour se dispenser de les admirer ; il fallait leur refuser indistinctement des certificats de civisme, crier dans les sections : *Défiez-vous de cet homme, car il a fait un livre;* les chasser des places qu'ils occupaient, flatter l'orgueil et l'ignorance, en lui persuadant que le patriotisme, qui est indispensable partout, suffit à tout ; et, sous le prétexte même de faire triompher les principes, compromettre la fortune, l'honneur et la vie des citoyens, en les confiant à des mains inhabiles. C'est à quoi l'aristocratie déguisée avait complétement réussi.

« Sans doute il est des gens de lettres qui, après avoir, dans l'ancien régime, sacrifié au faux goût, à la lubricité, à la flatterie, ont continué ce rôle avilissant. Il en est même qui, après avoir fait faire un pas à l'esprit humain, ont rétrogradé et *se sont prostitués au royalisme, c'est-à-dire à tous les crimes.* Et dans quelle classe n'a-t-on pas vu des scélérats et des hommes estimables ? Une république ne doit connaître que des citoyens, et, quels qu'ils soient, la loi doit frapper ceux qui sont coupables et protéger tous ceux qui sont purs.

« Pourquoi d'ailleurs confondre avec les ennemis de la patrie des hommes qui, sans être doués d'une grande énergie révolutionnaire, chérissent la liberté, mais que le goût et l'habitude de la retraite éloignent des orages? Ne les mettez pas au timon des affaires; mais donnez à celui-là ses livres, à celui-ci ses machines et son laboratoire, à cet autre un télescope et les astres, et la patrie recueillera les fruits inappréciables de leur génie.

« Le système de persécution contre les hommes à talent était organisé. On a mis en arrestation Desault, un des premiers chirurgiens de l'Europe, qui est à la tête du plus grand hospice de malades à Paris, et le seul presque qui forme des élèves pour nos armées; votre comité de sûreté générale s'est empressé de l'élargir.

« Pendant neuf mois on a fait gémir dans une prison le célèbre traducteur d'Homère, Bitaubé, fils de réfugié, que l'amour de la liberté a ramené depuis longtemps dans la patrie de ses pères, et que le tyran de la Prusse prive de ses revenus, parce qu'il est patriote. Thillaye, Cousin, La Harpe, Vandermonde, Ginguené, Lachabaussière, Lamétherie, François Neufchâteau, Boncerf, Oberlin, Volney, Laroche, Sage, Beffroy, Vigée et beaucoup d'autres ont éprouvé le même sort.

« Mauduit, Latourette et Chamfort ont péri victimes de cette inquisition.

« Citoyens, dût-on contester l'authenticité ou atténuer l'importance de quelques-uns des faits que j'ai mentionnés, outre que cette énumération est très-incomplète, il en resterait assez pour porter à l'évidence le fléau de l'ignorance et les crimes de l'*aristocratie.* »

LETTRES

SUR LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.

LETTRES

SUR LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.

LETTRE Ire.

Vous désirez, mon cher ami, que je vous fasse part de mes *impressions* sur le théâtre et sur le roman contemporains. Avez-vous bien réfléchi sur l'embarras où vous alliez me mettre? Vous êtes-vous demandé si dans ces jours de chemins de fer et de machines à vapeur, où la vapeur soumet la littérature elle-même à cette loi de vélocité qui produit dix volumes dans un espace de temps où nos bons aïeux se fussent réjouis d'avoir pu

composer dix pages, des œuvres aussi vite improvisées étaient toujours suffisamment élaborées? Et si vous vous êtes répondu que dans de telles conditions la louange sous la plume du critique était souvent chose impossible, comment n'avez-vous pas reculé devant le péril où j'allais me trouver d'offenser, sans le vouloir, l'amour-propre de certains mortels irritables entre tous les mortels, *genus irritabile vatum?*

Mais je vous comprends, mon ami; vous avez pensé que dans un moment où les doctrines les plus salutaires en politique, en morale, en littérature subissaient une éclipse fâcheuse, il était bon, il était utile qu'une protestation, si peu éloquente qu'elle fût, s'élevât de temps en temps du milieu de la foule, ne fût-ce que pour empêcher l'erreur de prescrire. Et vous avez présumé qu'à défaut de talent le courage ne me manquerait pas pour m'associer, moi chétif, à vos nobles efforts. Je ne puis mieux vous remercier de votre bonne opinion qu'en répondant à votre appel par quelques considérations courtes et générales sur l'état actuel d'une certaine portion de la littérature française.

On ne sait malheureusement que trop à quel point tous les rangs de la société ont été imprégnés des doctrines les plus impies et les plus antisociales dans tous les climats de l'Europe. En Prusse, en Allemagne, en Suisse, règne en ce moment une agitation profonde, résultat de la propagation de

systèmes philosophiques et religieux qui ne renferment évidemment que des principes de désordre et de mort. De coupables espérances osent s'exprimer hautement, et il ne faut pas s'en étonner : toujours l'invasion de l'impiété dans le domaine de la philosophie et de la littérature a été le signal des catastrophes qui, dans tous les temps, ont bouleversé la société.

On nous objectera peut-être qu'en France les opinions anarchiques ne sont ni aussi téméraires, ni aussi avancées. D'abord il existe déjà chez nous un nombre assez considérable de jeunes imaginations qui sont fortement persuadées de l'évidence de ce principe que la propriété est un vol. Nous répondrons encore par un autre fait : ce mot horrible dans lequel le philosophisme du XVIII[e] siècle avait concentré toute l'essence de sa rage contre la religion du Christ, ce mot horrible a été relevé de la fange sanglante où il était tombé; il a été imprimé en lettres capitales comme devise du nouvel étendard adopté par des factions contemporaines, dans des pages qui ont obtenu une grande publicité vénale, et qui ont été mises sous nos yeux troublés par la surprise. En relisant cet effroyable cri de guerre dans un livre actuel, nous nous sommes rappelé que des procureurs généraux, que des préfets avaient rédigé des circulaires ayant pour but d'apporter quelques tardives entraves à la publication des doctrines subversives de tout ordre social,

aussi bien que des mœurs; nous nous sommes dit que récemment M. le garde des sceaux avait écrit dans les mêmes vues à tous les chefs de parquet, et nous nous sommes demandé, en voyant que le livre dont nous parlons circulait impunément, de quelle nature il fallait donc que fût un livre pour mériter la flétrissure juridique.

On se tromperait si l'on pensait que les systèmes qui se répandent comme un véritable fléau dans le monde entier empruntent uniquement le secours de livres abstraits, écrits sous une forme didactique et propre à rebuter par l'ennui le plus grand nombre des lecteurs. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi! Mais non : pour que le mal puisse inoculer partout son venin, il n'est aucune forme de publication qui ne lui serve de véhicule : on l'a délayé en prose dans les journaux quotidiens; on l'a inauguré dans tout l'éclat et toute la pompe des théâtres; on a rendu sa séduction plus subtile et plus dangereuse dans des romans; enfin, on l'a condensé et poétisé dans des chansons devenues populaires; car, chose effrayante! et qui montre à nu toute la dégradation de notre pauvre nature humaine, comme le mort de la ballade, le mal va vite, il chevauche, il court, il vole, rien ne l'arrête : les monts et les abîmes, les fleuves et les mers, il franchit tous les obstacles. Et quand vous voulez l'atteindre, au moment où vous croyez le saisir et vous en rendre maître, vous l'entendez

qui pousse un ricanement lugubre comme un spectre de l'enfer : c'est qu'il a terminé son œuvre funèbre, c'est qu'il ne laisse après lui que la désolation, l'épouvante et la ruine; c'est qu'au moment où vous faites un appel à l'énergie des croyances, aux dévouements des martyres, vous assistez à l'agonie subite d'une génération qui s'éteint dans les convulsions d'une catastrophe immense.

Que l'on ne croie pas qu'en parlant ainsi nous cherchions à prévoir ce qui arrivera demain : laissons à Dieu le secret de sa prescience. Nous n'avons fait que l'histoire lamentable du passé, et nous prions que cette histoire reste fermée pour jamais à la dernière page où nous nous sommes arrêtés. La miséricorde éternelle est toute-puissante, et nous croyons qu'aidée par le concours des volontés humaines, elle peut ramener la société dans des voies meilleures sans bouleversements nouveaux et sans effusion de sang.

Ce que nous croyons aussi trop vrai malheureusement, c'est que nous sommes encore loin, bien loin d'obtenir ce concours des volontés. Depuis si longtemps que l'on a *travaillé* l'esprit de la nation française dans l'intérêt de la politique et dans l'intérêt des passions, elle s'est vue menée au delà du but où ceux qui la poussaient auraient voulu sans doute se reposer. Comment avaient-ils oublié que quiconque sème des vents moissonnera des tempêtes? Ils ont semé la corruption, que pouvaient-

ils moissonner? l'immoralité et l'irréligion avec tous les malheurs qui les accompagnent. Pour connaître l'état moral de la société, jetons un coup d'œil rapide sur ses théâtres et ses romans que l'on regarde avec raison comme en étant l'expression la plus juste et la plus intime.

En effet, les livres de science et de philosophie, renfermant les résultats propres de l'observation et de la méditation de leurs auteurs, peuvent bien imprimer dans certaines circonstances une impulsion différente ou nouvelle aux sociétés; mais les théâtres et les romans, ayant la prétention de reproduire leur physionomie actuelle et vivante, c'est là qu'il faut l'étudier et l'interroger.

Ces romans et ces drames qui sont comme le miroir où se peint la société réagissent à leur tour sur elle, et enveniment, par l'exagération des caractères, par la séduction de la phraséologie, par l'enthousiasme des passions, le mal qu'ils devaient, ce semble, se borner à exprimer plus ou moins fidèlement. La raison en est facile à voir : les auteurs de ces sortes de productions se proposant de captiver l'attention des lecteurs ou des spectateurs ont usé de tous les moyens qu'ils ont jugés propres à cette fin. A un peuple affadi et blasé par tant de révolutions, et qui avait assisté à tant de grands événements, il fallait des émotions fortes. Pour les lui procurer que n'a-t-on pas fait? On a d'abord renversé outrageusement les anciennes

théories de l'art; puis le crime, l'adultère, le viol, l'assassinat, le brigandage, tout a été bon, tout a été licite. La loi, la grande loi littéraire est devenue celle-ci : Intéresser, émouvoir, tenir le spectateur en haleine depuis le commencement jusqu'à la fin par une suite d'intrigues bizarres, d'étranges complications, de péripéties inimaginables, et, cela fait, tout a été dit : la fin a justifié les moyens.

Après les journées de 1830, on vit sur nos théâtres ce qui ne s'était vu que dans les temps d'anarchie sanglante qui ont pesé sur la France, la profanation des choses saintes. On vit sur la scène des costumes de prêtres et de religieux parodiant d'une manière sacrilége nos cérémonies les plus augustes, et nous avons la douleur de dire que ce scandale n'est pas encore aboli. On représente de notre temps plusieurs pièces, telles que *la Juive*, *les Huguenots*, etc., où les paroles et les chants de l'Église font partie de rôles joués par des hommes qui se sont volontairement séparés d'elle, et de qui elle avait droit d'attendre au moins l'hommage du silence.

Il est une autre sorte de scandale contre lequel nous ne saurions encore trop protester au nom de la dignité humaine et de la dignité nationale; nous voulons parler de cet abus qui consiste à forcer la mort elle-même de figurer dans nos divertissements, en y apportant ses cadavres et ses cercueils. Que dis-je? quand un désastre presque sans exem

ple jetait dans la plus terrible douleur des centaines de familles à Monville et à Malaunay, croirait-on que la spéculation a voulu s'emparer de ce désastre, et intéresser les regards du public payant par la reproduction scénique des terreurs de cette journée funèbre ?... Hâtons-nous d'ajouter que cette fois l'indignation publique a fait rentrer dans l'ombre une cupidité par trop audacieuse.

Qu'est-il arrivé de ce débordement de tant de scandales ? c'est que les vices et les crimes que le théâtre se donnait la mission de combattre, se sont, au contraire, multipliés et aggravés dans une proportion qui fait trembler. L'exaltation des passions sensuelles et sanguinaires s'est accrue dans certaines classes de la société, et la statistique, précise comme des chiffres, impitoyable comme un arrêt, peut révéler ce que nous réserve l'avenir. On ne saurait douter des causes de la rapide extension du mal ; en parcourant les feuilles de chaque jour, on est consterné du nombre incalculable des suicides, des adultères, des crimes tragiques, des délits de toute espèce qu'elles jettent en pâture à la curiosité des abonnés, sans parler des débauches et des orgies qui contraignent les nuits à se parer d'éblouissantes clartés. Les registres des tribunaux et des cours d'assises sont pleins des aveux des accusés qui, pour la plupart, ont puisé la première idée du crime qui les a conduits devant leurs juges, dans un roman ou dans un drame. Les débats des

tribunaux, disait récemment un critique, nous apprennent tous les jours ce que les cours d'assises doivent aux représentations scéniques ou à des lectures romanesques. Courvoisier, en Angleterre, confesse qu'il a conçu la résolution de tuer le vieillard qui fut son maître, en voyant égorger un homme dans le drame qui se joua devant lui. Il s'y prendra de la même façon que le meurtrier en peinture. La fiction engendre la réalité, et le forfait du lendemain n'est qu'une sanglante réminiscence de la veille. Qu'on ne vienne pas nous dire que c'est là un fait isolé qui ne tire point à conséquence, et qui atteste seulement la perversité de quelques âmes. Il n'en est rien. Les aveux se répètent trop souvent pour qu'ils soient trompeurs. Chez nous une femme et une jeune fille de seize ans emploient la violence pour arracher à un vieillard une signature qui les mettra en possession de soixante mille francs. Qui en a la première pensée? Une enfant de seize ans. Qui la lui inspire? le *Solitaire*, roman anglais, dans lequel un personnage exécute la même tentative. — Demandez à ces grands coupables qui épouvantent la société par l'assassinat, par l'empoisonnement, par le viol et l'incendie, quelles étaient leurs lectures les plus habituelles. Ils ne manquent jamais de répondre, ou bien les dépositions témoignent qu'ils se nourrissaient de ces productions déplorables où les lois divines et humaines sont foulées aux pieds, et où

l'auteur a mis tout son talent à concevoir quelque héros phénoménal plus grand que nature par ses crimes. On répandra sur lui toutes les couleurs de la poésie ; on l'environnera de l'intérêt public, on prônera la *sublimité de son énergie*, comme si l'on était un homme extraordinaire pour avoir réalisé ce qu'il y a de plus ordinaire dans la nature humaine, alors qu'elle est abandonnée à la pente de ses misères. Si ces exemples n'étaient pas suffisants, la jeune femme sur laquelle se sont fixés un moment les regards de la France (madame Laffarge) n'étudiait-elle pas la vertu dans les romans galvaniques de George Sand? *Jacques* et *Lélia* lui ont appris que le mariage est un joug odieux. Trenmor, l'héroïque Trenmor lui a montré comment le vol devenait, en changeant de nom, *une aumône que l'on impose à la richesse.* Nous avons vu ce qui est sorti de cet enseignement. Enfin, un misérable qui, après avoir immolé sa maîtresse, l'avait ensuite coupée par morceaux, n'écrivait-il pas, il y a quelques années, à un procureur du roi, de lui envoyer dans sa prison les drames de MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas? Que ces écrivains n'aient pas voulu les résultats enfantés par leurs drames, nous le savons bien. —

Comme il importe de bien faire connaître la gravité du désordre qui s'est introduit dans la littérature, que l'on nous permette de citer une revue que personne ne suspectera de partialité contre l'ordre

de choses établi par la révolution de juillet.

Autant, disait la *Revue des deux mondes*, en parlant de nos dramaturges et de nos romanciers, les anciens recherchaient le beau en toutes choses, autant cette école recherche le monstrueux; elle nous traite en convives blasés dont le goût ne se réveille qu'aux ardeurs de l'alcool et au feu des épices. Les émotions violentes, les passions échevelées, les sentiments impossibles, les imprécations, les blasphèmes, entrent pour beaucoup dans l'art d'écrire tel qu'on le comprend aujourd'hui. La révolte contre la société anime les conceptions les plus applaudies. Le roman prend un caractère de protestation de plus en plus impérieux et universel; il proteste contre le mariage; il proteste contre la famille, il proteste contre la propriété, il ne lui reste plus qu'à protester contre lui-même. Partout se retrouve la prétention de rendre la civilisation responsable des fautes de l'individu et d'abolir le devoir personnel pour mettre tout à la charge du devoir social. Les romanciers appellent cela poser des problèmes au siècle. Problème singulier que celui d'organiser un monde où les passions seraient sans frein et les fantaisies sans contrainte! La société actuelle a le tort impardonnable de ne pas laisser aux instincts sensuels une entière liberté ; aussi, se montre-t-on inflexible à l'égard d'un régime entaché de tant de rigorisme et d'intolérance. — Le roman ne s'en est pas tenu là;

de l'élégie il est passé au drame. Désormais ce n'est plus sur la compassion qu'il s'appuie, mais sur l'horreur. Au lieu de parcourir les replis du cœur pour vérifier combien il renferme de sentiments dépravés et d'idées malsaines, le roman s'égare à la découverte des bouges les plus infects et des existences les plus immondes; il se propose de prouver, par la description des mauvais lieux et l'usage d'un cynique idiome, jusqu'à quel degré d'avilissement l'homme peut descendre, et de quel ignoble limon il est pétri. Il n'est sorte de corruption souterraine et d'obscénité mystérieuse dont il ne se fasse l'écho. Les régions où l'on parle la langue du bagne n'ont plus de secret pour lui; il s'est chargé de diminuer la distance qui sépare le monde criminel du monde élégant. C'est presque un cours d'éducation à l'usage des lecteurs de livres frivoles; ils peuvent y apprendre l'art compliqué des effractions et des escalades. Les grands scélérats ont le droit d'être fiers de cette fortune qui leur arrive. Une tribune leur est ouverte, un auditoire de belles dames leur est acquis! La vogue est à eux, ils semblent l'avoir fixée et ils en abusent; ils ont des romanciers, ils auront des poëtes. Bientôt il ne leur manquera plus qu'une Iliade où éclatent toutes les beautés de l'argot. — Voilà où nous en sommes, grâce aux écarts du roman. —

Est-ce à dire que nous condamnions en masse

tous les romans et tous les drames? Non; nous reconnaissons volontiers que tout n'est pas absolument à blâmer dans cette immense collection de drames et de romans nouveaux. Il en est que l'Église elle-même peut couvrir au moins de sa tolérance, et auxquels on pourrait appliquer ce jugement que le censeur des théâtres portait, en 1762, des *Moissonneurs*, de Favart, sujet que le poëte avait tiré du livre de Ruth : « Si l'on n'avait « représenté sur nos théâtres que des pièces de ce « genre, il ne se serait jamais élevé de question « sur le danger des spectacles, et les moralistes « les plus sévères auraient mis autant de zèle à « recommander de les fréquenter qu'ils ont dé- « clamé avec chaleur pour détourner le public « d'y assister. » La *Pénélope*, de l'abbé Genest, avait mérité que Bossuet en portât un jugement aussi favorable : « Je ne balancerais pas d'approu- « ver le spectacle, disait ce grand évêque, si l'on « représentait toujours des pièces aussi épurées. » D'autres ont analysé nos romans principaux avec une fermeté de critique et une hauteur de vues qui ne laissent rien à désirer. Il existe d'ailleurs des publications périodiques dont le but est de désigner, parmi les écrits qui s'impriment journellement, ceux qu'un homme du monde peut laisser entre les mains de ses enfants, de sa sœur, de ses neveux, sans avoir à craindre le sort de ce bourgeois inconséquent qui, dans le cours de

l'hiver dernier, acceptant l'invitation pour une soirée d'une demoiselle une telle, qu'il ne connaissait pas (la lettre d'invitation portait que l'on danserait), s'empressait d'y conduire sa femme et ses filles, puis s'empressait encore davantage de déguerpir, honteux et confus d'avoir présenté sa famille dans des salons où un honnête homme eût rougi de s'être montré. Étrange méprise qui révélait à la fois deux plaies bien profondes de notre société !

Certes, pour l'homme qui n'est pas solidement affermi dans sa foi chrétienne, il y a quelque chose de douloureux et de mortel dans le spectacle auquel nous assistons. Point de principes, point de doctrines, point de croyances qui surnagent d'une manière tant soit peu stable dans ce flux et ce reflux perpétuel et violent des faits et des idées. La gloire elle-même a perdu son prestige, depuis qu'on ne croit plus qu'à la puissance de l'or. Cherchez parmi tous les noms que le vent de la faveur populaire a portés sur le pinacle, et voyez s'il en est qui aient conservé longtemps leur éclat, et qui n'aient pas, au contraire, été flétris par l'insulte presque aussitôt qu'exaltés par le triomphe. La littérature, la philosophie, la politique, la morale, les intérêts sociaux n'ont plus de base, sont le jouet de tous les souffles qui courent sur l'horizon, dès l'instant que le souffle créateur qui vient d'en haut ne les vivifie plus. De quelles transformations instantanées et radicales n'avons-nous

pas été témoins dans les personnes comme dans les choses? Qu'est-ce qui nous apparaît aujourd'hui comme il nous apparaissait hier? Un jour, un seul jour s'écoule, et une nation voit s'opérer en elle une révolution profonde qui change tout, terre et cieux. O mon ami, quelle leçon vivante et victorieuse pour qui sait prêter l'oreille à la voix éternelle qui sort de tout ce que rencontrent nos regards! En quel temps aurions-nous pu mieux sentir qu'un monde où tout brille, mais où tout fuit comme l'éclair, où la même forme ne peut subsister deux soleils, où les figures des personnages et les scènes qu'elles représentent passent et repassent avec une incessante mobilité, sans plus laisser de traces que les ombres chinoises dont s'effraient et s'amusent les tout petits enfants; qu'un monde ainsi fait n'est point notre demeure définitive, et que par-delà les siècles, plus haut que l'humanité, il faut chercher le mot de la grande énigme qui tourmente vainement tant d'intelligences séparées pour leur malheur de ce Principe éternel par lequel tout s'explique et se résume dans une merveilleuse unité?

LETTRE II.

On entend quelquefois demander si la société, telle que la politique et la littérature l'ont faite, s'est améliorée depuis cinquante ans, ainsi que l'affirment les partisans intrépides du progrès quand même, ou bien si elle a dégénéré, comme le soutiennent quelques vieillards, qui affirment que leur jugement est pur de toute partialité, libre de tout intérêt. Il est bien entendu que nous faisons ici abstraction complète de l'esprit de parti, et que

nous n'avons répété cette question, qu'en supposant que nos lecteurs la prendraient comme nous dans son sens exclusivement moral... Pour résoudre le problème, il nous semble qu'il suffit d'une chose : de savoir quels sont les livres que l'on met en circulation, qui vont du palais à la chaumière, du premier étage à la mansarde, de l'hôtel splendide à l'estaminet enfumé. Car aujourd'hui que tout le monde lit, que c'est une honte véritable pour chacun, sinon un crime, de ne point connaître le roman qui a la vogue, le drame ou la trilogie qui fait fureur, le meilleur indice des tendances générales qui se manifestent dans la société, est certainement l'esprit du roman ou du drame qui se joue avec applaudissement, ou se passe de main en main avec la promptitude et l'universalité de l'éclair qui paraît à l'orient et brille en occident.

Le roman ! livre universel en effet, qui se prête à tous les genres, adopte toutes les idées et toutes les fantaisies, revêt toutes les formes, depuis celle de la feuille volante, où il sert de hauteur d'appui à tout le reste, jusqu'à celle du pesant, mais illustré in-8°, ou du coquet et léger in-32. Livre-protée qui se transforme selon les temps, et s'accommode aux goûts des peuples : naïf et lascif avec Longus, chez les Grecs ; philosophiste avec Lucien et Apulée ; licencieux jusqu'à l'audace avec Pétrone chez les Latins dégradés ; religieux et rêveur, métaphysique et voluptueux chez les peuples primitifs de

l'Orient; éblouissant et merveilleux comme l'imagination des Arabes; galant, chevaleresque, libertin chez nos trouvères du moyen âge; sceptique avec Rabelais; satirique avec Scarron; fin et brillant avec mesdames de Tencin et La Fayette, politique avec Fénelon; mondain, mais profond et vrai avec Lesage; prétentieux avec Marivaux; obscène avec Diderot, Voltaire, Crébillon fils, Louvet, de Sade; sophistique et paradoxal avec J.-J. Rousseau; historique avec Walter Scott; descriptif avec Balzac; fataliste avec Victor Hugo, Alexandre Dumas, George Sand, Eugène Sue. Partout et toujours c'est lui qui, se riant de toutes ces œuvres savantes dont le lourd bagage de science ne réussit qu'à faire dresser devant les yeux du lecteur qu'ils font fuir le fantôme de l'ennui, pénètre partout, se glisse sous l'oreiller de la lingère, dans la loge du portier, sur le pupitre d'acajou de la grande dame, sur le marche-pied du conducteur d'omnibus. Le roman! c'est l'arme meurtrière qui, plus d'une fois, a exercé sur des nations entières une influence plus réelle, plus destructive que tous les livres philosophiques ensemble.

Des philosophes ont pu disserter sur le libre arbitre à perte de vue : mais leurs beaux raisonnements, de combien de personnes sont-ils lus? et parmi ceux qui les ont lus, combien y en a-t-il sur qui tout le résultat de sophismes ingénieux a été de les faire bâiller à se démettre les mâchoires,

et de les plonger dans un état magnétique qui ressemble, à s'y tromper, à un profond sommeil ?

Mais le roman ne perd pas son temps et ses peines à raisonner, il raconte. Il fait mieux que de chercher à convaincre, il décrit. En veut-il, par exemple, au mariage, chose, à son avis, mauvaise et surannée ? vite, il met en scène ses pantins, dont il tient les fils : un mari débonnaire qui aura tous les ridicules, une pauvre femme victime de sa bonté, de sa générosité, qui ne peut faire autrement que de se consoler en favorisant un amant, accompagné peut-être de plusieurs autres ; et si le mari est assez mal appris pour se plaindre, quelqu'un de ces aimables vengeurs de la beauté opprimée l'appellera en duel et l'enverra se plaindre en l'autre monde ; le tout assaisonné de tirades éloquentes contre la férocité des maris, contre la tyrannie des usages, contre l'absurdité de la morale, contre l'organisation de la société qu'il faut se hâter de jeter bas, pour la refaire d'après un prototype merveilleux, que ces messieurs vous esquissent avec une aisance charmante, comme s'ils n'avaient fait autre chose, toute leur vie, que bâtir et rebâtir des sociétés toutes brillantes de richesses, de joie et de bonheur. Si vous demandez ce que devient au milieu de tout cela Dieu et la religion, ils vous répondront qu'ils ne s'en inquiètent guère, et qu'ils peuvent fort bien s'en passer. Sganarelle mettait le cœur à la place du foie ; eux, ils ont mis la

fatalité à la place de la Providence, et ils tireront bon parti de la fatalité, à ce qu'il paraît.

Voyez, en effet, les échantillons qu'ils nous en donnent : vous trouviez peut-être la société assez imparfaite sans avoir besoin d'exagérer encore ses défauts et ses vices. Eh bien ! ils rassembleront tous les crimes et toutes les laideurs qu'une imagination malade peut concevoir, et ils en feront des êtres sans nom, des êtres heureusement impossibles, froidement raisonneurs dans leur perversité, passionnés avec logique, méthodiquement assassins, faussaires, incestueux ! Ah ! voilà le crime capital et presque irrémissible du talent se faisant un jeu d'anéantir dans les cœurs le sentiment moral, de l'intelligence tuant les intelligences ! Dans d'autres temps les romanciers embellissaient leurs personnages ; s'il y avait de l'exagération dans les caractères qu'ils enfantaient, c'était l'exagération de la grandeur et de la vertu ; le personnage vicieux restait à côté sur un plan inférieur, pour servir d'ombre au tableau, et presque jamais il ne manquait d'être puni au dénouement. Au moins ainsi, ces fantaisies étaient moins dangereuses. Le lecteur, en se comparant aux personnages qu'il voyait peints en beau, sentait bien qu'il perdait à la comparaison ; mais s'il était humilié, il n'y trouvait aucune raison pour descendre encore au-dessous de lui-même, tandis qu'au contraire une noble émulation secrète pouvait l'exciter à se rapprocher des grandeurs

fictives et des vertus idéales dont il avait ressenti l'heureuse influence. Mais dans nos romans en vogue, le lecteur, familiarisé avec ces caractères vils et odieux de tout point, qui sont presque toujours peints avec des dehors séduisants, avec une âme capable d'héroïsme, les admire, les aime, les suit par un sentier fleuri sur les bords du précipice d'infamie dans lequel ils se complaisent, et arrive à cette conclusion que, s'ils sont infâmes, s'ils sont horribles, ce n'est point après tout leur faute, mais la faute de la société; qu'ils sont, eux, au contraire, vraiment bien à plaindre. De l'admiration pour le criminel à la sympathie secrète, sinon avouée, pour le crime, la distance est courte. Nous le disons hautement : cela est bien coupable, cela est effrayant. Ceux qui assument sur leurs têtes la responsabilité de conceptions pareilles, ceux-là, s'ils savent ce qu'ils font, hélas ! ont bien du courage ! !

La première manifestation directe de cette littérature dont nous subissons aujourd'hui la déplorable influence, date du temps de la Restauration. Napoléon, comme on le sait, n'aimait ni les théories ni les œuvres qui s'écartaient du grand chemin et de la règle officielle. La Restauration, en nous apportant la liberté, ouvrit la carrière à toutes les idées d'émancipation politique et littéraire enfantées dans le loisir que la paix procurait à la jeune génération qui faisait alors ses premières armes. Les journaux s'emparèrent de l'opinion, et,

quelque respect que nous professions pour le *quatrième pouvoir* de notre régime constitutionnel, ainsi que l'on a nommé la presse quotidienne, nous ne craindrons pas de dire que la polémique incessante des partis, en créant pour les besoins de ses luttes journalières un style d'improvisation hâtive, a été l'une des premières causes de l'altération et de la dépravation du goût. Des journaux l'esprit d'opposition passa naturellement dans les drames et dans les livres, et ce n'est pas nous qui croirons avoir besoin de rappeler les petites intrigues de toute couleur et de tout format qui marquèrent la comédie de quinze ans. Nous ne voulons ici que réveiller quelques souvenirs afin de mieux faire apprécier l'état actuel de la littérature.

Dans cette lutte, en tête des hommes les plus remarquables par le talent et par la verve se plaça Victor Hugo. Non pas qu'il eût arboré une bannière hostile au pouvoir et à la société. Bien au contraire ; ses odes, qui sont restées au premier rang des œuvres du poëte, montrent quelle était sa tendance. Mais telle était la position qu'il s'était faite dans le camp littéraire qu'il se rapprochait chaque jour, presque sans le vouloir et sans le savoir, des tentes de l'ennemi. Chaque pas qu'il faisait, brisait une règle littéraire ; chaque drame devenait presque un acte de rébellion sociale, qui blessait encore plus les hommes consciencieux qu'il n'effarouchait le pouvoir. L'Académie fran-

çaise, qui faisait alors une rude guerre aux novateurs, voulut même s'opposer à la réception d'*Hernani ;* des doléances arrivèrent jusqu'à Charles X, qui répondit avec cette grâce spirituelle qu'on lui connaissait : *En fait d'art, je n'ai d'autre droit que ma place au parterre.*

C'était le beau temps du romantisme, d'autant plus beau que, s'il y avait beaucoup d'audace dans ses tentatives, il annonçait bien des merveilles pour l'avenir. Qui ne se souvient des promesses qu'il prodiguait, des espérances dont il enivrait le public? Ces espérances et ces promesses, que sont-elles devenues? Les partis se sont transformés, les luttes se sont éteintes ; est-ce désespoir d'atteindre les pompeux résultats que l'on attendait, ou bien serait-ce qu'en effet nous sommes assez heureux pour jouir de cette magnifique littérature, renouvelée de fond en comble, à laquelle les littératures des siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV ne se pourraient comparer? Mais nous sommes peut-être indiscrets de hasarder de telles questions. Il n'entre pas d'ailleurs dans notre plan de nous arrêter au mérite littéraire proprement dit, qui pourrait recommander les œuvres de nos chefs d'école, et nous nous contenterons de reconnaître sincèrement que plus d'un d'entre eux a dépensé à pleines mains des talents brillants et rares dont on ne saurait trop déplorer le gaspillage, quand on songe à ce qu'ils auraient pu pro-

duire, s'ils n'avaient pas dédaigné d'observer certaines lois dans lesquelles ils n'ont vu qu'un frein qui les importunait, mais qui ne sont jamais méconnues et outragées impunément. Avant de changer des lois anciennes comme le monde, il aurait fallu changer ce sentiment intérieur et indestructible qui vit au fond de notre âme, ou plutôt qui est notre âme même, et qui, dans tout pays et de tout temps, s'est conservé dans les mêmes traditions, s'est incarné dans les mêmes symboles.

Un autre motif nous détermine à négliger, du moins pour aujourd'hui, la question purement littéraire. C'est que les écrits auxquels nous faisons allusion ont été examinés à fond par des critiques qui n'ont presque laissé à leurs successeurs que la nécessité de répéter leurs décisions avec quelques variantes [1]. Et nous, peut-être, nous aurions moins que tout autre la présomption de vouloir mesurer la valeur plastique des ouvrages de ceux que de jeunes écrivains se sont habitués à révérer comme leurs maîtres. Nous nous bornerons, lorsque l'occasion s'en présentera, à émettre quelques observations, à faire quelques rapprochements qui montreront que les règles du goût et celles de la morale sont plus identiques qu'on ne pense.

Mais il est un autre point de vue que nous regardons comme un droit et comme un devoir d'exami-

[1] MM. Gustave Planche, Saint-Marc Girardin, de Salvandy, Charles Magnin, etc.

ner dans ces écrits, parce que ce droit et ce devoir sont imposés à tous : c'est le point de vue de la morale publique. Chacun peut désirer de savoir si le drame qui se joue, si le roman qui se vend et se loue n'empoisonnera pas l'innocence de ses enfants, ne troublera pas les rapports de toute nature établis autour de lui et consacrés par la religion et par la société. En un mot, nous voulons nous assurer à notre tour si, dans les écrits les plus remarquables qui ont paru, la révolte littéraire ne couvrait pas une révolte bien autrement dangereuse dans le domaine de la morale. Laissant de côté l'ordre des temps, parce que cet ordre ne fait rien à notre objet, nous évoquerons tour à tour *Ruy-Blas*, les *Burgraves*, le *Roi s'amuse*, etc. ; car ce sont surtout ces pièces qui ont frayé la voie fatale ; le reste n'a fait que suivre.

Le fond de Ruy-Blas, c'est un laquais qui se prend de passion pour une reine. On retrouve tout d'abord dans cette première donnée cet abus du contraste et de l'antithèse qui se montre perpétuellement dans certaine école et sur lequel on comptait pour étonner, frapper, éblouir. Mais il eût fallu reconnaître des limites, et toutes limites avaient été supprimées ; l'abus, par son excès même, a manqué son effet. Continuons, et voyons quels ont été les fruits de cette liberté illimitée.

Ruy-Blas est donc un laquais ; emphatique dans la simplicité de son langage, vaniteux dans le

cours de ses humiliations, il maudit sa livrée lorsqu'il sert, et, lorsque la fortune le favorise, il n'a pas même assez d'habileté pour se maintenir dans sa position et conserver sa puissance. Mauvais valet, seigneur sans âme, homme faux dans l'ensemble de son caractère, invraisemblable dans tout son rôle, voilà le personnage. Il a pour digne ami un seigneur, don César de Bazan, que ses désordres ont précipité dans les rangs de la plus vile populace de Madrid, et qui, sous le nom de Zafari, s'est fait voleur, bandit, hanteur de mauvais lieux. Matalobos, lui dit son cousin don Salluste,

..... Matalobos, ce voleur de Galice,
Qui désole Madrid malgré notre police,
Il est de vos amis !

DON CÉSAR.

Raisonnons, s'il vous plaît.
Sans lui j'irais tout nu, ce qui serait fort laid.
Me voyant sans habit, dans la rue, en décembre,
La chose le toucha. — Ce fat parfumé d'ambre
Le comte d'Albe, à qui l'autre mois fut volé
Son beau pourpoint de soie...

DON SALLUSTE.

Hé bien ?

DON CÉSAR.

C'est moi qui l'ai.
Matalobos me l'a donné.

Le brave homme! mais don Salluste lui-même, qu'est-il? Notez que c'est lui qui fait mouvoir toute l'intrigue du drame. Il a une vengeance à exercer contre la reine, et c'est lui qui se charge de la jeter aux pieds d'un vil laquais. C'est atroce, c'est odieux, n'est-ce pas? Mais ce point de départ une fois accepté, n'était-ce pas le devoir de l'auteur d'étendre quelques couleurs sur la nudité de cette lâcheté raffinée, pour atténuer le dégoût qu'elle inspire et sauver l'intérêt dramatique? Voici comment il fait connaître à Gudiel la cause du ressentiment implacable qu'il a voué à la jeune reine :

Ah! c'est un coup de foudre!... oui, mon règne est passé,
Gudiel! — Renvoyé, disgracié, chassé! —
Ah! tout perdre en un jour! — L'aventure est secrète
Encor, n'en parle pas. — Oui, pour une amourette,
— Chose, à mon âge, sotte et folle, j'en convien! —
Avec une suivante, une fille de rien!
Séduite, beau malheur! Parce que la donzelle
Est à la reine, et vient de Neubourg avec elle,
Que cette créature a pleuré contre moi,
Et traîné son enfant dans les chambres du roi;
Ordre de l'épouser. Je refuse. On m'exile!

Il veut donc se venger, mais il ne sait encore comment il s'y prendra, lorsque, caché derrière une tapisserie, il entend son laquais Ruy-Blas faire à don César, je veux dire à Zafari, la confidence de la passion qui le brûle. Cette révélation est pour lui une bonne fortune dont il s'empare, et voilà com-

ment il conçoit le projet d'avilir la majesté royale en la forçant de descendre au niveau d'un laquais. Le portrait que Ruy-Blas fait du roi à Zafari, en plaignant le sort de la reine, mérite aussi d'être cité.

. . . . . Écoute.
Je l'attends tous les jours au passage. Je suis
Comme un fou. Oh ! sa vie est un tissu d'ennuis,
A cette pauvre femme ! — Oui, chaque nuit j'y songe ! —
Vivre dans cette cour de haine et de mensonge,
Mariée à ce roi qui passe tout son temps
A chasser ! Imbécile ! — Un sot ! vieux à trente ans !
Moins qu'un homme ! à régner comme à vivre inhabile.
— Famille qui s'en va ! — Le père était débile
Au point qu'il ne pouvait tenir un parchemin.
— Oh ! si belle et si jeune, avoir donné sa main
A ce roi Charles-Deux ! Elle ! quelle misère !

Nous ne rechercherons point s'il y avait dans ces vers déchiquetés quelque velléité d'allusion aux goûts de chasse que l'on a reprochés au roi déchu, qui n'avait pourtant pas épargné au poëte les honneurs et les marques d'amitié. Nous sommes de ceux qui croient qu'un mauvais cœur et un grand talent sont choses incompatibles. Mais nous engageons nos lecteurs à comparer cette sortie de Ruy-Blas avec ces simples vers tirés de Bajazet.

L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance.
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

Don Salluste affuble Ruy-Bas de son manteau, le ceint de son épée et le présente à ses amis comme un de ses parents. Ainsi déguisé, il va sans dire que Ruy-Blas se trouve propre à tout faire : il gagne la confiance du roi qui lui confie un message pour la reine, et finalement il devient ministre. Alors la reine, cachée derrière une tapisserie..... Oh ! allez-vous me dire, encore une tapisserie : ce moyen devient fastidieux ; servez-nous-en d'un autre ! Je suis obligé de répondre qu'en analyste fidèle, je dis ce qui est dans la pièce. Il y a, en outre, une ou deux descentes de cheminée, des hommes noirs et masqués, des archers, des fioles pleines de poison, des cachettes, des coups d'épée, sans parler du reste.

Donc, la reine, cachée derrière une tapisserie, entend Ruy-Blas dans son monologue d'une colère superbe, où il déplore la décadence de l'Espagne, et elle croit ne pouvoir mieux faire que d'avoir de l'amour aussi. Or, Ruy-Blas devient en un tour de main duc, grand d'Espagne, décoré de la Toison d'Or, altesse; encore un peu, il deviendra roi. Mais point ! voici don Salluste qui se montre : « Me reconnais-tu ? Te souviens-tu de certain pa-« pier signé ? » (Il avait eu la précaution de lui faire signer une obligation de le servir en bon et loyal domestique.) « Tu m'appartiens..., ramasse « mon mouchoir..., fais-moi le plaisir de fermer « la fenêtre... » Eh bien ! Ruy-Blas se laisse

mettre ainsi le pied sur la tête par le marquis, il consent à tout, il donne fort débonnairement dans tous les panneaux que tend don Salluste, en vue de déshonorer la reine que lui, Ruy-Blas, respecte dans son naïf amour.

Le quatrième acte passe tout ce qu'on peut imaginer, et le style ne s'élève presque jamais au-dessus du ton de la farce. Pardieu, dit don César, qui vient de tomber par la cheminée,

Pardieu! monsieur Salluste est un grand sacripant!
Mon pourpoint m'a suivi dans mes malheurs. Il lutte!
Mais ma jambe a souffert diablement de ma chute.
. . . .
L'homme, mon cher ami, n'est que de la fumée
Noire, et qui sort du feu des passions. Voilà.
C'est bête comme tout, ce que je te dis là.
Et d'abord la fumée au ciel bleu ramenée,
Se comporte autrement dans une cheminée.
Elle monte gaîment et nous dégringolons.
L'homme n'est qu'un plomb vil.

Certainement Racine et Corneille n'avaient jamais écrit ainsi. Passons tout ce malencontreux quatrième acte et arrivons à la scène du dénouement.

La reine est venue au rendez-vous donné par un billet de Ruy-Blas; don Salluste, poursuivant ses projets de vengeance, interrompt l'entretien et menace la reine de répandre le lendemain cette aventure dans tout Madrid, si elle ne signe une lettre au roi qu'il lui présente. De plus, la reine

désespérée apprend que ce Ruy-Blas est le laquais de don Salluste, qui jouit avec un rire infernal de sa honte et de sa terreur. Ruy-Blas s'approche de lui par-derrière, saisit brusquement l'épée de son maître, et lui dit :

Je crois que vous venez d'insulter votre reine !

Mais, s'écrie don Salluste,

C'est un assassinat !

RUY-BLAS.

Crois-tu ?

DON SALLUSTE.

Sur ces murailles
Rien ! pas d'arme !... une épée au moins !

RUY-BLAS.

Marquis, tu railles !
Maître, est-ce que je suis un gentilhomme, moi ?
Un duel ! fi donc ! je suis un de tes gens, à toi,
Valetaille de rouge et de galons vêtue,
Un maraud qu'on châtie et qu'on fouette — et qui tue.
Oui, je vais te tuer, monseigneur, vois-tu bien ?
Comme un infâme ! comme un lâche ! comme un chien !

Ruy-Blas finit donc par tuer don Salluste, puis il essaye d'obtenir de la reine son pardon. Refus. Il

s'empoisonne, car il a une fiole toute prête pour cela, et la reine qui n'attendait que cette nouvelle marque d'amour tombe dans les bras du laquais qui meurt en l'embrassant.

Voilà, dégagés de leurs accessoires, les principaux traits d'une des pièces sur lesquelles l'auteur comptait le plus pour inaugurer l'alliance de la comédie et de la tragédie. Nous croirions faire injure au lecteur en y ajoutant des réflexions sur ces mœurs populacières, sur cette royauté livrée comme une proie aux instincts malfaisants qui grondaient sourdement alors ; il saura bien les faire lui-même.

Nous n'oublierons point toutefois, que la main qui traça Ruy-Blas, est la même qui écrivit les *Odes et ballades,* et les *Feuilles d'automne,* et nous disons qu'elle peut, quand elle le voudra, réparer cette erreur et prendre une éclatante revanche, à la grande joie de tous les amis des lettres. Continuons cependant un examen qui renferme une utile instruction. A une prochaine fois *les Burgraves.*

LETTRE III.

Une des prétentions qu'affichaient le plus hautement les réformateurs littéraires modernes, était de faire descendre la tragédie de ses hauteurs et de la faire marcher de plain-pied avec les idées et les choses vulgaires. Le style devait affecter des formes plus simples et plus modestes ; car le langage du drame, disait-on, pour être vrai, doit être comme le langage de tout le monde, celui qui s'emploie dans la conversation de chaque jour entre

bons et honnêtes bourgeois qui causent de la pluie et du beau temps ou de leurs affaires. On sait combien ces réformateurs s'acharnaient sur quelques pauvres hémistiches choisis çà et là dans le recueil des pièces tragiques de Racine, et comme ils s'en gaussaient. A combien de plaisanteries plus ou moins ingénieuses n'a pas donné lieu, par exemple, ce vers d'*Esther* :

. . . . Il voit l'astre qui vous éclaire,

pour, *Il vit encore*. Il semblerait donc que les drames de l'école nouvelle devraient être tout entiers des modèles de simplicité aisée et naturelle. C'est exactement tout le contraire qui est vrai : jamais l'hyperbole ne fut si commune et si ronflante ; jamais les *sesquipedalia verba* n'eurent autant de cours ; jamais images et métaphores plus pompeuses ne s'empressèrent davantage d'usurper la place de l'idée, ou d'en masquer le vide en simulant la profondeur.

Et puis, malgré les dénégations répétées des écrivains intéressés, le public a pensé toujours que les œuvres d'art devaient avoir une portée morale, qu'elles devaient avoir une raison dans les tendances, les goûts et les besoins de la société humaine ; et c'est en partant de ce principe que la critique répondait aux exigences outrées des auteurs de la maxime : l'art pour l'art. — Vouloir, disait-elle, discuter sérieusement le droit que pré-

tendent avoir les novateurs littéraires de pousser la liberté de l'art jusqu'à l'absolutisme, cela équivaut à demander si les tribuns de 93 avaient le droit de substituer aux abus d'un pouvoir détrôné l'anarchie de leurs mille despotismes individuels. D'un autre côté, mettre en doute le droit de la société de juger l'artiste pour elle-même, de féconder, de diriger et de s'approprier son génie, c'est lui contester son existence de société, et cette autorité maternelle sur l'individu qui la rend souveraine interprète de la voix de Dieu et du salut de tous. Cette raison publique, qui ose analyser, éplucher en sceptique les beautés de la nature et constater avec orgueil la propre soumission de l'artiste éternel aux lois immuables du beau, du bon et du grand, abdiquerait son libre examen devant le caprice de l'artiste-homme, et accorderait à cette féodalité nouvelle de l'art, fille du hasard et de l'illusion, le pouvoir arbitraire et l'infaillibilité morale qu'elle refuse à son Dieu et à ses rois! L'inspiration d'un poëte serait sacrée, et la conscience du peuple ne le serait pas ! Sur sa parole, l'artiste verrait son œuvre acceptée par le monde pour ce qu'il croit qu'elle est, pour ce qu'il veut qu'elle soit, et le monde n'aurait pas le droit de la soumettre à des comparaisons nombreuses, et de la condamner d'après le sentiment qu'il a lui-même du beau et du grand, pour le passé, le présent et l'avenir!... Est-ce à dire que nous nions

toute indépendance de l'artiste à l'égard du public? Non. Le poëte, comme l'homme d'État, doit se sentir libre dans ses allures et dominer les masses, mais à condition de les servir. —

Lorsque *les Burgraves* parurent, on crut un moment que l'auteur n'avait pas dédaigné de faire quelques concessions aux prières que ses amis eux-mêmes lui avaient si souvent adressées au nom du goût et de la raison, au nom de sa propre gloire. Ils regrettaient qu'un écrivain doué d'une intarissable verve et d'une rare énergie de pensée manquât continuellement son but en le dépassant de beaucoup ; ils gémissaient de cette perpétuelle accumulation d'images incohérentes, d'expressions cacophoniques dont il paraissait si facile de corriger l'étrange dureté, d'antithèses creuses et sonores qui fatiguaient les admirations les plus dévouées. *Les Burgraves* présentaient, en effet, à un degré moins saillant, les défauts d'autrefois, tels, par exemple, que l'accouplement forcé du sérieux et du grotesque. On n'y voyait point un laquais-ministre, un Platon fait Quasimodo, un bouffon moraliste. Ce drame avait un aspect austère et grandiose, qui séduisait au premier coup d'œil et qui eût fait croire d'abord à la conversion de l'auteur à des doctrines plus sévères et plus pures ; et l'on était près d'applaudir ! Mais un second regard faisait reconnaître que l'enflure et l'exagération n'avaient rien perdu de leurs droits.

Lorsque la toile se lève, on voit venir une femme, une esclave, une vieille sorcière, nommée Guanhumara, qui se peint elle-même dans ces vers :

Seule en un coin désert du château formidable,
Femme et vieille, inconnue, et pliant le genou,
Triste, la chaîne au pied et le carcan au cou,
En haillons et voilée, une esclave se traîne... —
Mais, ô princes, tremblez! cette esclave est la haine!

J'avoue que pour ma part je connais peu d'expositions de tragédie aussi malheureuses que celle des *Burgraves*. Je ne parle pas seulement de la facture des vers et du choix des termes, sur lesquels il y aurait pourtant beaucoup à dire : mais j'ai entendu répéter à une foule de personnes qu'après le monologue de cette femme qui forme la première scène, après les vieux contes et les vagues légendes que les esclaves, c'est-à-dire les étudiants, les bourgeois, les marchands et autres prisonniers se narrent entre eux dans la seconde scène, il restait dans leur esprit une obscurité que l'exposition successive de la pièce entière ne pouvait ensuite dissiper. On entrevoit que le château formidable que l'on a sous les yeux est habité par quatre générations vivantes de burgraves, dont le chef centenaire, Job, est le plus puissant baron des bords du Rhin : il a jadis bravé Rome, humilié l'empereur, vaincu Barberousse, au pied de son rocher inaccessible; mais aujourd'hui ses descendants traînent et souillent les restes de sa grandeur dans le bri-

gandage et dans l'orgie. Job avait autrefois un autre nom, celui de Fosco, qu'il portait quand il tua par jalousie son frère Donato, par lui surpris au rendez-vous que ce dernier avait donné à une jeune fille qu'aimaient à la fois les deux frères. Cette jeune fille n'est autre que Guanhumara, dont le nom corse était Ginevra, et qui fut vendue par le meurtrier à des hommes qui l'attelèrent aux barques du Tibre. *Oh ! j'ai gémi longtemps*, dit-elle à Otbert, aux mains de qui elle remet le poignard de la vengeance ;

. . . . Toute l'eau de la nue
A coulé sur mon front, et je suis devenue
Hideuse et formidable à force de souffrir.
J'ai vécu soixante ans de ce qui fait mourir,
De douleur ; faim, misère, exil, pliant ma tête ;
J'ai vu le Nil, l'Indus, l'Océan, la tempête,
Et les immenses nuits des pôles étoilés ;
De durs anneaux de fer dans ma chair sont scellés ;
Vingt maîtres différents, moi, malade et glacée,
Moi, femme, à coups de fouet devant eux m'ont chassée.
Maintenant c'est fini. Je n'ai plus rien d'humain,
(*Mettant la main sur son cœur.*)
Et je ne sens rien là quand j'y pose la main.
Je suis une statue et j'habite une tombe.
Un jour de l'autre mois, vers l'heure où le soir tombe,
J'arrivai pâle et froide, en ce château perdu ;
Et je m'étonne encor qu'on n'ait pas entendu,
Au bruit de l'ouragan courbant les branches d'arbre,
Sur ce pavé fatal venir mes pieds de marbre.

Le crime dont elle veut se venger date de soixante-dix ans ; mais sa haine, loin de s'affaiblir,

est devenue de jour en jour plus sombre et plus terrible. Otbert est, sans le savoir, le fils de Job; car, par un raffinement de vengeance digne d'une vieille sorcière, c'est par un parricide qu'elle veut punir un fratricide. Mais, au moment où il va exécuter ce meurtre odieux afin de sauver à ce prix sa maîtresse, Régina, dont la vie est entre les mains de Guanhumara, survient l'empereur Frédéric Barberousse, qui est entré sous les haillons d'un mendiant dans le château, où il s'est fait reconnaître pour l'empereur, cru noyé dans le Cydnus depuis vingt ans, et où Job, autrefois son ennemi, lui a fait sa soumission par dévouement pour l'Allemagne, sa patrie, qui a besoin d'un sauveur. De plus, il se trouve que Frédéric Barberousse n'est autre que ce même Donato qui, recueilli par des pêcheurs après qu'il eut été jeté dans un torrent, a survécu à ses blessures. On devine la reconnaissance générale qui s'ensuit. L'empereur pardonne à son frère Job, Job unit Otbert et Régina; Otbert apprend qu'il est le fils de Job, à qui Guanhumara l'avait enlevé par vengeance, lorsqu'il était petit enfant; de Hatto qui voulait épouser Régina contre son gré, il n'en est plus question; la vieille sorcière Guanhumara qui retrouve, mais vieilli, le Donato qu'elle a cru mort, il y a soixante-dix ans de cela, se contente, après avoir voulu tuer les autres, de se tuer elle-même au moyen d'une petite fiole qu'elle porte sur elle et qu'elle avale d'un trait, à

la satisfaction générale des autres morts ou ressuscités, et même de l'empereur, c'est-à-dire du vieux Donato, car celui-ci ne trouve pas le plus petit mot à y redire. S'il parle, ce n'est que pour annoncer que l'empire peut très-bien se passer de ses services, son petit-fils Frédéric venant d'être élu à Spire, et qu'il *rentre aux solitudes,* c'est-à-dire qu'il s'en retourne dormir dans la grotte où sa barbe blanche avait déjà fait trois fois le tour de la table de pierre sur laquelle il s'accoudait.... Ainsi finit la trilogie.

Tel est le fond de l'intrigue sur laquelle repose le drame des *Burgraves*. Il y a cependant encore des scènes intéressantes, comme celle de l'arrivée du mendiant dans le château, dont Hatto et ses compagnons de joie veulent d'abord le faire éloigner à coups de pierre, mais que le vieux Job fait accueillir avec les honneurs d'un roi, ainsi qu'on faisait jadis. Ce tableau est imposant, et nous nous empressons d'en reproduire une partie ; nous serions heureux si nous pouvions ainsi tout louer sans réserve. Lupus, Gorlois et des pages se mettant en devoir d'obéir aux ordres cruels de Hatto, ont déjà pris des pierres pour les jeter au mendiant ; Magnus, père de Hatto, se récrie avec indignation :

— En quel temps sommes-nous, Dieu puissant !
Et qu'est-ce donc que ceux qui vivent à présent ?
On chasse à coups de pierre un vieillard qui supplie !
De mon temps, — nous avions aussi notre folie,

Nos festins, nos chansons... — On était jeune, enfin ! —
Mais qu'un vieillard, vaincu par l'âge et par la faim,
Au milieu d'un banquet, au milieu d'une orgie,
Vînt à passer, tremblant, la main de froid rougie,
Soudain on remplissait, cessant tout propos vain,
Un casque de monnaie, un verre de bon vin.
C'était pour ce passant, que Dieu peut-être envoie !
Après, nous reprenions nos chants ; car, plein de joie,
Un peu de vin au cœur, un peu d'or dans la main,
Le vieillard souriant poursuivait son chemin.
— Sur ce que nous faisions jugez ce que vous faites!

Le vieux Job, père de Magnus, se redressant, fait un pas et touche l'épaule de Magnus :

Jeune homme, taisez-vous. — De mon temps, dans nos fêtes,
Quand nous buvions, chantant plus haut que vous encor,
Autour d'un bœuf entier posé sur un plat d'or,
S'il arrivait qu'un vieux passât devant la porte,
Pauvre, en haillons, pieds nus, suppliant ; une escorte
L'allait chercher ; sitôt qu'il entrait, les clairons
Eclataient ; on voyait se lever les barons ;
Les jeunes, sans parler, sans chanter, sans sourire,
S'inclinaient, fussent-ils princes du Saint-Empire ;
Et les vieillards tendaient la main à l'inconnu
En lui disant : Seigneur, soyez le bien-venu !

(*A Gorlois.*)

— Va quérir l'étranger.

Cette scène est certainement digne des grands tragiques de la Grèce ; mais par combien d'invraisemblances et d'étrangetés ne faut-il point passer

pour arriver à la fin du drame ! Elles frappent les yeux les plus inattentifs, et nous ne nous arrêterons point à les relever.

Un défaut grave et qu'il importe de noter, parce que l'exemple en peut être funeste, et accélérer la décomposition de notre langue, c'est l'impropriété fréquente des termes, la négligence volontaire du style. La langue française, si renommée pour la concision, la délicatesse, la noblesse, la clarté, perd toutes ces qualités précieuses dans la main du poëte des *Burgraves*. Lorsque les seigneurs causent entre eux, il semble vraiment que l'on assiste à une conversation sans gêne de certains habitants du quartier latin. *Mon sort est beau*, dit Hatto à ses amis :

. . . . On me craint, on m'envie.
Moi, je ris! — Mon donjon brave tout. — De la vie,
En attendant Satan, je fais un paradis ;
Comme un chasseur ses chiens, je lâche mes bandits ;
Et je vis très-heureux. — Ma fiancée est belle,
N'est-ce pas? — A propos, ta comtesse Isabelle,
L'épouses-tu ?

LE DUC GERHARD.

Non.

HATTO.

Mais tu lui pris, l'an passé,
Sa ville, et lui promis d'épouser.

LE DUC GERHARD.

Je ne sai... —

(*Riant.*)

Ah ! oui, l'on me le fit jurer sur l'Évangile !
— Bon ! — Je laisse la fille et je garde la ville. (*Il rit.*)

HATTO, *riant.*

Mais que dit de cela la diète ? —

LE DUC GERHARD, *riant toujours.*

Elle se tait.

HATTO.

Mais ton serment ?...

LE DUC GERHARD.

Ah ! bah !

Voici des exemples de cette impropriété de termes dont nous parlons : *Là, le père et l'aïeul, pensifs, chargés* D'HIVERS, pour *chargé d'années*... Et ailleurs : *Rien ne* SURNAGEAIT *plus dans la* NUIT *de son âme,* comme si quelque chose pouvait nager ou surnager dans la nuit, etc. Voulez-vous des fautes contre la syntaxe ? elles accourent sous la main. *Eux, faisaient un cercueil, et clouaient sur des planches*... Veut-on un exemple d'image repoussante ? *Elle a,* dit un personnage en parlant de Guanhumara :

Elle a, soyez-en sûrs, de noirs projets noués
Avec ces trois lépreux qui lui sont dévoués.
Partout, dans tous les coins, ensemble on les retrouve.
Ce sont comme trois chiens qui suivent cette louve.

Ces taches, et bien d'autres encore, tiennent évidemment à l'absence d'une loi, d'une théorie littéraire fondée sur la raison et sur la nature, basée sur les principes du goût : abrogez les régles, aussitôt tout proclame leur nécessité. Que si l'on croyait les règles inutiles, parce que chacun a le sentiment du beau, et que chacun porte en soi une conscience littéraire aussi bien qu'une conscience morale, nous répondrions que ce n'est là qu'un véritable sophisme. La conscience morale est bien plus essentielle à l'homme que la conscience littéraire. Dieu nous a donné sur le bien et sur le mal une notion plus nette, plus générale que la notion du beau et du laid artistique. Cesse-t-on pour cela de rappeler aux hommes la loi morale par les lois humaines, par les institutions et par l'éducation ? Et si, malgré tout cela, l'homme se trompe encore, et souvent, dans les applications qu'il fait des principes de la conscience morale, on prétendrait qu'il n'en sera pas de même quand il s'agira des principes de la conscience du beau et du laid artistique et littéraire ! Si, au contraire, on adopte des principes faux, erronés, antipathiques à la raison éternelle, aux principes du bon goût et de la saine critique, alors, qu'on s'y attende, on aura non-seulement le chaos pour le fond, mais on l'aura aussi pour la forme ; non-seulement on l'aura dans les idées, mais on l'aura dans le langage. Plus d'ordre, plus de méthode, plus de plan, plus de style,

plus rien qui vaille en un mot, et qui puisse faire honneur à une langue ou à une littérature.

L'auteur des *Burgraves* a pourtant prouvé qu'il connaissait mieux que personne quelles qualités font un style parfait dans le drame. — « Que si nous avions le droit, disait-il dans une célèbre préface [1], de dire quel pourrait être, à notre gré, le style du drame, nous voudrions un vers libre, franc, loyal, osant tout dire sans pruderie, tout exprimer sans recherche ; passant d'une naturelle allure de la comédie à la tragédie, du sublime au grotesque ; tour à tour positif et poétique, tout ensemble artiste et inspiré, profond et soudain, large et vrai ; sachant briser *à propos* et déplacer la césure pour déguiser sa monotonie d'alexandrin ; plus ami de l'enjambement qui l'allonge que de l'inversion qui l'embrouille ; fidèle à la rime, cette esclave reine, cette suprême grâce de notre poésie, ce générateur de notre mètre ; inépuisable dans la variété de ses tours, insaisissable dans ses secrets d'élégance et de facture ; prenant, comme Protée, mille formes sans changer de type et de caractère ; fuyant la tirade, se jouant dans le dialogue, se cachant toujours derrière le personnage ; s'occupant avant tout d'être à sa place, et, lorsqu'il lui adviendrait d'être beau, n'étant beau en quelque sorte que par hasard, malgré lui et sans le savoir ;

[1] La préface de *Cromwell* qui fut, comme on sait, le manifeste de l'école romantique.

lyrique, épique, dramatique, selon le besoin ; pouvant parcourir toute la gamme poétique, aller de haut en bas, des idées les plus élevées aux plus vulgaires, des plus bouffonnes aux plus graves, des plus extérieures aux plus abstraites, sans jamais sortir des limites d'une scène parlée ; en un mot, tel que le ferait l'homme qu'une fée aurait doué de l'âme de Corneille et de la tête de Molière. Il nous semble que ce vers-là serait bien *aussi beau que de la prose.* » On le voit : à part quelques défauts qui tiennent au système de l'auteur, on ne peut nier que toutes ces conditions fidèlement remplies ne produisissent un style approchant de la perfection. Le poëte n'avait donc qu'à rester fidèle à son programme ; il n'avait qu'à se souvenir : hélas ! en littérature, comme ailleurs, il est quelquefois difficile de se souvenir ! Quelle gloire pourtant n'eût-il pas recueillie à se montrer fidèle à ses promesses de jeune rénovateur, à élever la muse nouvelle si haut, car il le pouvait, à l'environner de tant de grâces harmonieuses et de suave pureté, qu'elle eût forcé tous ses détracteurs à l'admirer, ou plutôt qu'elle n'eût plus rencontré de détracteurs ! Certes, l'art humain, la poésie surtout a une mission à remplir sur la terre, une mission de civilisation et de perfectionnement. Or, cette mission ne saurait consister à se cramponner à la terre et à la fange pour y retenir l'humanité, déjà trop portée par sa faiblesse à y rester, et qui n'est

que trop exposée à y retomber par son propre poids, aussitôt que l'idée du grand et du beau ne la soutient plus; l'art, au contraire, doit faire tous ses efforts pour nous élever, nous ennoblir, nous perfectionner, et rien de tout cela ne peut s'opérer si l'art imite sans choix, sans intelligence, s'il reproduit avec une crudité révoltante tout ce qui se présente à lui ; s'il affecte de négliger et de délaisser le beau, le bon, le grand, et s'attache avec une triste prédilection à décrire, en l'exagérant, le difforme, l'extravagant, le monstrueux. On affecte trop d'oublier que c'est en suivant une marche justement opposée à celle qu'a suivie l'école moderne que le progrès s'est accompli, que les arts se sont développés, que les peuples se sont civilisés, que les sociétés se sont polies. Voulez-vous rétrograder vers la barbarie, laissez le champ libre aux théories dont nous nous occupons; mais voulons-nous que la civilisation, au lieu de reculer, fasse de nouveaux progrès, restons dans le droit chemin, dans celui que le bon sens des peuples a toujours suivi, ou n'a quitté que pour reconnaître, au prix de cruelles épreuves, son erreur. Sauvons, sauvons notre langue nationale et notre littérature en nous efforçant de les mettre à l'abri des déplorables influences dont nous constatons les effets.

Le public, et l'on ne saurait trop s'en féliciter, a montré dans ces circonstances une raison, un discernement que plusieurs avaient méconnus. La

liberté même de tout dire et de tout produire l'a rendu plus exigeant. Plus des innovations seront hardies, plus elles auront à se faire pardonner en s'appuyant sur la sagesse, l'à-propos, la maturité, et plus aussi seront jugées sévèrement les tentatives infructueuses ou mal conçues. Au Théâtre-Français, comme au Palais-Bourbon, observait récemment un critique, le programme d'innovation et de progrès, chanté sur les débris fumants d'une révolution tout intellectuelle, est à peine venu se résoudre en quelques changements de noms, de forme et de couleurs. La liberté de tout dire a été conquise à la fois dans ces deux enceintes; mais cette liberté n'ayant pas été employée à mieux dire et à mieux faire, n'a laissé dans l'esprit public qu'une idée abstraite et des traces d'amertume et de déceptions. — Ainsi M. Victor Hugo a bien prouvé que la poésie et la perspective de la scène devaient s'agrandir pour représenter la vie sociale sous ses aspects les plus divers et ses couleurs les plus vives; il a bien décrété, aux applaudissements de tous, l'égalité, devant sa charte poétique, de tous les caractères et de tous les genres; il a bien fait coudoyer le prince par le mendiant, le pauvre par le riche, le sage par le fou, et fait entrer dans le même cadre la comédie et la tragédie, les grands événements et les choses communes, le monde moral et le monde matériel, les ridicules et les grandeurs, les vices et les vertus, le grave et le bouffon,

le beau et le laid. Nouveau Danton littéraire, il a bien développé tout le génie de l'audace; mais, comme il n'est résulté finalement de cet amalgame et de cette secousse révolutionnaire aucun progrès dans le fond, aucun charme nouveau, aucun intérêt plus puissant, aucune vérité d'art plus saisissante, le parterre a dû ne considérer cette liberté conquise que comme une fiction politique sous laquelle il pouvait encore mourir de faim, c'est-à-dire d'ennui. Et les désirs, les goûts, les besoins littéraires de ce public ayant été surexcités par ces promesses éclatantes et cette longue attente trompée, il en est résulté que ce public est devenu avare d'enthousiasme et de confiance.

LETTRE IV.

En continuant de passer en revue les œuvres dramatiques du chef de l'école dite *romantique,* nous croyons devoir rappeler encore une fois que nous voulons examiner principalement le côté moral de ces œuvres. Nous espérons que nos observations en seront plus intéressantes et plus utiles.

Nous avons essayé d'apprécier dans les deux précédentes lettres *Ruy-Blas* et *les Burgraves,* sans nous assujettir à l'ordre des dates, qui nous est

indifférent au point de vue où nous nous sommes placés. *Les Burgraves* sont même, si je ne me trompe, la production la plus récente de l'auteur. Nous avons dû juger sévèrement ces deux drames, et nous croyons que l'analyse fidèle que nous en avons donnée, justifie notre sévérité. Nous serons plus courts dans ce qu'il nous reste à dire sur les autres drames ; et il nous suffira de montrer qu'ils rentrent dans le même système, sont conçus dans le même esprit, sont écrits dans le même style.

Une réflexion pénible se présente à l'esprit : comment l'auteur des *Odes et Ballades* est-il arrivé à *Ruy-Blas?* Par quels détours tortueux le poëte énergique et plus d'une fois sublime qui chanta le roi fait chevalier par Bayard en est-il venu à jeter sans vergogne ce monarque dans l'antre honteux de Saltabadil? Suivons le poëte depuis le premier jour de sa carrière littéraire : nous y retrouverons les jalons qu'il a plantés sur sa route, je veux dire les préfaces mises successivement en tête de ses divers ouvrages. Cette étude sera pour nous aussi curieuse qu'instructive.

Dans ses premières préfaces, le poëte, qui venait de franchir sa vingtième année, dont l'esprit était encore plein de foi comme le cœur de radieuses espérances, s'exprimait ainsi : « .... En substituant aux couleurs usées et fausses de la mythologie païenne les couleurs neuves et vraies de la théo-

gonie chrétienne, on pourrait jeter dans l'ode quelque chose de l'intérêt du drame, et lui faire parler en outre ce langage austère, consolant et religieux, dont a besoin une vieille société qui sort encore toute chancelante des saturnales de l'athéisme et de l'anarchie... La société, telle que l'avait faite la révolution, a eu sa littérature, hideuse et inepte comme elle. Cette littérature et cette société sont mortes ensemble, et ne revivront plus. L'ordre renaît de toutes parts dans les institutions; il renaît également dans les lettres. La religion consacre la liberté : nous avons des citoyens. La foi épure l'imagination : nous avons des poëtes. La vérité revient partout, dans les mœurs, dans les lois, dans les arts. La littérature nouvelle est vraie... La littérature actuelle, que l'on attaque avec tant d'instinct d'un côté et si peu de sagacité de l'autre, est l'expression anticipée de la société religieuse et monarchique qui sortira sans doute du milieu de tant d'anciens débris, de tant de ruines récentes... C'est surtout à réparer le mal fait par les sophistes que doit s'attacher aujourd'hui le poëte. Il doit marcher devant les peuples comme une lumière, et leur montrer le chemin. Il doit les ramener à tous les grands principes d'ordre, de morale et d'honneur; et pour que sa puissance leur soit douce, il faut que toutes les fibres du cœur humain vibrent sous ses doigts comme les cordes d'une lyre. Il ne sera jamais

l'écho d'aucune parole, si ce n'est de celle de Dieu. Il se rappellera toujours ce que ses prédécesseurs ont trop oublié, que lui aussi il a une religion et une patrie... Un écrivain qui a quelque souci de la postérité cherchera sans cesse à purifier sa diction, sans effacer toutefois le caractère particulier par lequel son expression révèle l'individualité de son esprit. Le néologisme n'est d'ailleurs qu'une triste ressource pour l'impuissance. Des fautes de langue ne rendront jamais une pensée ; et le style est comme le cristal : sa pureté fait son éclat [1]. »

On le voit : durant cette période de la vie du poëte, période de foi, d'espérance et d'amour, le romantisme, tel qu'il le conçoit, s'appuie sur les anciennes croyances religieuses et littéraires : toute son ambition est de rajeunir des formes vieillies. Du reste, il professe un dévouement sans bornes aux principes monarchiques ; il témoigne le plus grand respect pour la langue. La plus grande licence qu'il croit permise à sa jeune audace, est de demander aux ruines du moyen âge une source d'inspirations, non point précisément neuve, car Chapelain, Saint-Amand et bien d'autres y avaient déjà puisé, mais enfin une source d'idées fécondes, entièrement négligée, dédaignée même par le dix-huitième siècle, et qu'il pouvait exploiter avec

[1] Préfaces de 1822 à 1826.

tant d'honneur, pourvu qu'il se résolût à ne jamais perdre le seul fil qui lui pût servir de guide au sein des ténèbres dans lesquelles il pénétrait. Eh bien ! beaucoup de gens crurent naïvement à cette constance; l'auteur lui-même ne disait-il pas : *Le romantisme c'est le christianisme !*

En 1827 paraît la fameuse préface de Cromwell. Le poëte ne respecte plus que fort peu ce qu'il a respecté jusqu'ici : à travers la soumission déjà séditieuse, on sent partout comme une impatience frémissante d'un joug qu'il lui tarde de briser. C'est que le poëte a grandi au milieu de l'éternelle lutte sociale qui suit une immense révolution. Les principes d'ordre et de justice triomphent encore : mais, à côté de ces principes, il a vu se dresser, avec une hauteur d'autant plus superbe qu'elle se sentait plus humiliée, la résistance qui tendait à redevenir pouvoir. Le contraste universel qui se représente à chaque pas dans la société contemporaine exerce une double action sur l'esprit du jeune penseur : il crée pour ses drames un principe double, qu'il amalgame et fond tant bien que mal. De là l'alliance forcée et grimaçante du sublime et du grotesque, du grave et du bouffon, du beau et du laid; hélas! et trop souvent c'est le dernier qui triomphe de son rival, comme s'il voulait, lui, prendre aussi sa revanche !

Selon le poëte, de même que les temps primitifs sont lyriques, et que les temps antiques sont

épiques, de même les temps modernes sont dramatiques. La Bible, Homère, Shakspeare, tout est là. Le caractère du drame est le réel, et le réel résulte de la combinaison toute naturelle de deux types, le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le drame, comme ils se croisent dans la vie et dans la création. Puis il s'écrie : *Tout ce qui est dans la nature est dans l'art. — La cage des unités ne renferme qu'un squelette. — Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes.*

Maintenant que le poëte écrive des odes, qu'il arrange des drames, on sent qu'il s'est lancé dans une voie tout autre : la foi naïve, confiante, enthousiaste, s'est convertie en un scepticisme hautain dont la paupière ne se baisserait plus devant un tableau, si téméraire qu'en fût la composition; le romantisme est devenu *libéralisme*. Il l'est si bien devenu que son premier acte a été une proclamation de complète indépendance, c'est-à-dire que, secouant toute autorité, il n'admettra plus de loi que sa volonté, de guide que son caprice. Reste à savoir si l'art et le caprice peuvent aller ensemble.

Nous avons dit à quelle cause était due cette révolution qui s'accomplissait chez le poëte. Il est certain que dans une époque où le succès politique a paru constamment justifier aux yeux de tant de gens les moyens qui y conduisaient, la littérature a dû subir sa part de la même influence. Elle a dû la subir surtout du moment que les règles ayant

été brisées, les traditions foulées aux pieds, il ne restait plus d'autre mobile que l'ardeur du triomphe, d'autre règle que le moyen de l'obtenir. De là ce déluge de drames et de mélodrames, où l'on marche au dénouement à travers tant de changements à vue, de décorations éblouissantes, de péripéties inattendues, de forfaits terribles, d'imbroglios inextricables, de cachettes, d'escaliers dérobés, de trappes, de souterrains, de caveaux, d'orages et de coups de tonnerre, d'adultères, de viols, d'empoisonnements, d'évanouissements, de déguisements, de guet-apens, de mystifications, de quiproquos, de reconnaissances, de morts fausses ou supposées, de résurrections, de coups d'épée, de dague ou de poignard. Ne parlez plus de l'étude approfondie des caractères, du développement savant et gradué des passions. La tragédie d'autrefois parlait à l'âme ; le drame actuel épouvante ou fascine les yeux.

Et pour qu'on ne se méprît pas sur le sens de la révolution littéraire, le poëte prenait soin de l'établir lui-même : « Le romantisme, tant de fois mal défini, disait-il, n'est à tout prendre, et c'est là sa définition réelle, si l'on ne l'envisage que sous son côté militant, que le libéralisme en littérature [1]. » Ailleurs, après avoir parlé de ses premières opinions royalistes et vendéennes, il

[1] Lettre aux éditeurs des *Poésies* de Dovalle.

ajoutait : « c'est-à-dire mes premières illusions[1]. » Mais le libéralisme ne s'empressa pas de répondre unanimement à ses avances, et le poëte se plaignit, non sans quelque dépit, de plusieurs feuilles *révolutionnaires en politique, illibérales en littérature*[2]. En effet, plusieurs écrivains hostiles aux idées monarchiques n'en restèrent pas moins fidèles à la littérature de l'ancienne monarchie. Nous nous bornerons à citer parmi les journaux quotidiens le *National* et le *Constitutionnel*, et, parmi les écrivains, MM. Jay, Étienne et Viennet.

De quoi s'agissait-il, après tout? d'une question de goût. Or il était tout simple que des gens très-monarchiques pussent manquer de goût, comme aussi que des libéraux, voire même des républicains, fussent doués d'un goût très-pur. Le libéralisme sentait que ce qui renie toute loi s'annule par là même et renonce à vivre. Mais l'espèce de confusion qui en résulta dans la mêlée générale des idées politiques et des doctrines littéraires n'en fut pas moins originale.

C'était d'abord la règle des trois unités, ou plutôt, car l'unité d'intérêt n'était contestée par personne, la règle des deux unités qui était battue en brèche avec une fougue et une persévérance infatigables. Il nous semble, en vérité, que c'était faire

[1] Préface de *Marion Delorme*.
[2] Note du *Roi s'amuse*.

beaucoup de bruit pour rien. On savait que les plus grands auteurs de la scène française, Corneille, Racine, s'étaient plaints en plus d'une occasion de l'exigence de certaines règles, qui avaient dû quelquefois se plier devant leur génie, et l'on ne demandait pas mieux que de pardonner d'avance certaines infractions aux règles classiques, à condition toutefois que l'intérêt du drame eût fait oublier ces licences, et surtout à condition que la langue, toujours révérée, ne fût point à tout propos dépecée et mise en lambeaux. Qu'un ou deux chefs-d'œuvre fussent éclos, l'émancipation eût été proclamée au bruit des applaudissements de la foule. Mais cette double condition sembla trop sévère sans doute aux novateurs : ils passèrent outre, toisant fièrement la critique, qui de son côté n'entendait nullement abdiquer ses droits au profit d'étranges prétentions que le succès ne venait pas légitimer.

Quelles étaient ces prétentions? les voici. La tragédie antique, qui rentrait, d'après ce que nous avons dit ci-dessus, dans le plan général de l'épopée, était grandiose, pontificale, épique. L'antiquité n'a rien de plus solennel et de plus majestueux. Son culte et son histoire se mêlent à son théâtre. Ses premiers comédiens sont des ministres des dieux; ses jeux scéniques sont des cérémonies religieuses, des fêtes nationales. Mais de nos jours, je veux dire des jours de Shakspeare, com-

mence l'ère du drame. Comme, après Charlemagne, l'introducteur de la civilisation moderne, nous avons eu Napoléon ; après Shakspeare, l'introducteur du drame moderne, va venir le vrai poëte dramatique que nous attendons. Qu'il paraisse : la scène est déblayée, et toute prête à recevoir le poëte divin. Car le drame est la poésie complète. L'ode et l'épopée ne le contiennent qu'en germe, il les contient l'une et l'autre en développement. Il les résume et les enserre toutes deux [1]. Ce serait l'heure, pour celui à qui Dieu en aurait donné le génie, de créer tout un théâtre, un théâtre vaste et simple, un et varié, national par l'histoire, populaire par la vérité, humain, naturel, universel par la passion. Poëtes dramatiques, à l'œuvre [2] !

« Le poëte aussi, ajoutait le même auteur, a charge d'âmes. Il ne faut pas que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde [3]. » Ailleurs il disait que tout ce qui est dans la nature est dans l'art. Mais les contradictions sont si nombreuses, les sophismes sont si fréquents, que nous n'accepterons pas la tâche de les relever ; elle serait trop longue.

D'autres critiques, allant plus loin encore que M. Victor Hugo, ne craignirent pas d'affirmer que

[1] Préface de *Cromwell*, passim.
[2] Préface de *Marion Delorme*.
[3] Préface de *Lucrèce Borgia*.

le théâtre, demeuré seul debout parmi nos ruines, avait vaincu la chaire sacrée, et l'avait réduite au silence. Selon eux, le théâtre devait rester le meilleur instrument de socialité, de moralité, et de vulgarisation philosophique. Ce sont leurs termes.

« C'est aux poëtes, d'ailleurs, observait une revue [1], à anticiper sur les événements qui se préparent dans les coulisses du monde, à éclairer, par des escarmouches d'avant-garde, la mêlée future des grandes passions. Si Corneille et Molière ont eu sous les yeux des mœurs plus variées, des bizarreries plus tranchées de caractères, ils ont dû s'arrêter devant l'unité politique et religieuse de leur siècle, respecter l'étiquette monarchique, et s'interdire toute course investigatrice à travers les croyances humaines et les cieux. Pour quelques chiffons de costumes qui nous manquent, nous avons de plus qu'eux la liberté de refaire la création, *de corriger l'œuvre de Dieu.* »

Voilà certes de vastes espérances et de pompeuses promesses. Mais nous le demandons encore : comment ces espérances et ces promesses se sont-elles réalisées ?

Le Roi s'amuse, dont nous parlerons d'abord, parce que le sujet de ce drame est pris dans les annales de la France, peut être envisagé sous un triple aspect : littéraire, historique, moral. De

[1] La *Revue synthétique.*

quelque côté qu'on le considère, il fait naître les plus tristes réflexions sur le déplorable usage auquel un beau talent se voit quelquefois condamné.

Nous avons déjà dit notre pensée sur la manière dont le poëte travaille ses sujets. Cette fois nous emprunterons les paroles d'un critique dont on ne peut mettre en doute le talent et la modération. C'est M. de Loménie. Voici comment cet écrivain s'exprime à l'égard du *Roi s'amuse* :

« Cependant les admirateurs de M. Hugo commençaient à s'effrayer de ces procédés cavaliers avec l'histoire. Au milieu des cris d'enthousiasme des disciples et des absurdes invectives des détracteurs, la critique amie glissait de timides admonitions ; M. Hugo répondit à la critique en s'enfonçant plus avant dans sa voie. En janvier 1832, il donna au Théâtre-Français son drame du *Roi s'amuse,* assez mal accueilli du public, et qui n'eut qu'une seule représentation. Dès le lendemain le drame fut interdit en vertu d'un arrêté ministériel, et livré à l'impression par M. Hugo quelques jours après. Nous aimions médiocrement *Marion Delorme*, nous aimons encore moins *le Roi s'amuse.* Malgré de beaux effets de scène, malgré la chasteté naïve et charmante de Blanche, malgré le caractère si tragique du dénouement, nous n'aimons pas à voir l'auteur des *Odes et Ballades,* celui qui chantait naguère avec enthousiasme ce roi *sacré chevalier par Bayard*, s'en venir aujourd'hui, par je ne

sais quel caprice d'un bizarre génie, porter une main profane sur cette noble figure, sacrifier cette tête, la plus poétique de notre histoire, à l'ignoble tête d'un fou de cour, la barbouiller de boue, de lie et de sang, et la souffleter à plaisir. Que le rival étourdi et aventureux de Charles-Quint ait de minces droits aux sympathies du publiciste et de l'homme d'état, cela se conçoit; que l'amant de la Féronnière n'ait pas toujours brillé par la délicatesse de ses amours, on ne saurait le nier; mais, pour le poëte, pour M. Hugo surtout, qui pousse si loin la tolérance du *laid,* est-ce bien là tout François Ier? et l'illustre vainqueur de Marignan, et le sublime vaincu de Pavie, et le protecteur des lettres et des arts, et l'ami du Primatice, de Léonard de Vinci, de Cellini, et le frère en poésie, qu'en avez-vous fait, poëte? un habitué de bouges infects, un adorateur de sales courtisanes, un héros de taverne. Ne craignez-vous donc pas que d'autres ne viennent à leur tour s'abattre après vous sur cette proie royale? et ils sont venus en effet; ils ont voulu dépasser le maître : de François Ier vous aviez fait un débauché vulgaire, ils en ont fait un débauché et un lâche; vous l'aviez mis aux genoux d'une fille de joie, ils l'ont jeté aux pieds d'un marchand, et le héros tremblait, suppliait, demandait grâce, et le marchand crachait au visage du héros; et la foule sifflait, parce qu'elle avait pu toucher de ses mains cette large cuirasse sous laquelle battait un

cœur intrépide, cette cuirasse bosselée par les coups de pique des impériaux ; parce qu'elle savait vaguement, mais elle savait qu'un homme avait combattu deux grands jours à Marignan ; qu'à Pavie, presque seul contre une armée, cet homme s'était fait un rempart de cadavres, et qu'il n'avait remis son épée que quand son bras fut lassé de frapper ; que cet homme, qui perdait tout fors l'honneur, c'était là le vrai François Ier, le François Ier de la postérité, et non pas ce malheureux histrion qu'elle voyait ramper devant ses yeux. Pour peu que cette tendance à violer et à salir l'histoire aille se perfectionnant, il n'est pas impossible que d'ici à deux ou trois siècles quelque dramaturge bien inspiré n'offre à nos neveux Napoléon recevant humblement le fouet des mains d'Hudson-Lowe. »

Nous ne nions pas que de loin en loin il ne se rencontre des mouvements pleins d'âme et de passion ; mais les bons endroits sont presque toujours gâtés par des traits ridicules ou déplacés qui affligent d'autant plus qu'ils mettent plus à nu le vice radical du système auquel l'auteur a lié son génie. En voici un exemple.

Triboulet cherche sa fille, enlevée cette nuit même de sa maison ; il se doute, mais sans en avoir encore la certitude, qu'elle est dans la chambre du roi. Les seigneurs qu'il soupçonne sont là, devant la porte, et il voit que sa fille, objet de toute

sa tendresse à lui, bouffon du roi, ne lui sera rendue que déshonorée. Il laisse éclater sa fureur :

Courtisans ! courtisans ! démons ! race damnée !
C'est donc vrai qu'ils m'ont pris ma fille, ces bandits !
— Une femme à leurs yeux, ce n'est rien, je vous dis!

. . . .

Qui le croirait ? des ducs et pairs, des grands d'Espagne,
O honte ! un Vermandois qui vient de Charlemagne,
Un Brion, dont l'aïeul était duc de Milan,
Un Gordes-Simiane, un Pienne, un Pardaillan,
Vous, un Montmorency ! — les plus grands noms qu'on nomme,
Avoir été voler sa fille à ce pauvre homme!
— Non, il n'appartient point à ces grandes maisons
D'avoir des cœurs si bas sous d'aussi fiers blasons !
Non, vous n'en êtes pas ! — Au milieu des huées
Vos mères aux laquais se sont prostituées !
Vous êtes tous bâtards !

M. DE GORDES.

Ah çà, drôle !

TRIBOULET.

Combien
Le roi vous donne-t-il pour lui vendre mon bien ?
Il a payé le coup, dites !

(*S'arrachant les cheveux.*)

Moi qui n'ai qu'elle !
— Si je voulais. — Sans doute. — Elle est jeune, elle est belle !
Certe, il me la paierait !

(*Les regardant tous.*)

Est-ce que votre roi
S'imagine qu'il peut quelque chose pour moi ?

Peut-il couvrir mon nom d'un nom comme les vôtres?
Peut-il me faire beau, bien fait, pareil aux autres?
— Enfer! il m'a tout pris! — Oh! que ce tour charmant
Est vil, atroce, horrible, et s'est fait lâchement!
Scélérats! assassins! vous êtes des infâmes,
Des voleurs, des bandits, des tourmenteurs de femmes!
Messeigneurs, il me faut ma fille, il me la faut
A la fin! allez-vous me la rendre bientôt?
— Oh! voyez! — cette main, — main qui n'a rien d'illustre,
Main d'un homme du peuple, et d'un serf, et d'un rustre,
Cette main qui paraît désarmée aux rieurs,
Et qui n'a pas d'épée, a des ongles, messieurs!...

Et qu'on n'objecte pas que Triboulet conclut ainsi parce qu'il est Triboulet. Je répondrais en objectant à mon tour la tirade qu'il débite au moment où il se voit près de tenir dans ses mains le cadavre du roi, dont il croit le meurtre assuré par ses soins.

Je vais donc me venger! — Enfin! la chose est faite. —
Voici bientôt un mois que j'attends, que je guette,
Resté bouffon, cachant mon trouble intérieur,
Pleurant des pleurs de sang, sous mon masque rieur.

(*Examinant une porte basse devant la devanture de la maison.*)
Cette porte... — Oh! tenir et toucher sa vengeance! —
C'est bien par là qu'ils vont venir me l'apporter, je pense!
Il n'est pas l'heure encor. Je reviens cependant.
Oui, je regarderai la porte en attendant.
Oui, c'est toujours cela. —

(*Il tonne.*)

Quel temps! nuit de mystère!
Une tempête au ciel! un meurtre sur la terre!

Que je suis grand ici ! ma colère de feu
Va de pair cette nuit avec celle de Dieu.
Quel roi je tue ! — Un roi dont vingt autres dépendent,
Des mains de qui la paix ou la guerre s'épandent !
Il porte maintenant le poids du monde entier.
Quand il n'y sera plus, comme tout va plier !
Quand j'aurai retiré ce pivot, la secousse
Sera forte et terrible, et ma main qui la pousse
Ébranlera longtemps toute l'Europe en pleurs,
Contrainte de chercher son équilibre ailleurs ! —
Songer que si demain Dieu disait à la terre :
— O terre, quel volcan vient d'ouvrir son cratère ?
Qui donc émeut ainsi le chrétien, l'ottoman,
Clément-Sept, Doria, Charles-Quint, Soliman ?
Quel César, quel Jésus, quel guerrier, quel apôtre,
Jette les nations ainsi l'une sur l'autre ?
Quel bras te fait trembler, terre, comme il lui plaît ?
La terre avec terreur répondrait : Triboulet ! —
Oh ! jouis, vil bouffon, dans ta fierté profonde.
La vengeance d'un fou fait osciller le monde !

Charles-Quint ne se fût pas exprimé avec plus d'emphase que Triboulet dans ce monologue : car c'est encore là un des caractères du système nouveau que le bouffon et le héros *parlent du même ton.* Mais c'est avec raison que l'on a fait observer que si le cœur de Triboulet est accessible à de pareils sentiments, son esprit capable de telles idées, il a dû depuis longtemps choisir l'un de ces deux partis : le suicide, ou la fuite dans le plus affreux des déserts.

Que dirons-nous maintenant de *Marion De-*

lorme, de *Lucrèce Borgia,* d'*Angelo,* de *Marie Tudor,* etc.? Des courtisanes lascives qui font l'amour sur le théâtre, des reines qui se prostituent au vu et su de tout le monde, des princesses qui s'enfuient du toit conjugal avec leur amant, laissant la place à des favorites en titre, et c'est là le dénouement *heureux* d'Angelo, des duchesses empoisonneuses, adultères, incestueuses..... est-ce assez de turpitudes et d'horreurs? Nous renonçons à en faire l'analyse, car le courage nous manque. Comprenez-vous maintenant ce que signifient tant de protestations d'un profond respect pour la morale, que l'on se charge, comme vous savez, d'enseigner vous voyez par quels moyens?

Enveloppées dans une commune injure, la littérature, l'histoire et la morale ont trouvé des champions au parterre, et l'on sait que le retentissement de ses chutes dramatiques a été le principal obstacle que M. Victor Hugo ait dû vaincre pour entrer à l'Académie.

LETTRE V.

A quoi, me disais-je en sortant de la représentation de la pièce nouvelle, que j'étais allé voir au bénéfice des lecteurs de la *Voix de la Vérité* [1], qui ne m'en sauront peut-être pas beaucoup de gré, à

[1] Cette lettre a paru dans le numéro du 13 janvier 1847. Quoiqu'elle s'écarte du genre des lettres précédentes, cependant, comme elle nous paraît résumer assez fidèlement les opinions du public et des journaux sur la nouvelle tragédie, *Agnès de Méranie,* et sur ses sœurs, *Lucrèce,* de M. Ponsard, *Virginie,* de M. Latour, etc., nous nous sommes flatté qu'elle serait accueillie avec quelque bienveillance.

quoi tient la gloire de ce monde? grand ici, petit là; sublime ici, là commun; poëte admirable pour les uns, simple versificateur pour les autres. Ah! ça, décidément M. Ponsard, cet auteur tragique dont le nom remplit toutes les bouches de la renommée, comme on aurait dit autrefois, est-il ou n'est-il pas un homme de génie?

Telles étaient les questions et observations que je m'adressais à moi-même dans ma perplexité, l'esprit encore tout étourdi des opinions contradictoires qui circulaient autour de moi en courants opposés sans produire aucune lumière nouvelle. Dans ma candeur de critique impartial et désintéressé, j'avais seulement remarqué que généralement les opinions préconçues n'avaient été ni changées ni modifiées par le fait de la représentation.

Ceux qui, avant d'avoir vu la tragédie nouvelle, la jugeaient faible, sans couleur, en sa qualité de tragédie classique, la jugeaient encore sans couleur et languissante, par la raison péremptoire qu'ils étaient romantiques.

Ceux qui avaient apporté dans la salle une admiration toute prête pour l'auteur de *Lucrèce* rapportaient fidèlement chez eux l'enthousiasme dont ils s'étaient approvisionnés. Quel style soutenu! quelle période pleine et harmonieuse! quel choix dans les termes! quelle élégance! etc., etc. C'est du Corneille tout pur, c'est Louis XIV et le grand siècle!...

Je soupçonnai que ces gens-là pourraient bien être classiques.

Mais entre les deux camps doivent se trouver, me fis-je encore remarquer judicieusement à moi-même, les esprits non prévenus qui n'ont de culte que pour le vrai, d'enthousiasme que pour le beau, et qui se laissent volontiers aller aux impressions reçues, sans s'inquiéter si elles sont romantiques ou classiques. Cherchons vite un de ces esprits heureux, et tâchons d'en obtenir un rayon de lumière dont je me hâterai de faire part à mes lecteurs.

J'avisai une physionomie qui me sembla dénoter avec du savoir et de l'esprit, un peu de malice, mais seulement assez pour ne point toucher à la méchanceté dénigrante... Je l'accostai donc : Pardon, monsieur, lui dis-je, si je vous parais indiscret ; mais je serais si heureux de connaître votre opinion sur la pièce nouvelle qui vient d'attirer la foule, que j'ai pris la liberté...

— Mon opinion, interrompit mon partner ? Je vous la dirais très-volontiers ; malheureusement je n'en ai absolument aucune.

— Quoi ? lui répliquai-je, vous ne voudriez pas prononcer si la tragédie est une bonne tragédie ?

— Certainement ce n'est point une tragédie mauvaise.

— Ah ! monsieur, je vous remercie de votre avis. Ainsi la pièce est bonne.

— Doucement, je n'ai pas dit que c'est une bonne tragédie.

— Cependant, monsieur, il me semble qu'une œuvre est bonne ou qu'elle est mauvaise..... A moins qu'elle ne soit médiocre, ce qui serait le pis qu'on en pût dire.

— Franchement, je crois plutôt que ce n'est point une tragédie.

— Que serait-ce alors?

— Un plaidoyer.

Il me quitta, et je continuai ma route, avec cette réponse qui ne me parut qu'une épigramme d'un avocat sans cause contre un avocat poëte. Eh! qu'importe, me disais-je, en reprenant mon soliloque, que ce soit un plaidoyer? *Bérénice,* ce chef-d'œuvre de sentiment, qu'est-ce autre chose qu'un plaidoyer en faveur de la tendresse chaste et passionnée? Et dans *Andromaque,* tous les acteurs ne plaident-ils pas à la fois? Oreste plaide auprès d'Hermione, qui plaide auprès de Pyrrhus, qui plaide auprès d'Andromaque ; et *le Cid* même....

J'allais poursuivre, quand j'aperçus un littérateur ingénieux qui n'a encore publié que soixante-quinze volumes de romans, et dont le soixante-seizième est sous presse. Je courus à lui, et le priai humblement de me dire son opinion sur la tragédie d'*Agnès de Méranie.*

— Ce n'est pas une tragédie, me dit-il, c'est une élégie.

Voilà une opinion qui me paraît un peu paradoxale, me dis-je après avoir pris congé du littérateur; c'est la jalousie sans doute qui le fait parler.

Je m'adressai à d'autres personnes, et ce qui me surprit, c'est que la plupart me répondirent, l'une, que la tragédie était un poëme, et non une œuvre dramatique ; l'autre un dithyrambe ; un troisième, une conférence théologique ; un quatrième, une dissertation politique..... *Quot homines tot sensus.*

Je résolus de borner là mon enquête verbale; mais voulant, à défaut de l'opinion parlée que je ne pouvais parvenir à saisir, connaître du moins l'opinion écrite des censeurs accrédités auprès du public lisant, je me procurai le feuilleton de M. J. J., ce critique qui fait de l'esprit, comme M. Jourdain faisait de la prose, par pure habitude. Je pris son article et je lus : *Cum nullus pastor vivens in terris, imo nec papa, sit impeccabilis.* Pas un pontife ici-bas, non, pas même le pape, n'est INFAILLIBLE !! Oh! oh! me dis-je, en voici bien d'un autre. Le traducteur de Gerson ne se serait pas proclamé tout haut le fils de Voltaire, que je m'en serais bien douté, rien qu'à ses licences de latiniste et d'historien. Hélas! à propos d'une tragédie, le critique a voulu satisfaire une vieille rancune voltairienne, et ce sentiment lui a porté malheur. Quant à nous, dans notre humble sphère, restons simplement littéraire en parlant d'une œuvre littéraire, et surtout laissons en paix ces

pauvres jésuites dont la seule pensée poursuit sans relâche certains esprits moroses, comme le spectre d'Hamlet.

Agnès de Méranie, tel est donc le titre de la tragédie nouvelle. L'épisode du règne de Philippe-Auguste qui a fourni une belle œuvre à M. Ponsard, a été traité de diverses manières par plusieurs écrivains. M. Amédée de Cesena en avait aussi fait une tragédie. Nous pourrions citer en outre le poëme de *Philippe-Auguste,* par M. Parseval de Grandmaison, l'*Étrangère,* roman de M. le vicomte d'Arlincourt, etc. On sait que le règne de Philippe-Auguste est une des époques glorieuses de notre histoire. Philippe-Auguste, dit un historien, n'usa constamment de son autorité que dans l'intérêt de la France, et les impôts qu'il leva sur les peuples tournèrent tous à leur profit. Il fit clore l'enceinte des villes et donna des armes aux citoyens pour les défendre. Afin de ne pas enlever aux campagnes et aux ateliers des bras utiles à l'agriculture et à l'industrie, il eut pour la première fois des hommes de guerre qu'il payait de ses deniers et qui prirent le nom de *soldats,* de la solde qu'ils recevaient. Il ne se contenta pas de construire des églises, au nombre desquelles nous devons compter Notre-Dame de Paris, qu'il acheva et embellit; il bâtit des marchés et des ponts, éleva le château du Louvre, et fit paver les principales rues de la capitale, qui, avant lui, avait toujours mérité de porter son

ancien nom de *Lutèce* (boueuse). Paris n'était plus depuis longtemps renfermé entre les deux bras de la Seine; mais Philippe-Auguste, en lui traçant une nouvelle et plus vaste enceinte qu'il entoura de murailles et de tours, commença à lui donner cette suprématie qu'elle devait avoir toujours sur les autres villes de France. Il favorisa puissamment les progrès de la science; mais ses goûts chevaleresques lui donnaient une prédilection particulière pour les romans de chevalerie en vers et en prose, que les trouvères du nord et les troubadours du midi venaient lui réciter. C'est sous son règne que furent écrits les romans de Tristan le Léonais, de Saint-Gréal et de Lancelot du Lac, qui précédèrent les romans de la Table-Ronde. Le poëte, en reproduisant dans ses vers une peinture animée de ces bienfaits de l'époux d'Agnès de Méranie, a obtenu de nombreux et justes applaudissements.

Philippe-Auguste avait renvoyé Ingelberge, sœur du roi de Danemark, qui ne put jamais captiver sa tendresse, malgré sa jeunesse, ses grâces, sa piété, pour épouser Agnès de Méranie qu'il aima passionnément, et dont il eut deux enfants. Déjà cinq ans se sont écoulés, et rien n'est venu troubler la félicité des deux époux. Agnès est tout entière à ses soins de reine et de mère, Philippe-Auguste s'occupe d'arracher la Normandie aux mains de Jean-sans-Terre, le meurtrier d'Arthur, lorsque le légat d'Innocent III apparaît. L'envoyé du

pape est chargé d'une mission qui va troubler la sécurité dont jouissait l'heureuse Agnès, jeter le désordre dans l'âme de Philippe-Auguste et répandre l'épouvante et la désolation dans toute la France. Cette donnée est belle et vraiment dramatique. Le légat annonce qu'il vient au sujet de la reine, et Philippe-Auguste le conduit devant Agnès de Méranie. Mais le moine ne reconnaît pas d'autre reine qu'Ingelberge, seule femme légitime du roi de France, et il somme celui-ci de répudier et d'exiler sur-le-champ Agnès, le menaçant de l'interdit s'il refuse de rompre un hymen qui a fait asseoir l'adultère sur le trône.

Lorsque s'accomplira la deuxième semaine,
Je mettrai l'interdit sur ton royal domaine.
Connais-tu l'interdit ? sais-tu quels résultats
Arrêteront la vie au cœur de tes États ?
Les évêques, sur toi que ce malheur retombe !
Fermeront aux vivants l'église, aux morts la tombe ;
Plus d'office divin, plus d'absolution ;
Plus rien, sauf le baptême et l'extrême-onction.
Le travail chômera ; le père de famille
Ne pourra fiancer ni marier sa fille.
Les enfants garderont chez eux leurs pères morts
Dont le terrain sacré rejettera le corps.
Tous enfin, tes sujets, ta complice et toi-même,
Serez enveloppés dans un vaste anathème !
Et quant aux fils d'Agnès, ils seront déclarés
Bâtards, dans l'adultère et la honte engendrés :
A défaut d'autres fils, que s'éteigne ta race !
Toi mort, un étranger occupera ta place.

Le roi veut résister, et il voit aussitôt s'éloigner de lui les marquis, les comtes, les barons, les officiers, toute la cour, tous ses serviteurs! C'est alors que commencent les luttes, les déchirements qui font de cette situation pour l'âme de Philippe-Auguste une longue torture, trop longue peut-être au point de vue de la scène, car elle défraie quatre actes entiers sans aucun incident de quelque importance, pour n'être point entachée de quelque monotonie. Il se plaint, il murmure, il gronde ; mais, toujours dominé par l'aspect de cette imposante puissance qui s'élève au-dessus des peuples et des rois, il finit toujours par incliner son front et imposer silence à sa passion. La nécessité où il se voit enfin réduit de se séparer de l'objet de son amour fait couler des pleurs amers des yeux du futur vainqueur de Bovines. Parfois, dans l'égarement de sa douleur, il veut repousser à main armée, s'il le faut, les exigences d'Innocent III ; mais il s'abaisse ensuite d'autant plus profondément qu'il s'est redressé avec plus d'orgueil. En vain s'écrie-t-il devant l'assemblée des feudataires de sa couronne qu'il a réunis pour s'assurer de leurs dispositions :

Barons et chevaliers, vous savez qui nous sommes :
Je suis votre seigneur, et vous êtes mes hommes.
Je vous ai tous aimés, et je vous l'ai fait voir :
Je n'ai rien demandé, hors de votre devoir;
J'ai rendu la justice ; en un mot, je puis dire
Que je me suis conduit en bon et loyal sire,

Et qu'à nul d'entre vous, en aucune façon,
Je n'ai fait sciemment ni tort ni déraison.
Si j'ai nui par mégarde à quelqu'un, qu'il se lève!
Ainsi j'ai commencé, seigneurs, ainsi j'achève;
Et, jusqu'au dernier jour, je prétends en user
Si bien, que mes vassaux ne puissent m'accuser.

La voix du légat aura plus de force et sera plus écoutée que celle du roi. Philippe-Auguste a proposé au légat de racheter son pardon en allant à la tête d'une armée délivrer les lieux saints. Mais cette offre est rejetée : c'est une réparation morale qu'il faut, c'est un grand enseignement qu'il importe de donner aux peuples et aux pouvoirs de la terre. Il y a certainement un intérêt saisissant dans le spectacle de cette lutte de la royauté militaire contre l'Église, de l'audace contre le droit, de la force matérielle contre la force morale, où celle-ci doit triompher. Ici nous nous permettrons en passant une critique : Agnès de Méranie, poussée à bout par l'infatigable et persévérante activité du légat, s'irrite, et laisse éclater sa colère en malédictions. C'est précisément parce qu'ailleurs elle nous a paru si belle, si touchante, si dévouée, que cette sortie violente nous a semblé produire un effet contraire à celui que se proposait l'auteur. Dans la situation d'Agnès, la résignation, l'abnégation, la douleur, se conçoivent et font pleurer, lorsque ces sentiments sont exprimés en beaux vers, tels que les écrit M. Ponsard. Mais la colère

de la victime, ses imprécations impuissantes ont quelque chose de trop vulgaire, il le faut dire, et ne peuvent que refroidir l'âme du spectateur. Comprenez-vous, par exemple, des expressions de vengeance et de fureur dans la bouche de Bérénice ou dans celle d'Iphigénie? Ces imprécations sont d'autant plus malheureuses, selon nous, qu'elles rappellent trop celles que Corneille prête, dans une situation bien différente, à la sœur des Horaces. Le lecteur en peut juger par ces vers :

C'est vous qui répondrez, quelle qu'en soit la suite,
Du dernier désespoir où vous m'aurez réduite!
Et puisse mon exemple être un enseignement
Qui témoigne à jamais de votre acharnement!
Puissent les nations s'émouvoir et comprendre
A quelle tyrannie elles doivent s'attendre!
Puisse venir un jour où tout le genre humain
Se sera révolté contre le joug romain!...

Nous ne disons rien de la teinte philosophique de cette tirade, qui ne relève pas moins de Voltaire que de Corneille. Mais qu'on se rappelle les vers de ce dernier :

. . . .
Rome qui t'a vu naître et que ton cœur adore,
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encor mal assurés,

Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'orient contre elle à l'occident s'allie!
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers!
. . . .
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre! etc.

La réminiscence frappe jusque dans la facture des vers, et ce rapprochement n'est point favorable à l'auteur d'*Agnès de Méranie*. Pour ma part, je regrette que le poëte n'ait point donné à ses héros des sentiments chrétiens. Certes, la foi était assez vive alors pour laisser supposer que Philippe-Auguste lui-même n'avait pas fermé son âme à toute pensée d'anxiété et de terreur sur les suites de l'interdit pour le salut de son âme et de celle de sa bien-aimée, et il me semble qu'il y avait là de belles scènes à tracer.

Quoi qu'il en soit, Agnès a compris que son éloignement peut seul rendre la joie et le repos à la France, et raffermir la couronne sur la tête de Philippe-Auguste. Elle a tenté déjà de s'échapper du palais; mais sa fuite a été reconnue, et elle y a été ramenée par son époux, au milieu des malédictions du peuple qui voit en elle la cause de toutes les misères publiques. D'ailleurs l'éloignement pour elle, c'est la mort. Elle se détermine à ouvrir elle-même sa tombe; et elle accomplit sa funeste résolution en avalant du poison. Sa mort, en effet, remet tout dans l'ordre : les barons qui allaient

élire un nouveau roi reviennent à Philippe-Auguste qui, de son côté, reprend Ingelberge, se réconcilie avec l'Église, et part pour conquérir la Normandie. Nos lecteurs savent que le suicide d'Agnès de Méranie est une fiction imaginée par le poëte pour les besoins de son œuvre dramatique. Le fait est qu'elle se retira dans le château de Poissy, où elle mourut.

D'après le rapide exposé que nous venons de tracer, on voit que l'intérêt de la tragédie repose plus sur l'idée qui a présidé à sa conception que sur les faits et sur l'intrigue qui, il faut le reconnaître, donnent peu de mouvement et d'action à la pièce. Dès le premier acte, la situation est dessinée, et elle reste la même jusqu'au dénouement qu'il est aisé de prévoir. Mais ce qui rachète ce défaut, ce sont de beaux et généreux sentiments, de nobles pensées exprimées dans un style brillant et soutenu. *Agnès de Méranie* est donc, en résumé, malgré ses imperfections, une œuvre digne de l'auteur de *Lucrèce,* et nous formons des vœux pour que le poëte, dédaignant ces attaques envieuses qui ne manquent jamais au talent supérieur, et qui ne font que le constater, continue de nous faire entendre le langage élevé de la justice, de la raison, de la religion même, car c'est surtout dans des sujets religieux franchement embrassés que le talent trouverait des sources encore inexplorées d'émotions profondes et vraies, et réveillerait au

sein des multitudes intelligentes et réfléchies de nos jours d'innombrables et sympathiques échos.

Il serait à souhaiter aussi qu'aux formes pures et délicates du théâtre ancien, mais froides et monotones peut-être quelquefois, du moins c'est ainsi que l'ont décidé des esprits qui pourraient bien n'être que blasés, on essayât de joindre dans une juste mesure le mouvement et la variété du drame moderne : ne serait-ce pas dans cette fusion des deux genres que consisterait aujourd'hui le progrès? Mais la nature humaine est si bornée que c'est peut-être trop exiger d'un même écrivain qu'il réunisse des qualités si diverses...... Attendons.

Peut-être l'auteur n'a-t-il pas assez précisé le caractère de la résistance du légat dans les démêlés de la cour de Rome avec Philippe-Auguste. Si, par exemple, il avait montré davantage l'Église prenant en main, dans toutes les occasions, et sans que nulle considération humaine la puisse engager à se départir de son immuable sévérité, la cause de la morale éternelle, se faisant dans la marche de la civilisation humaine l'avocat et le guide des peuples, n'usant en un mot de son légitime ascendant que dans un but d'utilité universelle et incontestée, il aurait été dans le vrài, et l'on n'eût sans doute pas entendu certains aristarques prétendre que Philippe-Auguste était contraint à reprendre Ingelberge, *parce que cela plai-*

sait au pape : allégation aussi absurde qu'elle est fausse.

Il y aurait bien encore quelque chose à dire sur les coups de canif que l'auteur donne de temps en temps à l'histoire. Mais je ne sache pas que le théâtre ait la prétention d'être une chaire d'enseignement historique, et lorsque le poëte parviendra à plaire, à toucher, à émouvoir, le public, j'en suis convaincu, lui fera bon marché des petites peccadilles historiques qu'il aurait pu se permettre. C'est au bon goût, au tact de l'auteur, à son respect des convenances, à lui indiquer la limite qu'il ne doit pas franchir.

Pourquoi faut-il que nous aussi, nous ayons quelques reproches à faire à l'auteur d'*Agnès de Méranie?* Des critiques, prévenus sans doute, car nous n'avions pas vu ce qu'ils ont vu, ont affirmé qu'il se trouvait dans cette tragédie......... le devineriez-vous à propos d'un sujet pris dans l'histoire de Philippe-Auguste ? des vers sur les jésuites ! Quoi ? les jésuites encore ! Quand tout à l'heure nous avons rencontré le *Papa non impeccabilis,* le pape *non infaillible,* nous avons ri de la boutade de M. J. J. et de sa traduction non littérale. Un feuilletoniste mettant sournoisement son latin en pièces, tout comme il mettrait son bonnet de travers, cela n'a rien qui doive surprendre. Nous avons ri d'autant plus volontiers que cela nous a remis en mémoire une certaine chapelle

dédiée, toujours, bien entendu, selon le même M. J. J., auteur d'un livre sur la Bretagne, à *Notre-Dame-de-la-Haine,* par ces bons paysans bretons du canton de Tréguier, qui n'avaient jamais ouï parler, je vous prie de le croire, de chose pareille, avant que le malin feuilletoniste eût risqué pour ses lecteurs ce nouveau trait d'esprit [1]. Mais vous, monsieur Ponsard, vous aussi, ô poëte : *Tu quoque !* Les jésuites, et nous sommes en 1201 ! C'est fini : on ne pourrait espérer d'en réchapper en vous disant avec Dandin :

. . . . Avocat, remontons au déluge !

tant il est clair que l'on retrouverait les jésuites..... au milieu du déluge.

[1] Pour être juste envers M. J. J., nous devons dire qu'il n'est pas l'auteur de ce conte bizarre d'une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-la-Haine. M. Émile Souvestre, trompé sans doute par des renseignements faux ou incomplets, l'avait fait entrer dans son livre, d'ailleurs intéressant, des *Derniers Bretons*. Étant du pays de Tréguier, nous avons une connaissance assez exacte des églises et des chapelles du lieu, sans parler des renseignements que nous avons pris nous-même, pour rétablir les faits. Comme de pareilles erreurs, quelque absurdes qu'elles soient, peuvent, quand elles se couvrent du nom d'auteurs aussi répandus, laisser des traces fâcheuses dans les esprits, et, reproduites par la foule des copistes, prendre à la longue un caractère d'authenticité, nous certifions formellement qu'il n'y a point à Tréguier et dans ses environs d'église ou de chapelle sous l'invocation de Notre-Dame-de-la-Haine. Ce qui peut avoir donné occasion à ce bruit, c'est qu'il existe près de Tréguier une église sous l'invocation de saint Yves, *patron des avocats*. Ce saint, vénéré comme le père des pauvres et le défenseur des opprimés, est en tel honneur dans la contrée, qu'il n'est pas rare de voir recourir à son intercession, soit pour obtenir la mani-

festation de la vérité lorsqu'un dépôt est nié par quelque fripon, soit pour découvrir les coupables lorsqu'un vol a été commis, soit enfin pour obtenir justice et réparation lorsque des droits ont été lésés. Tous ces sentiments, lorsque la religion surtout les tempère, sont assurément assez raisonnables, et ne motivent en aucune façon les penchants vindicatifs que M. É. Souvestre prête, on ne sait trop pourquoi, contre toutes les traditions historiques, aux Bretons modernes et aux Celtes leurs aïeux.

APPENDICE

AUX

LETTRES SUR LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.

Sur ce que nous avons dit des phases diverses par lesquelles a passé le talent de M. Victor Hugo, nous pouvons invoquer le témoignage du ministre actuel de l'instruction publique. Les éloquentes et graves paroles que M. de Salvandy prononça en recevant à l'Académie française, en juin 1841, l'auteur des *Odes et Ballades*, renfermant des vues très-judicieuses sur la littérature de nos jours, seront pour ces *Lettres* la meilleure conclusion.

« En remontant le cours de vos écrits, on dirait de ces eaux vives et abondantes qu'on trouve toujours plus pures et plus limpides, à mesure qu'on approche de leur source. Le temps, lorsqu'il vous entraîna, sembla remuer dans le torrent

toute cette sombre et orageuse part des impressions de votre enfance. Plusieurs ouvrages à effets terribles en sortirent. A cette époque, tout parut changer en vous, non-seulement les opinions, mais les croyances, les formes, les modèles. Ce second période de votre carrière littéraire eut pour modèle le moyen âge, pour forme le drame; il a semblé quelquefois avoir pour croyance le terrible mot inscrit sur le frontispice de Notre-Dame de Paris [1].

« Par une dispensation heureuse et singulière, tandis que dans la politique, vous vous élanciez en avant avec l'ardeur de votre âge et du temps, vous vous attachiez dans vos études au passé de la France, avec une croissante admiration. Une observation curieuse, attentive, passionnée, vous faisait découvrir dans le trésor de nos traditions des merveilles oubliées ou méconnues. Le moyen âge, grâce à vous, n'a jamais été si populaire que depuis 1830. Les lettres, la langue, les arts vous frappaient à un égal degré. On ne saurait nier que votre langue si riche, que votre pensée si féconde n'aient puisé à cette source des forces de plus. Vous avez, d'un autre côté, rendu un service dont les lettres aiment à vous remercier en leur nom et au nom des arts. Vous avez remis en honneur nos vieux monuments. Personne n'a, plus que vous, instruit nos générations à comprendre et à respecter ces pages séculaires de la vie des nations. En cela vous avez fait école glorieusement. C'était le temps où vous preniez le nom de révolutionnaire. Erreur, Monsieur ! Vous recommandiez le respect du passé : vous étiez séparé par un abîme de la cause à laquelle vous pensiez appartenir. »

Et en terminant :

« Je me persuade, Monsieur, que vous êtes parvenu à un troisième période de votre talent et de votre destinée. Le discours que nous venons d'entendre m'en paraît l'heureux et brillant programme. Vous dites *le Seigneur*, comme au sortir de votre enfance, et par là vous entendez seulement une loi morale, qui soutienne la raison de l'homme pour prononcer hardiment sur le bien et le mal, pour choisir entre les gouver-

[1] Fatalité.

nements, entre les partis, entre les causes. Vous voulez des *ancres*, et vous les demandez aux plus vénérables souvenirs. Vous tracez du poëte, de ses devoirs, de sa mission, un tableau qui rendrait Platon confus de l'avoir banni de sa république.

« Ici, Monsieur, dans nos comices littéraires, vous ne pourrez que nous seconder dans notre tâche séculaire de défendre le style et la langue, qui vous préoccupent à si juste titre. Mais, vous l'avez indiqué, ce sont là des intérêts positifs pour la France. Elle n'a reçu de l'épée des conquérants que des biens qu'un caprice de la fortune lui a repris. De sa langue et de sa littérature, elle a reçu l'empire. Et si elle le possède, ce n'est pas parce que des grands hommes qu'elle honore et qu'elle regrette, lord Byron, Walter Scott, Goëthe, sont morts ; c'est parce que Corneille, Pascal, Bossuet ont vécu ; sans doute, honneur à la génération présente, surtout quand elle se sera pénétrée de toutes vos maximes, et que cette enceinte s'ouvre à tous ceux qui complètent la dignité du talent par la dignité de leur vie. Mais, avant tout, honneur et reconnaissance aux générations passées ! Si on lit notre jeune littérature jusqu'aux bornes du monde civilisé, à qui le doit-elle, sinon à ses devanciers ? Ce n'est pas elle qui a conquis cet immense auditoire ; elle l'a trouvé tout fait, et il ne s'est pas vu de plus difficile création, de plus noble conquête dans le monde. Rome, maîtresse armée de l'univers, n'avait pas prétendu à l'établissement de la langue du forum pour truchement commun et universel ; il y fallut cette autre Rome, puissante par la foi et le génie ; il a fallu depuis tout le génie de la France, sous la conduite du grand cardinal et du grand roi, pour donner à la langue du Latium et de l'Église une rivale laïque, indépendante, se présentant pour fonder la monarchie universelle de l'esprit français. Le XVIIIe siècle a étendu par les idées cet empire fondé par le style et la langue. Nous sommes aujourd'hui comme des enfants de famille qui n'avons qu'à soutenir la fortune paternelle. Puissions-nous le vouloir sérieusement, et comprendre que nous ne la conserverons que comme nos pères l'ont acquise, par la correction, par la règle, par l'esprit d'ordre en fait d'art et de goût ! Et,

Dieu veuille que nous ne l'oubliions jamais ! Tout se tient chez les nations : toutes les grandeurs, toutes les décadences s'enchaînent. Quand le goût dépérit, c'est que la séve qui fait les grands empires s'épuise. Les États sont comme ces vieux chênes dont vous avez parlé : si la mort se met dans les branches, elle est au cœur.

« Heureusement, dans notre France, la vie est partout. Un sang nouveau circule avec des institutions plus jeunes, plus libres, et le génie national joint la mesure à la force. Nous l'avons vu, dans ces dernières années, livré à lui-même, résister à sa littérature et la régler, comme il a contenu et surmonté tous les excès. Aussi ai-je, ainsi que vous, une foi profonde, sincère dans l'avenir. Quand on regarde la route à ses pieds, on y trouve des aspérités partout ; quand on regarde en avant, on la voit se dérouler plane et sûre. Nous avons en main tous les leviers : dans la nation, l'égalité ; dans les lois, la discussion ; dans les pouvoirs, le concours ouvert entre tous les talents ; sur le trône, l'amour des arts, le respect des lettres sur ses degrés ; dans la société, plus de croyances avec plus de lumières ; enfin une paix industrieuse et féconde, qu'animent, sans la troubler, comme pour complaire à l'esprit français, les bruits de la guerre africaine, nous apportant les exploits des princes et des soldats. Il ne nous faut que de bons principes et de bons exemples. Vous nous aiderez à les donner. »

FIN.

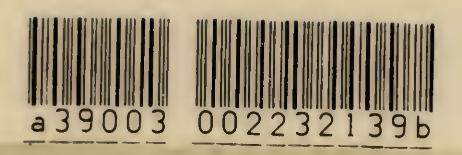
TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

Typographie de H. VRAYET DE SURCY, rue de Sèvres, 37.




a39003 002232139b